Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Dashiell Hammett

LA MOISSON ROUGE

Red Harvest

1929

Traduit de l'anglais par P.-J. Herr

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

La première fois que j'avais entendu appeler Personville, *Poisonville,* c'était par un rouquin prétentieux du nom de Hickey Devey dans la grande salle du *Big Ship,* à Butte. Mais comme il prononçait les *i* comme les *r,* je n'avais pas fait attention à la manière dont il déformait le mot. Plus tard, je devais entendre des hommes capables de prononcer correctement les *r* lui faire subir la même déformation. Je n'y avais jamais vu autre chose que le même genre d'humour facile par lequel la pègre transforme « dictionnary » en « richardsnary »[1]. Ma visite à Personville me démontra mon erreur.

Utilisant une des cabines téléphoniques de la gare, j'appelai le *Herald* et demandai Donald Willsson pour lui dire que j'étais arrivé.

– Voulez-vous venir chez moi à dix heures, ce soir ? (Il avait une voix nette et bien timbrée.) C'est 2101, Mountain Boulevard. Prenez le tram de Broadway et descendez à Laurel Avenue. C'est à deux rues de là.

Je lui promis. Je me fis ensuite conduire en taxi jusqu'au Great Western Hotel et, après y avoir déposé mes bagages, je partis faire un tour dans la ville.

---

[1] Dick, diminutif de Richard.

La ville n'était pas jolie. La plupart de ses propriétaires devaient aimer le genre voyant. L'effet avait peut-être été réussi au début. Mais, depuis, la fumée jaune des fonderies dont les cheminées de brique s'élevaient au sud devant une morne colline, avait tout revêtu d'une teinte uniforme et triste.

Par là-dessus s'étendait un ciel gras qu'on aurait dit également issu des cheminées des usines.

Le premier policeman que j'aperçus aurait eu besoin d'un coup de rasoir. Le second portait un uniforme minable auquel il manquait deux boutons. Un troisième se tenait au milieu du principal carrefour de la ville – le croisement entre Broadway et Union Street – dirigeant la circulation avec un cigare au coin du bec. Après celui-là, je cessai de les passer en revue.

À neuf heures trente, j'attrapai un « car » dans Broadway et me mis en devoir de suivre les instructions de Donald Willsson. Elles m'amenèrent à une maison située au milieu d'une pelouse entourée d'une haie qui formait l'angle d'une rue.

La bonne qui vint m'ouvrir la porte me déclara que Mr Willsson n'était pas chez lui. Pendant que je lui expliquais que j'avais rendez-vous avec lui, une mince jeune femme blonde paraissant un peu moins de trente ans, vint à la porte. Elle avait une robe de crêpe de Chine vert. Lorsqu'elle sourit, ses yeux bleus ne perdirent rien de leur dureté minérale. Je lui répétai mon explication.

– Mon mari n'est pas là pour le moment. (Un accent presque imperceptible estompait la prononciation de ses *s.)*

Mais s'il vous attendait, il ne va probablement pas tarder à rentrer.

Elle me fit alors monter dans une pièce donnant sur Laurel Avenue. C'était une pièce décorée en brun et rouge qui contenait une quantité de livres. Lorsque nous fûmes assis sur des chaises de cuir, à demi tournés l'un vers l'autre et à proximité du charbon qui rougeoyait dans une grille, elle se mit en devoir de découvrir quelle était l'affaire qui m'amenait voir son mari.

– Vous habitez Personville ? commença-t-elle.

– Non, San Francisco.

– Mais ce n'est pas la première fois que vous venez ?

– Si.

– Vraiment ? Comment trouvez-vous notre ville ?

– Je n'en ai pas vu assez pour être fixé. (C'était un mensonge, je l'étais.) Je ne suis arrivé que cet après-midi.

Elle détourna son regard pour dire :

– Vous allez sans doute trouver que c'est un endroit bien morne.

Puis elle revint à son enquête :

– Mais je suppose que tous les centres miniers sont la même chose. Vous vous occupez de mines ?

– Pas en ce moment.

Elle jeta un coup d'œil vers la pendule et dit :

– Ce n’est pas bien de la part de Donald de vous avoir fait venir ici à une heure pareille pour vous faire attendre.

Je l’assurai que cela ne faisait rien.

– Mais vous n’êtes peut-être pas venu pour affaire ? suggéra-t-elle.

Je ne répondis pas.

Elle se mit à rire, d’un rire bref et irrité.

– Je ne suis réellement pas aussi indiscrète d’ordinaire, que vous pouvez le croire, dit-elle en souriant. Mais vous êtes si extraordinairement renfermé que je n’ai pu m’empêcher de me sentir curieuse. Vous n’êtes pas un « bootlegger », par hasard ? Donald en change si souvent…

Je me bornai à sourire.

Le téléphone sonna quelque part en bas. Mrs Willsson tendit vers le feu un pied chaussé d’un escarpin vert, et fit mine de n’avoir pas entendu. Je ne m’expliquai pas le pourquoi de cette mimique.

Elle commença : « Je crains bien d’être obligée de… » puis s’interrompit pour regarder la bonne qui venait d’apparaître à la porte.

Celle-ci annonça qu’on demandait Mrs Willsson à l’appareil. Elle s’excusa et sortit derrière la bonne. Elle ne descendit pas au rez-de-chaussée mais utilisa un appareil placé à portée de voix.

J’entendis : « Ici, Mrs Willsson… Oui… Je vous demande pardon ?… Qui ?… Vous ne pourriez pas parler un

peu plus haut ?… *Quoi ?*… Oui… Oui… Qui parle ?… Allo, allo ! »

Le crochet de l'appareil cliqueta et des pas rapides s'éloignèrent dans le hall.

J'allumai une cigarette et gardai les yeux fixés sur l'extrémité allumée jusqu'à ce que j'eusse entendu descendre l'escalier. Je m'approchai alors d'une fenêtre. Soulevant un coin du store, je jetai un regard dans Laurel Avenue et sur le cube blanc d'un garage qui se trouvait de ce côté, sur les derrières de la maison.

Bientôt, une mince silhouette féminine, en manteau et en chapeau noirs, sortit de la maison et se hâta vers le garage. C'était Mrs Willsson. Elle s'éloigna au volant d'un coupé Buick. Je retournai à ma chaise et attendis.

Trois quarts d'heures s'écoulèrent. Cinq minutes après onze heures, les freins d'une automobile grincèrent au dehors. Deux minutes après, Mrs Willsson entrait dans la pièce. Chapeau et manteau avaient disparu. Son visage était livide, ses yeux presque noirs.

– Je suis absolument désolée, dit-elle avec un mouvement convulsif de ses lèvres minces, mais vous allez avoir attendu tout ce temps pour rien. Mon mari ne rentrera pas ce soir.

Je lui dis que je tâcherais de l'atteindre le lendemain matin au *Herald*.

Je m'éloignai en me demandant pourquoi le bout vert de son soulier gauche portait une tache sombre et humide qui ressemblait à du sang.

*
* *

J'allai à pied jusqu'à Broadway où je sautai dans un tram. Trois blocs avant mon hôtel, je descendis en marche pour découvrir la raison d'un rassemblement formé devant une entrée latérale du City Hall.

Trente ou quarante hommes et une poignée de femmes étaient massés sur le trottoir, regardant une porte marquée *Police Department*. Il y avait là des mineurs et des ouvriers des fonderies encore vêtus de leurs vêtements de travail, des gigolos de dancing et des habitués d'académies de billard, minces avec de minces figures pâles, des hommes dont l'aspect effacé révélait leur qualité de respectables pères de famille, une pincée de femmes tout aussi respectables et ternes et quelques belles du trottoir.

Je fis halte au bord de ce rassemblement, à côté d'un individu trapu vêtu d'un costume gris tout froissé. Son visage présentait également une teinte grise qui s'étendait jusqu'à ses lèvres épaisses. La grossièreté de traits de son visage large n'excluait pas l'intelligence. La seule note de couleur de l'ensemble était fournie par une cravate rouge qui flottait sur sa chemise de flanelle grise.

– Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Avant de répondre, il commença par me regarder en détail, comme s'il avait voulu s'assurer que son renseignement s'adressait au bon endroit.

– Don Willsson est monté s'asseoir à la droite du Père… si une peau trouée par des balles ne lui offusque pas la vue.

– Qui a tiré sur lui ? demandai-je.

L'homme en gris se gratta la nuque et dit :

– Quelqu'un avec un revolver.

Je cherchais des renseignements et non des plaisanteries. J'aurais tenté ma chance auprès d'un autre spectateur mais la cravate rouge m'intéressait. Je repris :

– Je suis un étranger ici. Payez-vous ma tête, c'est pour ça que les étrangers sont faits.

– Donald Willsson, *esquire,* éditeur des *Morning* et *Evening Herald,* a été trouvé quelques instants auparavant dans Hurricane Street, tué à coups de revolver par une main inconnue… Il avait récité sa tirade d'un ton rapide et chantonnant. « Cela suffira-t-il à vous empêcher d'être vexé ? »

– Merci. Je tendis un doigt et touchai le bout flottant de la cravate rouge.

– Ça signifie quelque chose… ou c'est juste pour l'effet ?

– Je suis Bill Quint.

– Bon Dieu ! m'écriai-je, en essayant de situer le nom ; je suis heureux de vous rencontrer !

Je sortis mon porte-carte et feuilletai rapidement la collection de pièces d'identité que j'avais ramassé à droite et à gauche. Ce que je cherchais c'était la carte rouge. Elle me donnait pour un certain Henry F. Neil, navigateur qualifié et membre estimé de l'internationale Ouvrière. Naturellement, il n'y avait pas un mot de vrai.

Je passai la carte à Bill Quint. Il la lut soigneusement, recto et verso, me la rendit et m'examina des pieds à la tête sans marquer beaucoup de confiance.

– On ne va pas le re-tuer tout de suite, dit-il. De quel côté allez-vous ?

– Ça m'est égal.

Nous descendîmes la rue ensemble, tournâmes dans une autre et, d'après ce qu'il me sembla, tout à fait au hasard.

– Qu'est-ce qui vous amène ici, si vous êtes marin ? demanda-t-il sans avoir l'air d'attacher aucun intérêt à sa question.

– Où avez-vous pris que j'étais marin ?

– Et la carte ?

– J'en ai une autre qui dit que je suis bûcheron, répliquai-je. Si vous voulez que je sois mineur, j'en aurai une autre demain matin.

– Pas de danger, c'est moi qui les donne ici.

– Et si vous receviez une dépêche de Chi[2] ? répliquai-je.

– Chi peut aller au diable ! C'est moi qui commande ici. D'un signe de tête, il indiqua l'entrée d'un restaurant et suggéra : « Un glass ? »

– Seulement entre les repas…

Nous traversâmes le restaurant et montâmes un escalier qui nous conduisit à une pièce étroite du second étage, garnie d'un long bar et d'une rangée de tables. Bill Quint salua d'un signe de tête, lança un « Hullo ! » à un certain nombre

[2] Chi, abréviation de Chicago.

d'hommes et de femmes assis aux tables et au bar et me pilota jusqu'à une des stalles masquées de rideaux verts ménagées dans le mur en face du bar.

Nous passâmes les deux heures suivantes à boire du whisky et à causer.

Dans l'opinion de l'homme gris, je n'avais aucun droit à la carte que je lui avais montré non plus d'ailleurs qu'à celle que j'avais mentionné ensuite. Il ne croyait pas que je fusse un « pur ». Et, en sa qualité de grand manitou de l'Internationale Ouvrière de Personville, il considérait comme un devoir de me tirer les vers du nez sans se laisser pomper les secrets des « rouges » de l'endroit.

Je n'y voyais pas d'inconvénients. Les affaires de Personville m'intéressaient et il ne demandait pas mieux qu'en parler dans l'intervalle de ses tentatives périodiques pour élucider la manière dont la carte rouge était venue en ma possession.

Ce que je réussis à en tirer revenait à peu près à ceci :

Pendant quarante ans, le vieil Elihu Willsson – le père de l'homme qui venait d'être tué cette nuit-là – avait possédé Personville et, comme on dit, jusqu'au trognon. Président et propriétaire de la majorité des actions de la Personville Mining Corporation, ainsi que de la First National Bank, des *Morning* et *Evening Heralds,* les seuls journaux de la ville, il était également propriétaire – ou, au moins, commanditaire – de presque toutes les autres entreprises présentant quelque importance. En même temps que ces différentes possessions, il tenait en son pouvoir un sénateur de l'Union, une paire de Représentants du Peuple, le Gouverneur, le Maire et la plus

grande partie de la législature locale. Elihu Willsson *était Personville* et il n'était pas loin d'être l'État entier.

Pendant la guerre, les I. W. W.[3] – alors en pleine ascension dans l'Ouest – avaient réussi à syndiquer le personnel de la Personville Mining Corporation. Le personnel n'avait pas été exactement gâté par la Société. Une fois syndiqués, les ouvriers utilisèrent leur force toute neuve pour exiger les choses qu'ils voulaient. Le vieil Elihu leur accorda ce qu'il ne pouvait leur refuser et attendit son heure.

Elle arriva en 1921. Les affaires allaient mal. Le vieil Elihu ne demandait pas mieux que fermer boutique pour un bout de temps. Il dénonça l'arrangement conclu avec ses hommes et commença à les ramener à leurs gages d'avant-guerre à coups de pied dans les reins.

Naturellement, le personnel se mit à hurler à l'aide. L'Internationale Ouvrière de Chicago délégua Bill Quint pour les organiser un peu. Il était opposé à une grève ouverte et préférait le vieux truc de sabotage ; continuer le travail, mais tout bousiller de l'intérieur. Mais l'énergie des gars de Personville réclamait autre chose. Ce qu'ils voulaient, c'était se mettre en vedette et écrire une page d'histoire ouvrière.

Ils firent grève.

La grève dura huit mois. Des deux côtés, il y eut du sang. Les « purs » furent obligés de faire leur travail eux-mêmes mais le vieil Elihu embaucha des *gunmen,* briseurs de

---

[3] *I.W.W., International Workers of the World ; Internationale ouvrière américaine,* sans rapport avec les organisations européennes similaires.

grève et autres gardes nationaux et jusqu'à des hommes de l'armée régulière. Le dernier crâne fendu, la dernière côte enfoncée, le prolétariat conscient de Personville ne fut plus qu'une fusée éteinte.

Mais, disait Bill Quint, le vieil Elihu ne connaissait pas son histoire italienne. Il avait brisé sa grève mais il avait perdu sa prise sur la ville et sur l'État. Pour mater les mineurs, il avait été obligé de lâcher la bride à ses tueurs. Et, la bataille finie, il s'était découvert incapable de s'en débarrasser. Il leur avait donné sa ville et il n'était pas assez fort pour la leur reprendre. Personville ne leur avait pas semblé un mauvais morceau et ils s'en étaient saisis. Ils avaient gagné *sa* grève mais *sa* ville constituait *leur* butin. Il ne pouvait rompre ouvertement avec eux. Ils en savaient trop long. C'était lui qui était responsable de tout ce qu'ils avaient fait pendant la grève.

Parvenus à ce point du récit de Bill Quint, lui et moi étions passablement mûrs. Il repoussa ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, vida son verre et mit son exposé historique complètement à jour :

– À l'heure actuelle, le plus fort de la bande est probablement Pete le *Finn*[4]. La drogue que nous buvons en ce moment, c'est la sienne. Ensuite, il y a Lew Yard. Il a une boutique de prêteur sur gage dans Parker Street et fait un tas de fric dans les affaires de cautions judiciaires. D'après ce qu'on dit, il a une main dans tous les coups durs de la ville, tout en étant rudement bien avec Noonan, le chef de la Po-

---

[4] Surnom formé par l'abréviation du mot désignant la nationalisé finlandaise.

lice. Ce *kid*[5] de Max Thaler – Whisper[6] – a aussi une bande d'amis. C'est un petit brun avec quelque chose qui cloche dans la gorge… Peut pas parler. C'est un joueur. Ces trois là et Noonan mènent la barque avec Elihu… et ils la mènent plus que le vieux ne voudrait. Mais il faut qu'il marche, sinon…

– Le type qui a été descendu ce soir, le fils d'Elihu, qu'est-ce qu'il faisait dans tout ça ? demandai-je.

– Il restait à la place où son papa l'avait mis… et il y est encore en ce moment.

– Vous voulez dire que le vieux l'aurait fait…

– Possible, mais je ne veux pas dire ça. Don venait de revenir ici et il avait commencé à diriger ses journaux pour le vieux. Ça ne ressemblait pas beaucoup au vieux crabe de se laisser arracher quelque chose sans regimber. Mais il était obligé de rester copains avec les types en question. Il a donc ramené son garçon et sa Française de femme ici pour se servir de lui comme homme de paille – un joli truc, pour un père ! Don a commencé une campagne de réforme dans ses canards. Il voulait nettoyer le patelin « du vice et de la corruption », c'est-à-dire : balayer Pete, Lew et Whisper si on pouvait y arriver. Vous saisissez ? Le vieux utilisait le gars

---

[5] Kid, gosse. Épithète fréquemment accolée à un nom pour constituer un surnom. Peu avoir pour origine la jeunesse effective de celui qu'on surnomme ainsi, mais quelquefois simplement l'*aspect* de la jeunesse ou même la juvénilité du caractère.

[6] Whisper, littéralement : chuchotement.

pour se débarrasser de ceux qui le gênaient. À mon idée, ils se sont fatigués du truc.

– Il y a bien des choses qui n'ont pas l'air de coller avec cette idée-là, dis-je.

– Rien ne colle avec rien dans ce sacré patelin de malheur… Vous n'en avez pas assez de cette boîte ?

Je répondis que si. Nous descendîmes la rue. Bill Quint m'informa qu'il habitait le Miners'Hotel, dans Forest Street. Comme mon hôtel était sur son chemin, nous fîmes route ensemble. Devant mon hôtel, un grand type mastoc, qui se tenait debout sur le bord du trottoir et qui avait l'allure d'un agent en bourgeois, parlait à l'occupant d'une Studs de tourisme.

– C'est Whisper qui est dans la voiture, me dit Bill Quint.

Mon regard dépassa le gros policier et j'aperçus le profil de Thaler. C'était un homme jeune, brun et de petite taille avec des traits aussi nets que s'ils avaient été gravés au burin.

– Il est mignon, dis-je.

– Mignon ? dit l'homme gris. Qu'est-ce que vous diriez de la dynamite, alors !

CHAPITRE II

LE TZAR DE POISONVILLE

Le *Morning Herald* avait consacré deux pages à la mort de Donald Willsson. Son portrait révélait un visage intelligent et jeune avec des yeux qui souriaient comme sa bouche, un menton à fossette et une cravate rayée.

L'histoire de sa mort était des plus simples. À dix heures quarante, la nuit précédente, il avait reçu quatre balles de revolver qui l'avaient atteint à l'estomac, à la poitrine et au dos. La mort avait été instantanée. L'assassinat avait eu lieu à la hauteur du numéro onze cent de Hurricane Street. Les habitants des maisons voisines qui s'étaient mis aux fenêtres en entendant les coups de feu, avaient vu la victime étendue sur le trottoir. Un homme et une femme se penchaient sur lui. La rue était trop sombre pour permettre à quiconque de rien distinguer clairement. L'homme et la femme avaient disparu avant que personne fût descendu dans la rue. Personne ne pouvait donc donner la moindre indication sur leur signalement.

En tout, six coups de revolver de calibre 32 avaient été tirés sur Willsson. Deux avaient manqué leur but, allant se perdre sur une façade. D'après la trajectoire probable de ces deux projectiles, la police avait découvert que le meurtrier avait dû tirer de l'entrée d'une allée étroite s'ouvrant entre deux maisons. C'était tout ce qu'on savait.

D'autre part, le *Morning Herald* donnait un éditorial résumant la courte carrière du mort comme réformateur civique et exprimant la certitude qu'il était tombé victime de quelqu'un ayant des raisons de craindre le « nettoyage » de Personville. Le *Herald* disait même que la meilleure manière, pour le chef de la Police, de prouver qu'il n'avait pas trempé dans l'affaire, était de mettre rapidement la main sur le ou les meurtriers.

J'achevais l'article en finissant ma deuxième tasse de café. Sautant dans le tram de Broadway, j'en descendis à Laurel Avenue et me dirigeai vers la maison du mort. Un petit jeune homme dont le costume présentait trois variétés de marron, traversa la rue devant moi. Son visage brun avait un joli profil. C'était Max Thaler, alias Whisper. J'atteignis le coin de Mountain Boulevard juste à temps pour voir une jambe de pantalon marron disparaître dans l'entrée de feu Donald Willsson.

Je retournai à Broadway. Ayant trouvé un *drug-store*[7] possédant une cabine téléphonique, j'y feuilletai l'annuaire pour trouver le numéro d'Elihu Willsson. Ayant obtenu la communication, j'informai quelqu'un qui se donnait pour le secrétaire du vieux, que Donald Willsson m'avait fait venir de Chicago et que, sachant quelque chose sur sa mort, je désirais voir son père.

À force d'insister, je finis par obtenir une invitation à passer le voir.

---

[7] Drug-store. Magasin de droguiste, droguerie. En réalité, bazar, pharmacie, quincaillerie, parfumeur, glacier… et souvent, débit clandestin de boissons ou de stupéfiants.

Lorsque son secrétaire – un long et mince individu de quarante ans avec des manières silencieuses et des yeux pénétrants – m'introduisit dans sa chambre, le tzar de Poisonville était assis dans son lit.

Le vieillard avait une petite tête presque parfaitement ronde sous une calotte de cheveux blancs coupés ras. Les oreilles étaient trop petites et trop collées au côté de sa tête pour rompre l'effet de sphéricité produit par celle-ci. Son nez aussi était petit et prolongeait la courbe aquiline de son front osseux. La bouche et le menton étaient des lignes droites qui interrompaient brusquement la courbe de la sphère. Sous celles-ci, un cou épais et court disparaissait sous l'étoffe blanche d'un pyjama recouvrant deux épaules grasses.

Un de ses bras reposait sur les couvertures ; un petit bras compact terminé par une main grasse et trapue. Ses yeux étaient ronds, bleus et humides. Ce n'était pas le genre d'homme qu'on aurait essayé de rouler sans y regarder à deux fois.

D'une brève secousse de sa tête ronde, il m'intima l'ordre de m'asseoir dans une chaise placée à son chevet, renvoya de même son secrétaire et commença :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire au sujet de mon fils ?

Sa voix était rauque. Il parlait trop de la gorge et trop peu des lèvres pour que son énonciation fût claire.

– Je suis un collaborateur de la Continental Detective Agency, succursale de San Francisco lui dis-je. Un couple de jours auparavant, nous avons reçu de votre fils un chèque et une lettre demandant qu'un homme fût envoyé ici pour se mettre à sa disposition. Cet homme, c'est moi. La nuit der-

nière, il m'a dit de passer chez lui. Je l'ai fait, mais il n'était pas là. Et lorsque je suis redescendu en ville, j'ai appris qu'il venait d'être tué.

Elihu Willsson me scruta d'un regard soupçonneux et demanda :

– Et alors, où voulez-vous en venir ?

– Pendant que j'étais en train de l'attendre, votre belle-fille a reçu un coup de téléphone. Elle est sortie aussitôt après et est revenue avec quelque chose qui ressemblait à du sang sur son soulier, pour me dire que son mari ne rentrerait pas. Il a été tué à dix heures quarante. Elle est sortie à dix heures vingt et revenue à onze heures cinq.

Le vieux se redressa dans son lit et lança à l'adresse de Mrs Willsson une volée de noms d'oiseaux. Lorsque ce fut fini, son souffle n'était pas encore épuisé. Il en profita pour me crier :

– Est-elle coffrée ?

Je répondis que je ne le croyais pas.

Cela n'eut pas le don de lui plaire. Il le prit très mal. Il bafouilla un tas de choses qui ne me plaisaient pas beaucoup, terminant par :

– Qu'est-ce que vous attendez pour le faire ?

Il était trop vieux et trop faible pour valoir une gifle. Je me mis à rire et répondis :

– Il me faut des preuves.

– Des preuves ? Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Vous avez…

– Ne dites donc pas de-bêtises, fis-je pour interrompre ses vociférations. Pourquoi l'aurait-elle tué ?

– Parce que c'est une saleté de Française ! Parce qu'elle…

Le visage inquiet du secrétaire apparut à la porte.

– Sortez d'ici ! hurla le vieux. Le visage disparut.

– Elle était jalouse ? demandai-je sans lui laisser le temps de recommencer à vociférer. Et si vous ne hurliez pas, je vous entendrais peut-être quand même. J'entends beaucoup mieux depuis que je me suis fait soigner les oreilles.

Il mit un poing sur chacune des bosses que ses hanches faisaient sous les couvertures et avança son menton carré dans ma direction.

– Tout vieux et tout malade que je suis, dit-il avec une grande délibération, j'ai diablement envie de me lever et de vous botter le derrière.

Je négligeai ses paroles et répétai :

– Était-elle jalouse ?

– Oui, elle l'était, dit-il – mais sans crier cette fois – et autoritaire et gâtée et soupçonneuse et cupide et mesquine… Menteuse, égoïste et mauvaise… Complètement et diaboliquement mauvaise !

– Avait-elle une raison quelconque d'être jalouse ?

– Je l'espère, dit-il vindicativement. Ça m'ennuierait de penser qu'un fils à moi lui aurait été fidèle. Mais il y a des chances pour qu'il l'ait été. Il était assez bête pour ça.

– Mais vous ne connaissez aucune raison pourquoi elle aurait pu le tuer ?

– Je ne connais pas de raison ? Il recommençait à vociférer. Est-ce que je ne viens pas de vous dire…

– Oui. Mais tout ça ne signifie pas grand'chose. C'est un peu trop enfantin.

Le vieux rejeta, ses couvertures de côté et se mit en devoir de descendre du lit. Mais il se ravisa, leva le visage vers moi et rugit :

– Stanley !

Le secrétaire se glissa dans la pièce par la porte entr'ouverte.

– Flanquez-moi ce type-là à la porte ! lui ordonna son patron en agitant son poing dans ma direction.

Le secrétaire se tourna vers moi. Je secouai la tête et lui conseillai :

– Vous feriez mieux de chercher du renfort.

Il fronça les sourcils. Nous avions à peu près le même âge. Il était efflanqué, plus grand que moi de près d'une tête, mais plus léger de vingt kilos. Une partie de mes quatre-vingt-cinq kilos étaient de la graisse mais pas tout. Le secrétaire s'agita un peu, sourit d'un air gêné et s'éclipsa.

– J'étais justement sur le point de dire, fis-je observer au vieux, que j'avais eu l'intention de parler à la femme de votre fils dès ce matin. Mais j'ai vu Max Thaler entrer chez elle et c'est ce qui m'a fait différer ma visite.

Elihu Willsson replaça soigneusement les couvertures sur ses jambes, reposa sa tête sur l'oreiller, cligna des yeux vers le plafond et dit :

– Hum ! C'est de là que vient le vent ?

– Ça signifie donc quelque chose ?

– Elle l'a tué, dit-il avec certitude. Voilà ce que ça signifie.

Un bruit de pas retentit dans le hall. C'étaient des pas plus lourds et plus assurés que ceux du secrétaire. Lorsqu'ils furent arrivés exactement derrière la porte, je commençai une phrase.

– Vous utilisiez votre fils pour…

– Sortez d'ici ! hurla le vieux à ceux qui s'apprêtaient à entrer. Et fermez la porte.

Il me lança un regard flamboyant et questionna :

– J'utilisais mon fils pour quoi ?

– Pour vous débarrasser de Thaler, de Yard et du Finlandais.

– Vous êtes un menteur.

– Je n'ai rien inventé. Tout le monde le dit dans Personville.

– C'est un mensonge. Je lui avais donné les journaux. Il en faisait ce qu'il voulait.

– Vous devriez expliquer ça à vos copains. On verrait ce qu'ils en diraient.

– Je me fous de ce qu'ils diraient ! Ce que je vous dis est la vérité.

– Et après ? Votre fils ne ressuscitera pas parce qu'on l'a tué par erreur… si c'est le cas.

– C'est cette femme qui l'a tué.

– Peut-être.

– Au diable vos peut-être ! C'est elle qui a fait le coup.

– Peut-être. Mais il ne faut pas oublier l'autre côté de la question… le côté politique. Vous me direz…

– Je peux toujours vous dire que c'est cette saleté de Française qui l'a tué et que toutes les autres idées idiotes que vous pouvez avoir dans le ciboulot sont loin de compte !

– Ça n'empêche pas qu'elles valent la peine d'être vérifiées, insistai-je. Et vous connaissez les dessous politiques de Personville mieux que personne. C'était votre fils. Le moins que vous puissiez faire…

– Le moins que je puisse faire est de vous dire d'aller voir à Frisco si j'y suis, vous et vos idées idiotes…

Je me levai et déclarai d'un ton significatif :

– Je suis au Great Western Hotel. Ne me dérangez pas à moins d'être décidé à parler raison, pour changer.

Je sortis de la chambre et descendis l'escalier. Le secrétaire tournicotait près de la dernière marche, souriant d'un air d'excuse.

– Un beau vieux voyou, grommelai-je.

– Une vigoureuse personnalité, murmura-t-il.

*
* *

Je dénichai la secrétaire de l'homme assassiné dans les bureaux du *Herald*. C'était une petite jeune fille de dix-neuf ou vingt ans aux grands yeux marron, avec des cheveux châtain clair et un joli visage pâle. Elle s'appelait Lewis.

Elle déclara qu'elle ignorait complètement le fait que j'eusse été convoqué à Personville par son patron.

– Mais, expliqua-t-elle, Mr Willsson aimait bien garder pour lui ce qu'il faisait. C'était… Je ne crois pas qu'il ait eu réellement confiance en personne ici.

– Même, pas en vous ?

Elle rougit et dit :

– Non, même pas. Mais il faut dire qu'il n'était ici que depuis trop peu de temps pour connaître vraiment personne à fond.

– Il devait y avoir autre chose.

Elle baissa les yeux, se mordit les lèvres et imprima plusieurs fois la trace de son index sur la surface polie du bureau du mort. Eh bien… Son père ne… n'approuvait pas ce qu'il faisait. Et, du moment que son père était le véritable propriétaire des journaux, j'imagine qu'il était assez naturel que Mr Donald ait pensé que certains de ses employés pouvaient être plus dévoués à Mr Elihu qu'à lui.

– Le vieux n'était pas partisan de la campagne de réforme menée par son fils ? Pourquoi le laissait-il faire puisque les journaux étaient à lui ?

Elle courba la tête, parut étudier les empreintes de doigt qu'elle avait faites et baissa la voix.

– Tout cela est difficile à comprendre si l'on n'est pas au courant… La dernière fois que Mr Elihu est tombé malade, il a fait demander Donald – Mr Donald. Mr Donald a presque toujours vécu en Europe. Le Dr Pride avait averti Mr Elihu que le moment était venu d'abandonner la direction personnelle de ses affaires, c'est pourquoi il faisait revenir son fils. Mais quand Mr Donald est arrivé, Mr Elihu n'a pas pu se résigner à tout lâcher. Mais comme il désirait voir rester Mr Donald, il lui a donné les journaux – c'est-à-dire qu'il l'a nommé directeur. C'était un travail du goût de Mr Donald. Il avait fait du journalisme à Paris. Quand il a découvert ce qui se passait ici – dans les affaires municipales et le reste – il a entamé une campagne de réforme. Il ne pouvait pas savoir – n'ayant jamais vécu ici depuis son enfance – il ne pouvait pas savoir…

– Il ne pouvait pas savoir que son père était aussi compromis que les autres ?

Elle se tortilla un peu sans cesser d'examiner les traces de ses doigts, mais ne me contredit pas et continua :

– Mr Elihu et lui ont eu une discussion dans laquelle Mr Elihu lui a dit de cesser d'envenimer les choses. Mais il a refusé. Il se serait peut-être arrêté s'il avait su… tout ce qu'il aurait dû savoir. Mais je crois qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit que son père était réellement et sérieusement compromis. Et son père ne pouvait pas le lui dire. Il est facile à comprendre qu'un père ne puisse pas dire une chose comme celle-là à son fils. Il a menacé Mr Donald de lui enlever les journaux. Je ne sais pas s'il parlait sérieusement ou non. Mais il est retombé malade et tout a continué comme avant.

– Donald Willsson ne vous faisait pas de confidences ? demandai-je.

– Non.

C’était presque un murmure.

– Alors où avez-vous appris tout ce que vous venez de me raconter ?

– J’essaie… j’essaie de vous aider à découvrir son assassin, dit-elle d’un ton grave. Vous n’avez pas le droit…

– Vous ne pouvez rien faire de mieux pour m’aider que me dire où vous avez appris tout cela, insistai-je.

Elle fixa le bureau d’un regard absent, la lèvre inférieure entre les dents. J’attendis. Finalement, elle déclara :

– Mon père est le secrétaire de Mr Willsson.

– Merci.

– Mais n’allez pas croire que…

– Ça m’est complètement indifférent, assurai-je. Qu’est-ce que Willsson allait faire la nuit dernière dans Hurricane Street quand il savait qu’il avait un rendez-vous chez lui ?

Elle répondit qu’elle n’en savait rien. Je lui demandai alors si elle l’avait entendu me téléphoner de venir chez lui à dix heures. Elle l’avait entendu.

– Qu’a-t-il fait ensuite ? Essayez de vous rappeler la moindre chose qu’il ait dite ou faite jusqu’au moment où vous êtes partie à la fin de la journée.

Elle se renversa dans sa chaise et ferma les yeux. Des rides apparurent sur son front.

Vous avez téléphoné… si c'est bien à vous qu'il a dit de venir chez lui… Il était environ deux heures. Mr Donald a dicté des lettres ; une à une fabrique de papier, une au sénateur Keefer au sujet de quelques changements à apporter au tarif postal et… Ah ! oui ! Il est sorti pour environ vingt minutes un peu avant trois heures. Et, avant de sortir, il a rempli un chèque…

– Pour qui ?

– Je ne sais pas, mais je le lui ai vu écrire…

– Où est son carnet de chèque ? Il le portait sur lui ?

– Il est là. Elle se leva d'un bond, passa devant le bureau et essaya de tirer le tiroir supérieur. Fermé.

Je la rejoignis, redressai un attache-lettre et avec ça et une lame de mon couteau, je réussis à ouvrir le tiroir.

La jeune fille en sortit un mince et large carnet au titre de la First National Bank. Le dernier talon portait : $ 5000. Il n'y avait aucune autre indication. Ni nom, ni explication.

– Il est sorti avec ce chèque, dis-je, et il est resté absent vingt minutes ? C'est à peu près le temps nécessaire pour aller à la banque et en revenir ?

– Cela ne lui aurait pas demandé plus de cinq minutes.

– Ne s'est-il absolument rien passé d'autre avant qu'il écrive le chèque ? Réfléchissez bien. Pas de messages ? Pas de lettres ? Pas de communications téléphoniques ?

– Voyons… (Elle ferma les yeux.) Il était en train de dicter du courrier et… Mais que je suis bête ! Bien sûr qu'il a été appelé au téléphone. Il a dit : « Oui, je peux y être à dix

heures, mais je serai obligé de repartir presque aussitôt. » Et après : « Très bien, alors, à dix heures. » C'est tout ce qu'il a dit excepté : « Oui, oui… » plusieurs fois.

– Il parlait à une femme ou à un homme ?

– Comment le saurais-je ?

– Réfléchissez. Il n'aurait pas parlé du même ton.

Elle réfléchit.

– Alors, c'était une femme.

– Lequel de vous deux est parti le premier, le soir ?

– C'est moi. Il… Je vous ai dit que mon père était le secrétaire de Mr Elihu. Lui et Mr Donald avaient un rendez-vous pour le début de la soirée. Il devait s'agir des finances du journal. Papa est venu un peu après cinq heures. Je crois qu'ils devaient dîner ensemble.

C'est tout ce que je pus réussir à tirer de la petite Lewis. Elle ne savait rien qui put expliquer la présence de Willsson vers le numéro 1100 de Hurricane Street. Elle déclara ne rien savoir sur Mrs Willsson.

Nous fouillâmes le bureau du mort sans rien y trouver qui pût nous renseigner. Je questionnai inutilement la téléphoniste du standard. Je passai une heure à interroger grooms, journalistes et le reste sans que mes coups de sondes me rapportassent quoi que ce fût. Comme me l'avait dit sa secrétaire, le mort était, un homme qui avait su garder ses secrets.

CHAPITRE III

DINAH BRAND

À la First National Bank, je finis par dénicher un comptable du nom d'Albury ; un joli garçon blond qui devait avoir dans les vingt-cinq ans.

– C'est moi qui ai certifié le chèque pour Willsson, dit-il lorsque je lui eus expliqué l'objet de mes recherches. Il était à l'ordre de Dinah Brand, pour une somme de 5000 dollars.

– Vous la connaissez ?

– Oui, je la connais.

– Voudriez-vous me dire ce que vous savez d'elle ?

– Volontiers, mais je suis déjà en retard de huit minutes pour un rendez-vous avec…

– Pourriez-vous dîner avec moi ce soir et me donner quelques renseignements ?

– Excellente idée !

– Sept heures au Great Western ?

– Entendu.

– Je file et je vous laisse aller à votre rendez-vous mais, avant, voulez-vous me dire si elle a un compte ici ?

– Oui, et elle est venue déposer son chèque ce matin. C'est la police qui l'a.

– Oui ? Où demeure-t-elle ?

– 1232 Hurricane Street.

Avec une vague exclamation et un « À ce soir ! » je quittai le jeune caissier. Ma seconde visite fut pour le chef de la police, dans son bureau du City Hall.

Noonan, le chef, était un gros homme dont les yeux verts clignotaient gaiement dans une figure ronde et joviale. Lorsque je l'eus mis au courant de ce que je venais faire dans sa ville, il en parut tout réjoui. Il me donna une poignée de main, un cigare et une chaise.

– Et maintenant, dit-il lorsque nous fûmes installés, vous allez me dire qui a fait le coup.

– J'allais justement vous le demander.

– Alors, nous en savons autant l'un que l'autre, dit-il gaiement en soufflant un nuage de fumée. Mais vous avez bien une idée ?

– Je ne suis pas très fort pour faire des suppositions, particulièrement quand je ne sais pas ce qui s'est passé.

– Je n'en aurai pas pour longtemps à vous mettre au courant, dit-il. Hier au soir, Willsson a fait certifier un chèque de cinq mille dollars au nom de Dinah Brand, juste avant la fermeture de la banque. La nuit dernière, il a été descendu avec un pistolet automatique de calibre 32, à moins d'une rue de chez elle. Des gens qui avaient entendu les coups de revolver ont vu un homme et une femme penchés sur son cadavre. À la première heure, ce matin, Dinah Brand a dépo-

sé le chèque à son compte dans la dite banque. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Qui est cette Dinah Brand ?

Le chef fit tomber la cendre de son cigare sur son bureau, agita la main grasse dont il tenait son cigare et dit :

– Une poule, comme on dit, une poule de luxe, une gagneuse de haut vol.

– Vous avez déjà eu affaire à elle ?

– Non. Mais il y a une ou deux filières à suivre pour commencer. Nous la tenons à l'œil sans nous montrer. Naturellement, ce que je vous dis est entre nous.

– Bien sûr. Et maintenant, écoutez ça…

Je lui racontai ce que j'avais vu et entendu pendant que j'attendais Donald Willsson chez lui, la veille.

Lorsque j'eus fini, le chef pinça ses lèvres grasses, fit une moue, siffla doucement et s'exclama :

– Mon garçon, vous venez de me dire quelque chose de rudement intéressant ! Alors, elle avait du sang sur son soulier et elle a dit que son mari ne rentrerait pas ?

Je répondis : « Ça m'a fait l'effet d'en être », à la première de ses questions, et « Oui » à la seconde.

– L'avez-vous revue depuis ? demanda-t-il.

– Non. J'étais en route pour y aller ce matin mais un jeune type nommé Whisper est entré dans la maison devant moi et j'ai remis ma visite à plus tard.

Il poussa un juron de bonne humeur et ses yeux verts clignotèrent gaiement.

– Vous dites que le Whisper est allé la voir ?

– Oui.

Il lança son cigare sur le plancher, se leva, plaqua ses deux grosses pattes sur le bois de son bureau et se pencha vers moi par-dessus le meuble, suant le contentement par tous les pores.

– Mon garçon, vous ne savez pas à quel point vous avez eu le nez creux ! jubila-t-il. Dinah Brand est la femme de Whisper… Nous allons sortir tous les deux et avoir une petite conversation avec la veuve.

Nous descendîmes de la voiture du chef devant la résidence de Mrs Willsson. Un pied sur la première marche du perron, le chef s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil au crêpe noir fixé au-dessus de la sonnette.

– Tant pis, remarqua-t-il, ce qui doit être fait, doit être fait… Et nous escaladâmes les degrés.

Mrs Willsson n'était pas très désireuse de nous voir, mais les gens n'ont pas l'habitude de défendre longtemps leur porte au chef de la police, surtout s'il insiste pour être reçu. On nous conduisit au premier étage, dans la bibliothèque où Mrs Willsson était assise.

Lorsque nous eûmes tour à tour murmuré quelques vagues condoléances, Noonan commença :

– Nous sommes venus pour vous poser quelques questions. Par exemple, où êtes-vous allée la nuit dernière ?

Elle me jeta un regard de rancune et répondit d'un ton hautain :

– Puis-je savoir ce qui me vaut d'être ainsi questionnée ?

Je me demandai mentalement combien de fois j'avais déjà entendu la même question, mot pour mot et sur le même ton. Mais le chef n'y fit même pas attention et continua d'une voix aimable :

– Il était aussi question du fait qu'un de vos souliers était taché. Le droit ou peut-être le gauche. De toute façon, il y en avait un de taché.

Le coin de la lèvre supérieure de la femme commença à trembler.

– C'était bien tout, n'est-ce pas ? me demanda le chef en se tournant vers moi.

Mais sans me laisser le temps de répondre, il fit claquer sa langue comme quelqu'un qui se surprend à oublier quelque chose et tourna de nouveau vers la femme un visage bienveillant :

– Ah ! j'allais oublier ! Nous voulions aussi vous demander comment vous saviez que votre mari ne rentrerait pas ?

Elle se dressa, vacillante, cramponnée d'une main livide au dossier de sa chaise.

– J'espère que vous voudrez bien m'excuser…

– Ne prenez pas ça comme ça !

Le chef fit un grand geste bon enfant et agita sa grosse main :

– Nous ne sommes pas venus pour vous tourmenter ! Nous voulons simplement savoir où vous êtes allée, comment il se fait que votre soulier était taché et comment vous avez appris qu'il ne rentrerait pas… Ah, au fait ! Autre chose Qu'est-ce que Thaler est venu faire ici, ce matin ?

Mrs Willsson se rassit, très droite. Le chef ne la quittait pas des yeux. Un sourire qui aurait voulu paraître tendre déformait ses gros traits d'une façon comique. Au bout d'un instant, les épaules de la femme se voûtèrent, sa tête se pencha et son dos perdit de sa rigidité.

Je posai une chaise en face de la sienne et y pris place.

– Il va falloir que vous répondiez, Mrs Willsson, dis-je en essayant de rendre ma voix aussi sympathique que possible. Ces choses-là doivent être éclaircies.

– Vous croyez donc que j'ai quelque chose à cacher ? répliqua-t-elle d'un ton de défi, redressée et raidie. (Chaque mot était prononcé avec beaucoup de précision mais ses *s* étaient quelque peu brouillés.) Je suis en effet sortie. La tache était du sang. Je savais que mon mari était mort. Thaler est venu me voir au sujet de sa mort. Est-ce bien ce que vous vouliez savoir ?

– Nous le savions déjà, dis-je. Ce que nous vous demandons, c'est d'expliquer comment cela s'est produit.

Elle se releva et dit avec colère :

– Vous avez des manières que je ne supporterai pas. Je refuse de…

Noonan intervint :

– Vous êtes parfaitement dans votre droit, Mrs Willsson, mais, dans ce cas, je vais être obligé de vous prier de nous accompagner au City Hall.

Elle lui tourna le dos, respira profondément et me jeta :

– Pendant que j'attendais Donald ici, quelqu'un m'a téléphoné. C'était un homme qui refusait de dire son nom. Il m'a avertie que Donald était allé avec un chèque de cinq mille dollars chez une femme nommée Dinah Brand et m'en a donné l'adresse. J'ai pris l'automobile pour m'y rendre et j'ai attendu, un peu plus bas dans la rue, que Donald ressorte.

« Pendant que j'étais en train d'attendre, j'ai aperçu Max Thaler que je connaissais de vue. Il allait chez cette femme mais il n'y est pas entré et il est reparti. Alors Donald est sorti et a descendu la rue. Il ne m'a pas vue. Je ne voulais pas qu'il me voie. J'avais l'intention de retourner à la maison et d'y arriver avant lui, grâce à la voiture. Je venais de mettre le moteur en marche lorsque j'ai entendu des coups de feu. J'ai vu Donald tomber. Je suis descendue en hâte et j'ai couru à lui. Il était mort. Alors Thaler est arrivé et m'a dit que si on me trouvait là, on dirait que c'était moi qui l'avais tué. Il m'a fait remonter dans la voiture et rentrer chez moi.

Elle avait les larmes aux yeux mais son regard ne m'en étudiait pas moins à travers ses larmes, apparemment appliqué à découvrir comment je prenais son histoire. Comme je ne disais rien, elle demanda :

– C'est bien ce que vous vouliez savoir ?

– À peu près, répondit Noonan.

Il était venu se placer à côté d'elle :

– Qu'est-ce que Thaler vous a dit cet après-midi ?

– Il m'a conseillé de ne rien dire.

Sa voix était devenue faible et découragée.

– Il prétendait que si n'importe qui apprenait que nous étions là, l'un de nous deux serait sûrement soupçonné parce que Donald avait été tué en sortant de chez elle après lui avoir donné de l'argent.

– D'où les coups de feu ont-ils été tirés ? questionna le chef.

– Je ne sais pas. Je n'ai rien vu… Sauf que, lorsque j'ai relevé la tête, Donald tombait…

– Est-ce Thaler qui a tiré ?

– Non, dit-elle aussitôt.

Mais ses yeux et sa bouche s'agrandirent. Elle porta une main à son cœur :

– Je ne sais pas… Je n'ai rien vu et il m'a dit que ce n'était pas lui. Je ne sais pas où il était à ce moment-là… Je ne comprends pas pourquoi l'idée ne m'en est pas venue.

– Et maintenant, qu'est-ce que vous en pensez ? interrogea Noonan.

– Je… C'est peut-être lui !

Le chef cligna des yeux à mon adresse. C'était un clin d'œil robuste auquel tout son visage prenait part. Puis il revint à un épisode antérieur.

– Et vous ne savez pas qui vous a téléphoné ?

– Il n'a pas voulu dire son nom.

– Vous n'avez pas reconnu sa voix ?

– Non.

– Quel genre de voix avait-il ?

– Il parlait à voix basse comme s'il avait craint d'être entendu. J'avais du mal à comprendre ce qu'il disait.

– Il chuchotait ?

La bouche du chef resta ouverte sur la dernière syllabe du mot. Derrière leur rempart de graisse, ses yeux verdâtres luisaient d'un regard avide.

– Oui, c'était une sorte de chuchotement rauque…

Le chef ferma la bouche comme par un déclic, la rouvrit et dit d'un ton convaincu :

– C'est Whisper qui vous a téléphoné.

La jeune femme sursauta et fixa alternativement sur nous deux la lueur de ses yeux agrandis.

– C'était lui, s'écria-t-elle, c'était bien lui !

*
* *

Lorsque je revins au Great Western Hotel, Robert Albury, le jeune caissier de la First National Bank, était assis dans le hall. Nous montâmes dans ma chambre. Je fis apporter de la glace pour rafraîchir le whisky, du jus de citron et de la grenadine et nous utilisâmes le tout avant de redescendre dans la salle à manger.

– Et maintenant, parlez-moi de la dame en question, dis-je, pendant que nous attaquions le potage.

– L'avez-vous déjà vue ? demanda-t-il.

– Pas encore.

– Mais on vous en a parlé ?

– Seulement pour me dire qu'elle était de première force dans son genre de travail.

– C'est vrai, approuva-t-il. Je suppose que vous la verrez bientôt. Au premier abord vous serez déçu. Mais ensuite, sans savoir pourquoi ni comment, vous vous apercevrez que vous avez oublié votre déception et que vous êtes en train de lui raconter l'histoire de votre vie, tous vos espoirs et toutes vos souffrances…

Il eut un rire confus de collégien :

– Et alors, vous êtes pris, absolument pris.

– Merci pour l'avertissement, lui dis-je, mais comment avez-vous appris tout cela ?

Par-dessus la cuillère qu'il portait à sa bouche, il m'adressa un sourire penaud et avoua :

– J'ai payé pour le savoir.

– Alors cela a dû vous coûter chaud. On m'a dit qu'elle aimait à *derochar dinero*[8].

---

[8] Expression espagnole que les Cubains ont appris aux Américains et signifiant : *jeter l'argent par les fenêtres.*

– Elle aime l'argent, mais pas pour le jeter par les fenêtres. Pourtant, je ne sais pas comment cela se fait, mais on ne peut pas lui en vouloir. Elle est si franchement mercenaire, si candidement avide que cela cesse d'être choquant. Quand vous la connaîtrez, vous comprendrez ce que je veux dire.

– C'est possible. Est-ce que vous verriez un inconvénient à me dire comment il s'est fait que vous ayez rompu avec elle ?

– Aucun inconvénient. J'ai tout dépensé et voilà !

– Froidement, comme ça ?

Son visage rougit légèrement. Il inclina la tête.

– Vous paraissez avoir pris ça du bon côté ? dis-je.

– Il n'y avait rien d'autre à faire.

La rougeur de son jeune visage sympathique s'accrut et il déclara d'un ton hésitant :

– En fait, je devrais lui en être reconnaissant. Elle… Mais je vais vous raconter la chose. Je voudrais vous faire comprendre ce côté de son caractère. J'avais un peu d'argent. Quand tout a été claqué… N'oubliez pas que j'étais jeune et amoureux fou… Quand tout a été claqué, il restait l'argent de la banque. J'avais… Mais il doit vous être indifférent que j'aie réellement fait quelque chose ou que j'y aie simplement pensé. Quoi qu'il en soit, elle a découvert le truc. Je n'ai jamais été capable de lui cacher quelque chose. Et ce fut la fin.

– Elle a rompu avec vous ?

– Oui, Dieu merci ! Si elle ne l'avait pas fait vous seriez peut-être en train de me rechercher… pour abus de confiance. Je lui dois ça !

Un pli sérieux apparut sur son front.

– Vous n'en parlerez pas, n'est-ce pas ? Vous comprenez ce que je veux dire ? Mais je voulais que vous sachiez qu'elle avait aussi son bon côté. Vous entendrez toujours assez dire le contraire.

– Il est possible que vous ayez raison… Mais il est possible qu'elle ait simplement pensé que le jeu n'en valait pas la chandelle.

Il tourna la chose dans son esprit pendant un moment et secoua la tête.

– Non, il est possible qu'elle y ait pensé mais ce n'est pas tout.

– Je croyais qu'avec elle il fallait payer comptant ?

– Et Dan Rolff ? objecta-t-il.

– Qui est-ce ?

– Elle le fait passer pour son frère, son demi-frère ou quelque chose du même genre. Mais c'est de la blague. C'est un tubard au dernier degré, complètement décavé. Il vit avec elle. C'est elle qui l'entretient. Elle n'est pas amoureuse de lui ni rien. Elle l'a simplement ramassé quelque part et adopté.

– Y en a-t-il d'autres ?

– Il y avait ce révolutionnaire avec lequel elle sortait pendant un moment. Elle n'a pas dû pouvoir lui tirer beaucoup d'argent.

– Quel révolutionnaire ?

– Un type qui est venu ici pendant la grève. Bill Quint, je crois.

– Il était aussi sur sa liste ?

– On croit que c'est la raison pourquoi il est resté ici, après la grève.

– Alors il est encore sur la liste ?

– Non. Elle m'a dit qu'elle avait peur de lui. Il a menacé de la tuer.

– On dirait qu'elle a eu tout le monde à ses pieds, à un moment ou à un autre !

– Tous ceux qu'elle a voulus, dit-il avec conviction.

– Et Donald Willsson était le dernier ? questionnai-je.

– Je n'en suis pas certain, répondit-il. Je n'ai jamais rien entendu dire à leur sujet. Le chef de la Police nous a demandé de rechercher si nous avions jamais reçu de chèque à son nom venant de la même source mais nous n'avons rien retrouvé. Personne ne se souvient d'en avoir jamais vu.

– Qui a été son dernier… client, d'après vous ?

– Dernièrement, je l'ai souvent vue en ville avec un type nommé Thaler… Il dirige une paire de maisons de jeu ici. On l'a surnommé Whisper. Vous en avez probablement entendu parler.

*
* *

À huit heures trente, je quittai le jeune Albury pour me diriger vers Miner's Hotel, dans Forest Street. Un bloc et demi avant l'hôtel, je rencontrai Bill Quint.

– Hello ! saluai-je. J'allais justement vous voir.

Il s'arrêta en face de moi, me regarda de haut en bas et grommela :

– Ainsi vous êtes un mouchard ?

– C'est bien ma veine, déplorai-je. Je me dérange exprès pour vous avoir et quelqu'un a vendu la mèche !

– Qu'est-ce que vous désirez savoir ?

– C'est au sujet de Donald Willsson. Vous le connaissiez, n'est-ce pas ?

– Je le connaissais.

– Bien ?

– Non.

– Qu'est-ce que vous pensiez de lui ?

Il souffla en pinçant les lèvres, produisant le bruit d'une toile qu'on déchire. Puis il déclara :

– C'était un idiot de libéral.

– Vous connaissez bien Dinah Brand ?

– Je la connais.

Son cou s'était comme raccourci et élargi.

– Croyez-vous qu'elle ait tué Willsson ?

– Comment donc ! C'est une certitude.

– Alors, ce n'est pas vous ?

– Bien sûr que si ! dit-il. Nous avons fait le coup à deux. Encore des questions ?

– Oui mais je vais épargner ma salive. Vous ne feriez que me mentir.

Je revins vers Broadway où je pris un taxi pour me faire conduire au 1232, Hurricane Street.

CHAPITRE IV

HURRICANE STREET

Mon lieu de destination se trouva être un petit cottage gris. À mon coup de sonnette, la porte me fut ouverte par un homme amaigri, dont le visage, à l'exception de deux taches rouges de la dimension d'un demi-dollar sur chaque joue, était complètement dénué de couleur. Celui-ci, pensai-je, doit être Dan Rolff, le tuberculeux.

– Je désirerais voir miss Brand, lui dis-je.

– Quel nom lui dirai-je ?

Sa voix était à la fois celle d'un malade et d'un homme bien élevé.

– Mon nom ne lui apprendrait rien. Je désire la voir au sujet de la mort de Willsson.

Il fixa sur moi le regard ferme de ses deux yeux sombres et fatigués et dit :

– Vraiment ?

– Je fais partie de la Continental Detective Agency, succursale de San Francisco. Nous nous occupons de l'affaire.

– C'est gentil de votre part, dit-il d'un ton ironique. Entrez…

J'entrais dans une pièce du rez-de-chaussée où une jeune femme était assise à une table recouverte d'un fouillis

de papiers. La plupart étaient des bulletins financiers périodiques contenant des pronostics sur les fluctuations du marché des valeurs. Une des feuilles était un journal hippique.

La pièce était en désordre et encombrée. Il y avait trop de meubles et aucun ne paraissait être à sa place.

– Dinah, présenta le tubard, ce gentleman vient de San Francisco, envoyé par la Continental Detective Agency pour faire une enquête sur le décès de Mr Donald Willsson.

La jeune femme se leva, écarta d'un coup de pied un ou deux journaux et vint à moi, la main tendue.

Elle était plus grande que moi de quelques centimètres, ce qui devait porter sa taille à un mètre soixante-quinze. Large d'épaules, elle avait une poitrine florissante, des hanches rondes et des jambes longues et musclées. La main qu'elle me donna était douce, chaude et forte. Son visage était celui d'une fille de vingt-cinq ans mais offrait déjà des signes de fatigue. De petites lignes se croisaient au coin de sa grande bouche gourmande. Des lignes plus ténues commençaient à tisser leur trame autour de ses yeux aux cils épais. C'étaient de grands yeux bleus, légèrement injectés de sang.

Ses cheveux bruns plutôt gros, appelaient les soins du coiffeur et sa raie avait été mal faite. Un côté de sa lèvre supérieure avait été rougi plus haut que l'autre. Sa robe était d'une couleur vineuse particulièrement peu seyante et elle bâillait ici et là, sur le côté, aux endroits où elle avait oublié de fixer les pressions – à moins qu'elles ne se fussent ouvertes d'elles-mêmes. Une maille filait sur le devant de son bas gauche.

C'était donc là cette Dinah Brand qui, d'après ce qu'on m'avait dit, choisissait le dessus du panier des hommes de Poisonville.

– C'est son père qui vous a fait appeler, naturellement, dit-elle tout en enlevant d'une chaise une paire d'escarpins en lézard ainsi qu'une tasse et sa soucoupe, pour me faire une place.

Sa voix était douce et traînante, paresseuse.

Je lui dis la vérité.

– C'est Donald Willsson qui m'avait fait venir. Pendant qu'il a été tué, j'attendais chez lui pour le voir.

– Ne partez pas, Dan, cria-t-elle à Rolff.

Il revint dans la pièce. Elle reprit la place qu'elle occupait devant la table. Il s'assit de l'autre côté, son visage émacié appuyé sur une main osseuse, fixant sur moi un regard indifférent.

Ses sourcils se rapprochèrent faisant apparaître deux rides au milieu de son front. Elle demanda :

– Vous voulez dire qu'il savait que quelqu'un avait l'intention de le tuer ?

– Je n'en suis pas sûr… Il n'a pas dit ce qu'il voulait. Peut-être désirait-il seulement se faire aider dans sa campagne de réforme.

– Mais croyez-vous…

Je me plaignis.

– Ce n'est plus de jeu si quelqu'un me prend mon rôle et pose les questions à ma place.

– J'aime à savoir ce qui se passe, déclara-t-elle avec un petit rire de gorge.

– Moi aussi. Par exemple, j'aimerais bien savoir pourquoi vous lui avez fait certifier son chèque ?

D'un air très naturel, Dan Rolff changea de position sur sa chaise, faisant disparaître ses mains décharnées sous le bord de la table.

– Ainsi, vous avez découvert ça ? s'enquit Dinah Brand.

Elle croisa sa jambe gauche sur la droite et baissa les yeux. Son regard tomba sur la maille qui filait sur son bas.

– Parole d'honneur, je vais cesser d'en porter ! s'exclama-t-elle. Je vais aller nu-pieds. J'ai payé ces bas-là cinq dollars, hier. Et maintenant regardez-moi cette saleté… Toujours des mailles qui filent !

– Ce n'est pas un secret, repris-je. Je veux dire le chèque, pas les mailles qui filent. C'est Noonan qui l'a.

Elle jeta un coup d'œil à Rolff qui cessa de me surveiller juste assez longtemps pour lui adresser un signe de tête affirmatif.

– Si vous parliez la même langue que moi, musa-t-elle en me fixant, les yeux clignés, je pourrais peut-être vous être utile.

– Si je savais de quelle langue il s'agit, je pourrais peut-être essayer.

– L’argent, expliqua-t-elle, et plus il y en a, mieux ça vaut. J’aime ça.

Je devins sentencieux.

– De l’argent épargné est de l’argent gagné. Je peux vous épargner de l’argent et des ennuis.

– Ça ne signifie rien pour moi, dit-elle, bien que vous ayez l’air de croire le contraire.

– La police ne vous a pas encore questionnée au sujet du chèque ?

Elle secoua négativement la tête.

Je repris :

– Noonan veut vous mettre l’affaire sur le dos, à vous et à Whisper.

– Ne cherchez pas à m’effrayer, zézaya-t-elle ironiquement, je ne suis qu’une enfant !

– Noonan sait que Thaler connaissait l’existence du chèque. Il sait aussi que Thaler est venu ici pendant que Willsson s’y trouvait mais qu’il n’est pas rentré. Il sait que Thaler attendait dans les environs quand Willsson a été tué. Il sait enfin que Thaler et une femme ont été vus penchés sur le corps de l’homme assassiné.

La fille ramassa un crayon sur la table et s’en gratta la joue d’un air pensif. Le crayon laissait sur son rouge de petites virgules noires.

Les yeux de Rolff ne feignaient plus l’indifférence. Fixés sur les miens, ils étaient devenus luisants et fiévreux. Il se pencha en avant mais garda ses mains sous la table.

– Ce que vous dites, observa-t-il, concerne Thaler et non pas miss Brand.

– Thaler et miss Brand ne sont pas des étrangers l'un pour l'autre, dis-je. Willsson est venu ici avec un chèque de cinq mille dollars et a été tué en sortant. Et miss Brand aurait pu avoir du mal à le toucher… si Willsson n'avait pas eu la prévoyance de le faire certifier.

– Bon Dieu ! protesta la fille, si j'avais voulu le tuer, je l'aurais fait dans un endroit où il n'y aurait pas eu de témoins et j'aurais au moins attendu qu'il soit hors de vue de la maison. Vous me prenez pour une imbécile !

– Je ne suis pas sûr que vous l'ayez tué, dis-je. Tout ce que je sais c'est que le gros chef a l'intention de vous mettre l'affaire sur le dos.

– À quoi voulez-vous en venir ? questionna-t-elle.

– À découvrir qui l'a tué. Pas *qui pourrait l'avoir tué,* mais *qui l'a tué*.

– Je pourrais vous y aider, dit-elle ; mais il faudrait que ça me rapporte quelque chose.

– La sécurité, suggérai-je.

Mais elle secoua la tête :

– Je veux dire quelque chose de palpable… Ça vous rapportera quelque chose et vous devriez payer aussi, même si ça ne devait pas être une fortune.

– Rien à faire, ricanai-je. Oubliez un peu votre compte en banque et imaginez-vous que vous êtes une dame de charité. Figurez-vous que je suis Bill Quint.

Dan Rolff bondit de sa chaise, les lèvres aussi blanches que le visage. Il se rassit lorsque la fille se mit à rire – un rire lent, paresseux et bienveillant.

– Il se figure que Bill ne m'a rien rapporté, Dan !

Elle se pencha vers moi et posa une main sur mon genou :

– Supposez que vous sachiez suffisamment à l'avance que le personnel d'une compagnie va se mettre en grève et quand, pour apprendre ensuite, toujours à l'avance, quand il va se remettre au travail. Ne croyez-vous pas que vous pourriez vous transporter à la Bourse avec vos informations et faire un joli bénéfice ? Et comment ! acheva-t-elle d'un ton triomphant. Vous voyez bien que Bill n'a rien eu gratis.

– On vous a gâtée, dis-je.

– Mais, bon Dieu ! à quoi vous sert d'être si pingre ? Ce n'est pas comme si ça sortait de votre poche… Vous avez bien le droit de faire certains frais, n'est-ce pas ?

Je ne répondis rien. Elle fronça les sourcils et regarda, successivement, d'abord moi, puis la maille de son bas qui filait et enfin Dan Rolff. Finalement, elle dit à celui-ci :

– Peut-être qu'il se montrerait moins serré si on lui donnait un peu à boire ?

Le jeune tuberculeux se leva et sortit de la pièce.

Elle fit une moue, me donna du bout du pied un petit coup sur la jambe et dit :

– Ce n'est pas tellement pour l'argent mais c'est une question de principe. Quand une femme possède quelque

chose qui a de la valeur pour quelqu'un, elle doit s'arranger pour que ça lui rapporte aussi quelque chose ou c'est une imbécile.

Je souris d'un air neutre.

– Pourquoi ne voulez-vous pas être bon type ?

Dan Rolff rentra avec un siphon, une bouteille de gin, des citrons et un bol de glace. Nous bûmes chacun un verre. Le tubard se retira. Tout en buvant, la fille et moi continuâmes à nous chamailler au sujet de l'argent. J'essayais de maintenir la conversation sur Thaler et Willsson. Elle s'obstinait à la ramener à l'argent qu'elle méritait. La chose dura ainsi jusqu'à ce que la bouteille de gin fût vide. Ma montre disait une heure et quart.

Elle mâchait un zeste de citron lorsqu'elle répéta pour la trente ou quarantième fois :

– Ça ne sortira pas de votre poche. Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

– Ce n'est pas l'argent, répondis-je ; c'est le principe.

Elle me fit une grimace et posa son verre à l'endroit où elle croyait se trouver la table. Elle ne se trompait que de vingt centimètres. Je ne me rappelle pas si le verre se brisa en touchant le parquet ni ce qu'il en advint. Mais je me souviens que je me sentis encouragé.

– Autre chose, dis-je en entamant un nouvel argument ; je ne suis pas certain de pouvoir utiliser ce que vous me direz, mais si je suis obligé de m'en passer, je crois que je m'en tirerai quand même.

– C’est très bien si vous en êtes sûr, mais n’oubliez pas que je suis la dernière personne à l’avoir vu vivant avec celui qui l’a tué.

– Erreur, dis-je. Sa femme l’a vu sortir, s’éloigner à pied et tomber.

– Sa femme !

– Ouais. Elle était assise dans son auto un peu plus bas dans la rue.

– Comment savait-elle qu’il était ici ?

– Elle dit que Thaler lui a téléphoné que son mari était venu ici avec le chèque.

– Vous essayez de me faire marcher, dit la fille. Max ne pouvait pas le savoir.

– Je vous répète ce que Mrs Willsson a dit à Noonan.

Elle cracha le zeste de citron qu’elle mâchait sur le plancher, accrut le désordre de sa chevelure en y passant les doigts, s’essuya la bouche avec le dos de la main et frappa sur la table.

– Très bien, monsieur Je-sais-tout ; je vais faire ce que vous voulez. Vous pouvez vous figurer que ça ne vous coûtera rien mais je saurai bien vous forcer à me donner ma part avant que vous en ayez fini avec moi. Vous ne me croyez pas ? défia-t-elle en me regardant comme si j’avais été à cent mètres de là.

Ce n’était pas le moment de réveiller la discussion sur l’argent ; je me bornai donc à répondre : « Je vous le sou-

haite. » Je crois même que je le répétai trois ou quatre fois de suite avec le plus grand sérieux.

– Soyez tranquille, je le ferai. Et maintenant, écoutez-moi. Vous êtes saoul et je suis saoule. Je suis même exactement assez saoule pour vous dire tout ce que vous pouvez désirer apprendre. Voilà le genre de fille que je suis ! Si j'aime une personne, je lui dis tout ce qu'elle désire savoir… Interrogez-moi. Allez-y, interrogez-moi.

J'y allai :

– Pourquoi Willsson vous a-t-il donné cinq mille dollars ?

– Pour le plaisir !

Elle se renversa en arrière pour rire. Puis :

– Écoutez. Il cherchait des renseignements. J'avais quelques petites choses, attestations et autres, que j'avais mises de côté en pensant qu'elles pourraient servir un jour. Je suis une femme qui ne déteste pas ramasser un peu d'argent par-ci par-là. J'avais donc gardé ça à tout hasard. Quand Donald a décidé d'avoir la peau de certains types, je lui ai fait savoir que j'avais des choses en réserve et qu'elles étaient à vendre. Je lui en ai montré assez pour lui prouver qu'elles étaient bonnes. Et elles l'étaient ! Ensuite, il s'est agi d'en fixer le prix. Il n'était pas si serré que vous – personne ne l'a jamais été – mais il était un peu dur à la détente. Le marché est donc resté en suspens jusqu'à hier.

« Alors je lui ai fait le coup de la concurrence. Je lui ai téléphoné pour lui dire que j'avais un autre client pour les choses en question et que s'il voulait les avoir, il fallait qu'il vienne le soir même avec cinq mille dollars comptant ou un

chèque certifié pour la même somme. C'était une blague mais il était un peu neuf et il s'y est laissé prendre.

– Mais pourquoi à dix heures ?

– Et pourquoi pas ? C'est une aussi bonne heure qu'une autre. Le principal, dans une affaire de ce genre, c'est de fixer comme limite une heure précise. Maintenant vous voulez savoir pourquoi je voulais être payée comptant ou par chèque certifié ? Eh bien, je vais vous le dire. Je vous dirai tout ce que vous voudrez. Voilà le genre de femme que je suis. Et que j'ai toujours été…

Elle continua sur le même ton pendant cinq minutes, m'expliquant en détail, exactement quel genre de fille elle était, avait toujours été, et pourquoi. J'approuvai patiemment jusqu'au moment où je pus l'interrompre.

– Très bien, mais pourquoi fallait-il que ce soit un chèque certifié ?

Elle ferma un œil, me menaça du doigt et dit :

– Pour qu'il ne puisse pas en faire arrêter le paiement. Les choses que je lui ai vendues étaient inutilisables. C'était bon, très bon. C'était même trop bon. Il aurait fait fourrer son vieux en tôle avec les autres. Le papa Elihu aurait trinqué plus solidement que personne.

Je ris avec elle tout en essayant de secouer l'effet du gin que j'avais ingurgité.

– Et qui aurait trinqué encore ? questionnai-je.

– Toute la sacrée bande… (Elle agita la main.) Max, Lew Yard, Pete, Noonan, et Elihu Willsson, toute la sacrée bande !

– Max Thaler savait ce que vous faisiez ?

– Bien sûr que non. Personne sauf Donald Willsson.

– Vous êtes sûre de ça ?

– Bien sûr que j'en suis sûre ! Vous ne croyez pas que je me promenais en le criant sur les toits avant que l'affaire soit faite ?

– Qui croyez-vous qui soit au courant maintenant ?

– Je m'en fiche, dit-elle. Ce n'était qu'une blague que je lui faisais. Il n'aurait pas pu utiliser ce que je lui vendais.

– Et croyez-vous que les oiseaux dont vous lui vendiez les secrets trouveront la chose aussi drôle que vous ? Noonan est en train de vous mettre l'assassinat sur le dos, à vous et à Thaler. Cela signifie qu'il a trouvé les papiers dans la poche de Donald Willsson. Ils croyaient tous que le vieil Elihu se servait de son fils pour les avoir ?

– Oui, monsieur, et j'en connais une qui le croit aussi.

– Il est probable que vous vous trompez mais ce n'est pas la question. Si Noonan a trouvé les choses que vous avez vendues à Donald Willsson dans la poche de celui-ci et a appris que vous l'aviez trahi, pourquoi n'y verrait-il pas la preuve que vous et votre ami Thaler êtes passés dans le camp du vieil Elihu ?

– Il ne lui est pas difficile de voir que le vieil Elihu serait au moins aussi compromis que n'importe qui.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire que vous avez vendue à Willsson ?

– Il y a trois ans, ils ont construit un nouveau City Hall, dit-elle, et aucun d'eux n'y a perdu de l'argent. Si Noonan a trouvé les papiers, il a dû découvrir qu'ils compromettaient tout autant le vieil Elihu que n'importe qui.

– Ça n'y fera absolument rien. Il ne doutera pas un instant que le vieux ait trouvé une manière de s'en tirer sans dommage. Croyez en ma parole, ma petite ; Noonan et ses amis pensent que Thaler, Elihu et vous, êtes en train d'essayer de les prendre en traître.

– Je me fous de ce qu'ils peuvent penser, dit-elle avec obstination. Ce n'était qu'une blague. Je ne l'ai fait que dans cette idée-là et c'est tout ce que c'était.

– Ça, ça n'est pas mal, grommelai-je. Si vous allez à la potence, vous irez avec votre conscience pour vous, hein ? Avez-vous vu Thaler depuis le crime ?

– Non mais ce n'est pas Max qui l'a tué – si c'est à ça que vous pensez – même s'il se trouvait là.

– Pourquoi ?

– Il y a des tas de raisons. D'abord, Max n'aurait pas fait le coup en personne. Il l'aurait fait faire par quelqu'un et il aurait été à dix lieues de là avec un petit alibi que personne n'aurait pu démolir. Ensuite, Max porte toujours un pistolet automatique de calibre 30 et n'importe qui envoyé par lui pour faire l'affaire aurait eu au moins un pistolet de ce calibre-là. Quel genre de *gunman* voudrait se servir d'un 32 ?

– Qui a fait le coup, alors ?

– Je vous ai dit tout ce que je savais, répondit-elle. Je vous en ai même trop dit.

Je me levai et déclarai :

– Non… vous m'en avez dit juste assez.

– Vous voulez dire que vous pensez savoir qui l'a tué ?

– Oui, malgré qu'il y ait encore une ou deux choses à voir avant de pincer le client.

– Qui est-ce ? Qui ?

Elle s'était levée d'un bond et s'accrochait aux revers de mon veston.

– Dites-moi qui ?

– Pas maintenant.

– Soyez un bon type !

Elle lâcha mon veston, croisa les mains derrière son dos et me rit au nez.

– Très bien. Gardez-le pour vous et essayez de démêler ce qu'il y a de vrai dans ce que je vous ai dit.

Je répliquai :

– Merci toujours pour ce qu'il y a de vrai… et pour le gin. Et si Max Thaler vous est quelque chose vous devriez bien le prévenir que Noonan va essayer d'avoir sa peau.

CHAPITRE V

LE VIEIL ELIHU DEVIENT RAISONNABLE

Lorsque j'atteignis mon hôtel, il était près de deux heures et demie du matin. En même temps que ma clé, l'employé de service de nuit me remit une note me demandant de téléphoner à Poplar 605. Je connaissais le numéro, c'était celui d'Elihu Willsson.

– Quand ce message est-il arrivé ? demandai-je à l'employé.

– Un peu après une heure.

La chose avait l'air urgente. Je gagnai une des cabines de l'hôtel et demandai la communication. Ce fut le secrétaire du vieux qui me répondit, me demandant de venir tout de suite. Je promis de me dépêcher, priai l'employé de me faire venir un taxi et montai chez moi pour prendre une rasade de Scotch.

J'aurais préféré être parfaitement à jeun mais je ne l'étais pas et si la nuit me gardait encore du travail en réserve, je ne me souciais pas de l'aborder dans l'état de quelqu'un qui cuve son vin. Le Scotch me fit du bien. J'en versai davantage dans une gourde de poche dont je me munis et je descendis prendre mon taxi.

La maison d'Elihu Willsson était illuminée de la cave au grenier. Le secrétaire m'en ouvrit la porte avant même que j'eusse eu le temps d'appuyer sur le bouton. Son corps

maigre frissonnait malgré ses pyjamas bleu clair et sa robe de chambre bleu marine. Son visage mince exprimait l'agitation.

– Dépêchez-vous ! dit-il. Mr Willsson vous attend. Et, si ce n'est pas trop vous demander, voudriez-vous avoir la bonté de le persuader qu'il vaudrait mieux laisser enlever le corps ?

Je promis de faire ce qu'il demandait et je le suivis jusqu'à la chambre du vieillard. Le vieil Elihu était au lit comme la première fois mais un pistolet automatique d'acier bruni gisait sur les couvertures, à portée de ses mains roses.

Aussitôt qu'il me vit apparaître, il souleva d'une saccade sa tête de sur l'oreiller, s'assit tout droit et me jeta :

– Avez-vous autant de cran que vous avez de culot ?

Son visage était d'une rougeur malsaine. Le larmoiement de ses yeux avait disparu. Ses paupières et son front étaient congestionnés, son regard dur.

Je laissai sa question sans réponse le temps de jeter un coup d'œil au corps étendu entre la porte et son lit.

Ses yeux morts grand ouverts sous la visière d'une casquette grise, un petit homme trapu et vêtu de gris gisait sur le dos. Une partie de sa mâchoire avait été emportée par une balle et son menton relevé laissait voir l'endroit où un autre projectile avait traversé col et cravate pour lui faire un trou dans le cou. Un de ses bras était replié sous lui. La main de l'autre tenait une matraque aussi grosse qu'une bouteille à lait.

Je levai les yeux de ce spectacle pour les reporter sur le vieux. Son visage offrait un rictus à la fois vicieux et idiot.

– Vous avez la langue bien pendue, dit-il. Je sais ça. Vous êtes un dur, un costaud, quand il s'agit de parler. Mais êtes-vous capable d'autre chose ? Avez-vous autant de cran que vous avez de culot ? Vous n'êtes peut-être bon qu'à parler ?

Il n'aurait servi à rien de se montrer patient avec lui. Je fronçai les sourcils et lui rappelai mes paroles :

– Je croyais vous avoir dit de ne me déranger que si vous étiez décidé à parler raison ?

– Parfaitement, mon garçon ! (Sa voix exprimait une sorte de satisfaction imbécile.) Et je m'en vais vous parler raison… Il me faut un homme pour me nettoyer cette étable à cochons de Poisonville et pour m'en déloger les rats, petits ou grands. C'est du travail d'homme ; êtes-vous un homme ?

– Ce n'est pas une raison pour devenir lyrique, grommelai-je. Si vous avez un travail honnête à me donner et que vous soyez décidé à le payer son prix, il se peut que je l'entreprenne. Mais un tas de fariboles sur les étables à cochons et les rats ne signifie rien.

– Très bien. Je veux nettoyer Poisonville des escrocs et des combinards. Ce langage-là est-il assez clair pour vous ?

– Vous ne vouliez pas en entendre parler hier matin, dis-je. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

La réponse qu'il m'adressa d'une voix bruyante et saccadée fut aussi longue que grossière. L'essentiel en revenait à ceci, qu'il avait construit Personville pierre à pierre, de ses propres mains, et qu'il était décidé à la garder ou à la faire disparaître du flanc de colline sur lequel elle était bâtie. Personne, quel qu'il fût, ne le menacerait jamais dans sa propre

ville. Il les avait laissés bien tranquille mais s'ils se mettaient à venir lui dire, à lui, Elihu, ce qu'il devait faire et ne pas faire, il allait leur montrer à qui ils s'attaquaient. Il conclut le discours en tendant l'index vers le cadavre et en braillant :

– Et ça leur montrera que le vieux sait encore se défendre !

J'aurais bien voulu être à jeun. Ses simagrées m'intriguaient. Je ne pouvais pas arriver à deviner ce qu'il y avait derrière.

– Ce sont vos petits copains qui vous l'ont envoyé ? dis-je en indiquant l'homme mort d'un signe de tête.

– Je ne lui ai parlé qu'avec ça, dit-il en tapotant l'automatique gisant sur son lit, mais ça ne m'étonnerait pas.

– Comment la chose est-elle arrivée ?

– C'est arrivé tout simplement. J'ai entendu la porte s'ouvrir et j'ai allumé l'électricité. Il était là, j'ai tiré… et il y est encore !

– Quelle heure était-il ?

– Il pouvait être environ une heure.

– Et vous l'avez laissé là depuis ?

– Oui, parfaitement.

Le vieux eut un rire sauvage et recommença à bafouiller :

– La vue d'un mort vous fait peut-être mal au cœur ? À moins que vous ayez peur de son spectre ?

Je lui éclatai de rire à la figure. J'avais compris. Le vieux malin avait eu une peur bleue. Voilà pourquoi il parlait tant et pourquoi il ne voulait pas les laisser emporter le cadavre. Il voulait l'avoir sous les yeux pour écarter la panique comme une preuve visible de son habileté à se défendre. Je savais maintenant où j'en étais.

– Et vous voulez réellement que votre ville soit nettoyée ?

– J'ai dit que je le voulais et je le veux.

– J'exigerai d'avoir les mains libres – pas de faveurs pour personne – et le droit de diriger l'affaire comme je l'entendrai. Et il faudra me verser une garantie de dix mille dollars.

– Dix mille dollars ! Et pourquoi diable donnerais-je une somme pareille à quelqu'un que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam ? À quelqu'un qui n'a encore rien fait que de parler ?

– Parlons sérieusement. Quand je dis, moi, vous savez bien que je veux dire la Continental. Vous les connaissez.

– Oui, je les connais. Et ils me connaissent aussi. C'est pourquoi ils devraient savoir que je suis bon pour davantage que…

– Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les gens que vous voulez envoyer au nettoyage étaient vos amis hier. Ils peuvent le redevenir dans huit jours. Ça m'est égal. Mais je ne veux pas entrer dans vos combines politiques. Vous ne m'engagez pas pour les faire rentrer dans le rang et pour me renvoyer après. Si vous voulez que le travail soit fait, vous déposerez à l'avance assez d'argent pour qu'on le fasse à fond. Ce qui restera vous sera rendu. Mais on vous fera un

travail complet ou rien. Il faudra en passer par là. C'est à prendre ou à laisser.

– Vous pouvez aller au diable ! hurla-t-il.

Il me laissa descendre la moitié d'un étage avant de me rappeler.

– Je me fais vieux, grommela-t-il. Si j'étais dix ans plus jeune…

Il me jeta un regard féroce et remua les lèvres :

– Je vais vous donner votre sacré chèque…

– Avec l'autorisation de l'employer à ma guise ?

– Oui.

– Nous allons régler ça tout de suite. Où est votre secrétaire ?

Willsson pressa un bouton sur sa table de chevet et le silencieux secrétaire sortit de l'endroit quelconque où il se tenait caché. Je lui dis :

– Mr Willsson désire remplir un chèque de dix mille dollars pour la Continental Detective Agency – succursale de San Francisco – avec une lettre autorisant l'agence à utiliser les dix mille dollars pour faire une enquête sur la criminalité et la corruption politique dans Personville. La lettre devra établir clairement que l'agence aura le droit de conduire l'enquête comme elle le jugera nécessaire.

Le secrétaire regarda le vieux d'un air interrogateur. Celui-ci fronça les sourcils et inclina sa tête ronde et blanche.

– Mais, auparavant, dis-je au secrétaire, vous ferez bien de téléphoner à la police que vous avez ici le cadavre d'un cambrioleur. Et, ensuite vous appellerez le docteur de Mr Willsson.

Le vieux s'écria qu'il n'avait besoin d'aucun sacré docteur.

– On va vous donner une bonne piqûre qui vous fera dormir, lui promis-je en enjambant le cadavre pour prendre le pistolet automatique sur le lit. Je vais passer le reste de la nuit ici et nous emploierons la journée de demain à examiner les affaires de Poisonville.

Le vieux était fatigué. Lorsqu'il me confia ce qu'il pensait de mon impudence à lui dicter ce qu'il devait faire, ce fut d'une voix qui faisait à peine trembler les vitres.

Je retirai la casquette du mort pour mieux examiner son visage. Ses traits ne me rappelaient rien. Je reposai la casquette. Au moment où je me redressai, le vieux me demanda d'une voix redevenue normale :

– Avez-vous découvert quelque chose au sujet du meurtre de Donald ?

– Je crois que oui. Encore un jour et je devrais aboutir.

– Qui est-ce ?

Le secrétaire entra avec la lettre et le chèque. Je tendis les deux au vieux en guise de réponse. Il posa sur chaque feuille une signature tremblotante et je finissais de les plier lorsque la police fit son entrée.

Le premier flic qui pénétra dans la pièce ne fut autre que le chef en personne, le gros Noonan. Il adressa à Willsson un

signe de tête aimable, me serra la main et fixa ses yeux verts étincelants sur le mort.

– Eh bien, eh bien ! dit-il. Celui qui a fait ça, a fait du bon travail. C'est Yakima Shorty. Regardez-moi un peu ce qu'il portait avec lui !

D'un coup de pied, il fit sauter la matraque de la main du cadavre. « Une matraque à couler un cuirassé ! C'est vous qui l'avez descendu ? » me demanda-t-il.

– C'est Mr Willsson.

– Eh bien, il n'a pas perdu sa poudre, dit-il au vieillard sur un ton de congratulation. Vous avez épargné de la peine à beaucoup de gens, moi y compris. Emballez-le, mes enfants, ordonna-t-il aux quatre hommes qui le suivaient.

Les deux policiers en uniforme prirent Yakima Shorty sous les jambes et sous les aisselles et l'emportèrent tandis que l'un des deux autres ramassait la matraque et la torche électrique qui était restée dissimulée sous le corps.

– Je voudrais bien que toute personne visitée par un cambrioleur en fasse autant, monologua le chef. Il sortit trois cigares de sa poche, en lança un sur le lit, me colloqua le second et se plaça le troisième dans la bouche. « J'étais justement en train de me demander où je pourrais mettre la main sur vous, me dit-il pendant que nous les allumions. J'ai une petite expédition en vue à laquelle j'ai pensé que vous aimeriez vous joindre. C'est d'ailleurs pourquoi je me suis trouvé prêt à partir quand on a téléphoné d'ici ». Il approcha sa bouche de mon oreille et murmura :

– Je vais empoigner Whisper. Voulez-vous en être ?

– Volontiers.

– J'ai pensé que ça vous ferait plaisir. Hello, docteur !

Il échangea une poignée de main avec un homme qui venait d'entrer ; un petit homme rondelet avec un visage ovale et fatigué dont les yeux gris étaient encore pleins de sommeil.

Le docteur s'approcha du lit où l'un des hommes de Noonan interrogeait Willsson au sujet de son coup de revolver. Je suivis le secrétaire dans le hall et lui demandai :

– Y a-t-il d'autres hommes dans la maison, en plus de vous ?

– Oui, il y a le chauffeur et le cuisinier chinois.

– Faites coucher le chauffeur dans la chambre du vieux cette nuit. Je sors avec Noonan. Je reviendrai dès que je le pourrai. Je ne pense pas qu'il y ait du nouveau ici mais, quoi qu'il arrive, ne laissez pas le vieux tout seul. Et ne le laissez pas seul avec Noonan ni avec quelqu'un de la bande à Noonan.

Les yeux et la bouche du secrétaire s'ouvrirent tout grands.

– À quelle heure avez-vous quitté Donald Willsson la nuit dernière ? questionnai-je.

– Vous voulez dire la nuit d'avant-hier, celle où il a été tué ?

– Oui.

– À neuf heures et demie exactement.

– Vous étiez resté avec lui depuis cinq heures ?

– Depuis cinq heures et quart. Nous avions examiné certains rapports et d'autres papiers du même genre, dans son bureau. Nous sommes allés ensuite au Bayard et nous avons achevé de parler affaires pendant le dîner. Il est parti à neuf heures et demie en disant qu'il avait un rendez-vous.

– Il n'a rien ajouté à ce sujet ?

– Pas qu'il me souvienne.

– Il n'a fait aucune allusion à l'endroit où il allait ni à la personne qu'il allait rencontrer ?

– Il s'est borné à dire qu'il avait un rendez-vous.

– Et vous ne saviez rien à ce sujet ?

– Non. Pourquoi ? Vous croyiez que je savais quelque chose ?

– Je pensais qu'il vous en aurait peut-être parlé. Puis je revins aux incidents de la journée. Quels visiteurs a eu Mr Willsson, sans compter celui qu'il a descendu ?

– Vous m'excuserez, dit le secrétaire en souriant d'un air de regret, mais je ne peux pas vous le dire sans la permission de Mr Willsson. Je vous demande pardon…

– Il n'est pas venu de personnalités locales ? Lew Yard, par exemple, ou…

Le secrétaire secoua la tête et répéta :

– Je regrette…

– Nous ne nous disputerons pas pour ça, dis-je en abandonnant le sujet et en revenant vers la porte de la chambre.

Le docteur sortit, boutonnant son pardessus.

– Il va s'endormir, dit-il d'un ton pressé. Il faudrait que quelqu'un reste avec lui. Je reviendrai dans la matinée. Il descendit l'escalier.

Je rentrai dans la chambre. Le chef et l'homme qui avait questionné Willsson étaient debout près du lit. Le chef sourit comme s'il était content de me voir, mais le visage de l'autre s'assombrit. Willsson était étendu sur le dos, les yeux au plafond.

– Il n'y a plus rien à faire ici, dit Noonan. Qu'est-ce que vous diriez si nous nous trottions ?

J'acquiesçai et souhaitai bonne nuit au vieux. Il me répondit « Bonne nuit » sans me regarder.

Le secrétaire entra en compagnie du chauffeur, un jeune gaillard robuste et hâlé.

Le chef et son limier – un lieutenant de la police du nom de Mac Graw – et moi, nous descendîmes ensemble jusqu'à l'auto du chef. Mac Graw prit place à côté du chauffeur et le chef et moi nous assîmes derrière.

– Nous allons opérer l'arrestation au petit jour, m'expliqua Noonan pendant que nous roulions. Whisper a une boîte de jeu dans King Street. Nous pourrions y entrer de force, mais il faudrait jouer du revolver et il est tout aussi bien d'agir avec prudence. Nous le ramasserons quand il sortira.

Je me demandai comment serait Whisper quand on le ramasserait. Debout ou couché ? J'interrogeai :

– Vous en savez assez pour prouver que c'est lui ?

– Assez ? Il eut un rire bon enfant. Si ce que la dame Willsson nous a raconté n'est pas suffisant pour le faire pendre, je suis un pickpocket !

Sa phrase me suggéra une ou deux bonnes réponses mais je m'abstins de les formuler.

CHAPITRE VI

LE REPAIRE DE THALER

Notre randonnée s'acheva dans une rue sombre, à proximité du centre de la ville. Nous descendîmes de la voiture et marchâmes, sous une rangée d'arbres, jusqu'au coin de la rue.

Un individu massif, revêtu d'un pardessus gris et dont le chapeau gris était tiré sur les yeux vint à notre rencontre.

– Whisper est sur l'œil, dit-il au chef. Il a téléphoné à Donohoe qu'il resterait planqué dans sa boîte. Si vous croyez que vous pouvez le tirer de là, vous n'avez qu'à essayer, qu'il dit.

Noonan émit un petit rire, se gratta l'oreille et interrogea avec entrain :

– Combien y a-t-il d'hommes avec lui, d'après vous ?

– Une cinquantaine, au moins.

– Oh ! sans blague ? Ils ne peuvent pas être tant que ça. Pas à cette heure-ci !

– Non ? Eh bien, vous vous trompez joliment ! grogna le gros homme en montrant les dents. Ils n'ont pas cessé de rappliquer depuis minuit.

– C'est vrai ? Alors, il a dû y avoir une fuite quelque part. Vous n'auriez pas dû les laisser entrer.

– Peut-être bien. (Le gros homme était irrité.) Mais j'ai fait ce que vous m'avez dit. Vous avez dit de laisser entrer tous ceux qui se présenteraient mais, lorsque Whisper se montrerait…

– De l'empoigner, dit le chef.

– Oui, c'est ça, dit le gros homme en me lançant un regard hargneux.

D'autres se joignirent à nous et nous tînmes une petite conversation. Tout le monde, sauf le chef, était de mauvaise humeur. Il avait l'air de s'amuser. Je me demandai pourquoi.

La boîte de Whisper était une maison de trois étages, située au milieu d'un pâté de maisons entre deux édifices plus bas. Le rez-de-chaussée était occupé par une boutique de marchand de tabac qui servait d'entrée et de paravent à la salle de jeux qui se trouvait en haut. Et, là-dedans, si les renseignements du gros type en gris étaient exacts, il avait réuni un demi-cent de ses amis préparés à se battre. Au dehors, la bande de Noonan était répartie autour de la maison, en face, dans la rue ; derrière, dans le passage et sur les toits voisins.

– Eh bien, mes enfants, résuma le chef lorsque tout le monde eut dit son mot, je ne crois pas que Whisper soit plus désireux que nous de pousser les choses au pire. Sinon, il aurait déjà essayé de se frayer un passage à coups de revolver, si, du moins, il a autant de monde avec lui qu'on me le dit. Mais je ne cache pas que ce n'est pas mon avis. Ils ne sont pas si nombreux que ça.

– Oui, mon œil ! dit le gros homme.

– Par conséquent, s'il ne veut pas que ça fasse du vilain, continua Noonan, nous pourrions peut-être essayer de par-

lementer. Allez jusque-là, Nick, et voyez si vous pouvez le persuader de se montrer raisonnable.

– Mon œil, répéta le gros homme.

– Téléphonez-lui, alors ; suggéra le chef.

Le gros homme grogna un « J'aime mieux ça » et s'éloigna.

Il revint avec un air satisfait et rendit compte :

– Il m'a répondu d'aller au diable.

– Rassemblez tout le monde ici, dit Noonan jovialement. Nous attaquerons dès qu'il fera jour.

Le gros Nick et moi fîmes une ronde avec le chef qui désirait s'assurer que chacun était bien à son poste. Ses hommes ne me firent pas l'effet de grand'chose. C'était un misérable ramassis d'individus au regard fuyant qui n'avaient pas l'air de nourrir beaucoup d'enthousiasme pour la tâche qui les attendait.

Le ciel était devenu d'un gris léger. Le chef, Nick et moi nous postâmes dans l'entrée d'une plomberie, située de l'autre côté de la rue, en diagonale avec notre objectif.

Le repaire de Thaler était dans l'obscurité. Les fenêtres du haut étaient closes et les stores de la boutique baissés.

– Ça me chiffonne de commencer la danse sans donner une chance à Whisper, dit Noonan. Ce n'est pas un mauvais zig. Mais il est inutile que j'essaie de lui parler, il ne m'a jamais gobé.

Son regard se posa sur moi. Je me tus…

– Vous ne voudriez pas essayer ? demanda-t-il.

– Si, je veux bien.

– Ça, c'est chic de votre part. Je vous en serai vraiment reconnaissant. Voyez seulement si vous pouvez le convaincre de nous suivre tranquillement. Vous saurez bien quoi lui dire ? Que c'est pour son bien et tout ça…

– Oui, dis-je, et je traversai dans la direction du bureau de tabac, en ayant bien soin de laisser voir que mes mains vides pendaient librement à mes côtés.

Le jour n'était pas encore levé et la rue était couleur de fumée. Mes pas sonnaient sur la chaussée.

Je m'arrêtai devant la porte et heurtai légèrement la vitrine du doigt. Le store vert baissé derrière la glace de la porte formait miroir. J'y vis deux hommes remonter de quelques pas, de l'autre côté de la rue.

Aucun son à l'intérieur. Je frappai plus fort puis laissai ma main descendre pour secouer le bec-de-cane.

Un conseil m'arriva de l'autre côté de la porte.

– Filez d'ici pendant que vous êtes encore debout.

La voix était basse mais pleine, ce ne devait donc pas être celle de Thaler.

– Je voudrais parler à Thaler, fis-je.

– Allez parler au gros cul qui vous envoie.

– Je ne viens pas de la part de Noonan. Thaler peut-il m'entendre ?

Il y eut une pause, puis la voix étouffée répondit :

– Oui.

– Je suis le type de la Continental qui a passé le tuyau à Dinah Brand que Noonan essayait de vous tendre un traquenard. Je voudrais vous parler cinq minutes. Je n'ai rien à voir avec Noonan, excepté pour démolir sa combine. Je suis seul. Si vous le voulez, je laisserai mon pétard dans la rue. Laissez-moi entrer.

J'attendis. Tout dépendait de savoir si la fille lui avait raconté ma conversation avec elle.

La voix étouffée prononça :

– Quand nous ouvrirons, faites vite. Et pas de blagues…

– Ça va.

Le pêne cliqueta et je plongeai dans l'ouverture. De l'autre côté de la rue, une douzaine d'automatiques se vidèrent. Les vitres de la porte et la glace de la vitrine dégringolèrent en éclats autour de nous.

Quelqu'un me fit un croche-pied. La peur me donna trois cerveaux et six yeux. J'étais dans de sales draps. Noonan m'avait eu. Ces types-là ne pouvaient pas faire autrement que me croire de mèche avec lui…

Tout en dégringolant, je m'étais tortillé pour me retourner vers la porte. Lorsque j'atteignis le plancher, je tenais déjà mon arme.

De l'autre côté de la rue, le gros Nick était sorti de son refuge pour nous envoyer du plomb des deux mains.

J'accoudai mon bras droit sur le plancher. Le corps de Nick se trouvait juste au-dessus du cran de mire. Je pressai

la gâchette. Nick cessa de tirer, croisa ses mains armées sur sa poitrine et tomba en tas sur le trottoir.

Des mains me saisirent aux chevilles et me tirèrent en arrière. Le plancher m'érafla le menton. La porte claqua et un bel esprit remarqua :

– Tiens, tiens ; on dirait qu'il y a des gens qui vous en veulent.

– Je n'étais pas dans le coup !

Les coups de feu s'espacèrent puis cessèrent. La porte et les stores de la vitrine étaient semés de trous blafards. Un rauque murmure s'éleva dans l'obscurité :

– Tod, vous et Slat, vous allez garder un œil sur ce qui se passe ici. Quant à nous autres, nous ferons aussi bien de monter.

Nous traversâmes une pièce derrière la boutique, puis un couloir et grimpâmes un escalier garni d'une moquette jusqu'à une chambre du second qui contenait une table tendue de drap vert et nantie d'un rebord, sans doute utilisée pour jouer aux dés. La pièce était petite, dénuée de fenêtres et l'électricité était allumée.

Nous étions cinq en tout. Thaler s'assit et alluma une cigarette. C'était un petit jeune homme brun qui paraissait d'une joliesse vulgaire tant qu'on n'avait pas remarqué sa bouche mince et dure. Un anguleux gamin de moins de vingt ans, vêtu d'un costume de tweed, était allongé sur un divan et soufflait de la fumée au plafond. Un autre gamin, aussi blond et aussi jeune mais moins maigre, était occupé à redresser sa cravate orange et à lisser ses cheveux gommés. Un troisième individu d'une trentaine d'années et dont le

corps mince était surmonté d'un visage en lame de couteau avec un grand nez et une large bouche aux lèvres sans forme, errait dans la pièce d'un air ennuyé en sifflant *Rosy Cheeks*. Son menton était si fuyant qu'on aurait cru qu'il n'en avait pas.

Je m'assis sur une chaise à un mètre de Thaler.

– Combien de temps Noonan va-t-il continuer à m'embêter ? demanda-t-il.

Sa voix rauque et basse n'exprimait pas d'autre émotion qu'un ennui modéré.

– Cette fois-ci, il veut vous avoir, dis-je. Je crois qu'il a l'intention d'aller jusqu'au bout.

Le joueur professionnel eut un mince sourire méprisant.

– Il devrait pourtant savoir qu'il n'a pas une chance de faire tenir debout une accusation aussi bancale que celle-là ?

– Il ne compte pas avoir à prouver quoi que ce soit, dis-je.

– Comment ça ?

– Vous serez descendu en résistant à la police ou en cherchant à vous enfuir. Il n'aura pas besoin de preuves après ça.

– Il devient dangereux en vieillissant. Les lèvres minces eurent un nouveau sourire. Il n'avait pas l'air de croire le gros chef très dangereux. S'il arrive à m'avoir, ce sera bien ma faute. Qu'est-ce qu'il a contre vous ?

– Il a cru que j'allais devenir gênant.

– Pas de veine. Dinah m'a dit que vous étiez plutôt un bon type mais un peu dur à la détente en ce qui concerne l'argent.

– Je ne me suis pas ennuyé avec elle. Voulez-vous me dire ce que vous savez sur le meurtre de Donald Willsson ?

– C'est sa femme qui l'a descendu.

– Vous l'avez vue ?

– Je l'ai vue une seconde après… Elle avait le pétard en main.

– Ça ne peut nous servir à rien, ni à l'un ni à l'autre, fis-je observer. Je ne sais pas jusqu'à quel point vous avez arrangé ça. Bien amené, vous pourriez peut-être faire avaler votre histoire au tribunal, mais on ne vous donnera jamais le temps de la raconter. Si Noonan vous prend, il vous prendra mort. Donnez-moi le vrai tuyau. Je n'ai besoin que de ça pour finir le boulot.

Il laissa tomber sa cigarette sur le plancher, l'écrasa sous son pied et s'enquit :

– Ça brûle tant que ça ?

– Dites-moi ce que vous savez et je suis prêt à pincer mon homme… si je peux sortir d'ici.

Il alluma une autre cigarette et demanda :

– C'est Mrs Willsson qui a dit que je lui avais téléphoné ?

– Oui… mais après que Noonan lui en a mis l'idée en tête. Peut-être qu'elle le croit, maintenant.

– Vous avez descendu Big Nick, dit-il, je vais vous faire confiance. Cette nuit-là, un homme m'a téléphoné à moi aussi. C'était pour m'avertir que Willsson était parti chez Dinah avec un chèque pour cinq billets. Que diable voulait-il que ça me fasse ! Mais, vous comprenez, c'était curieux que quelqu'un que je ne connaissais pas me prévienne de ça ? J'y suis donc allé faire un tour. Dan n'a pas voulu me laisser entrer. C'était régulier, mais, quand même, c'était diablement drôle que le type m'ait téléphoné !

« Alors j'ai remonté la rue et je me suis planqué dans un corridor. J'avais vu la bagnole de Mrs Willsson dans la rue mais je ne savais pas que c'était la sienne ni qu'elle était dedans. Il est sorti presque tout de suite et il a commencé à descendre la rue. Je n'ai pas vu tirer mais j'ai entendu le bruit. Ensuite, je vois cette femme qui sort de la bagnole et qui court vers lui… Je savais que ce n'était pas elle qui avait tiré. J'aurais dû m'esbigner. Mais c'était si diablement drôle que, lorsque j'ai vu que la femme était la femme de Willsson, je me suis approché pour tâcher de découvrir de quoi il retournait. Il fallait que je me débrouille, vous comprenez ? J'ai flanqué le trac à la femme. Voilà toute la sacrée histoire – et parole d'honneur !

– Merci, dis-je. C'est ce que j'étais venu chercher. Maintenant, le difficile va être de sortir d'ici sans se faire descendre.

– Ça ne sera pas difficile du tout, m'assura-t-il. Nous partirons quand nous voudrons.

– Maintenant ferait bien mon affaire. Si j'étais vous, je filerais aussi. Vous ne prenez pas Noonan au sérieux, mais pourquoi courir un risque ? Barrez-vous d'ici et restez plan-

qué jusqu'à midi, après ça, son coup monté sera de l'histoire ancienne.

Thaler fouilla dans sa poche de pantalon et en ramena un épais rouleau de billets. Il en tira un ou deux de cent dollars, quelques-uns de cinquante, de vingt et de dix et les tendit à l'homme au menton ravalé en disant :

– Achetez-nous un passage, Jerry… Et ne vous croyez pas obligé de donner à personne plus qu'ils n'ont l'habitude de recevoir.

Jerry prit l'argent, ramassa un chapeau sur la table et sortit tranquillement. Une demi-heure plus tard, il revint et tendit à Thaler ce qui restait des billets tout en disant négligemment :

– Nous n'avons qu'à attendre dans la cuisine jusqu'à ce qu'on nous fasse signe.

Nous descendîmes dans la cuisine. Il y faisait sombre. D'autres hommes nous rejoignirent.

Quelque chose heurta la porte.

Jerry l'ouvrit et nous descendîmes dans l'arrière-cour par trois marches. Il faisait presque grand jour. Nous étions dix en tout.

– C'est tout ? demandai-je à Thaler.

Il fit signe que oui.

– Nick disait que vous étiez cinquante.

– Cinquante de nous pour résister à leur bande ? ricana-t-il.

Un flic en uniforme qui tenait la porte de derrière ouverte, marmottait nerveusement :

– Dépêchez-vous, les gars, faites vite !

Je n'aurais pas mieux demandé que de faire ce qu'il désirait mais personne ne paraissait pressé.

Nous suivîmes un passage. Un grand bonhomme en gris nous fit signe d'une autre porte. Nous traversâmes une maison pour arriver dans une autre rue où une automobile était rangée le long du trottoir.

Un des gamins blonds prit le volant. Il savait manier une bagnole.

J'annonçai que je voulais être posé quelque part du côté de Great Western Hotel. Le chauffeur regarda Whisper qui inclina la tête. Cinq minutes plus tard, je descendais devant mon hôtel.

– On se reverra, chuchota le joueur professionnel, et l'auto démarra.

La dernière chose que j'en vis fut une plaque portant le numéro spécial des voitures de la police qui disparaissait au coin de la rue.

CHAPITRE VII

VOILÀ POURQUOI JE VOUS AI COINCÉ

Il était cinq heures et demie. Je parcourus quelques rues jusqu'à une enseigne électrique éteinte annonçant : *Hotel Crawford*. Je grimpai l'escalier jusqu'au second, me fis inscrire et donnai l'ordre qu'on vînt me réveiller à dix heures. Je me laissai ensuite conduire à une chambre mal tenue, où je transvasai un peu du Scotch de ma gourde dans mon estomac et me couchai en prenant mon pistolet et le chèque du vieil Elihu avec moi.

À dix heures, je m'habillai et je me rendis à la First National Bank où je trouvai le jeune Albury à qui je demandai de certifier le chèque de Willsson pour moi. Il me fit attendre un peu. Je suppose qu'il dut téléphoner à la résidence du vieux pour vérifier si le chèque était régulier. Finalement, il me le rapporta, dûment apostillé.

J'empruntai une enveloppe, y glissai le chèque et la lettre du vieux, l'adressai à l'agence de San Francisco, y collai un timbre et sortis pour la glisser dans la boîte aux lettres du coin.

Puis je retournai à la banque et interpellai le jeune homme :

– Et maintenant, dites-moi pourquoi vous l'avez tué.

Il sourit et répliqua :

– Qui ? Cock Robin ou le Président Lincoln ?

– Vous ne voulez pas admettre que vous avez tué Donald Willsson ?

– Je ne voudrais pas vous causer une déception, dit-il, mais je ne peux pas faire autrement.

– Ça va compliquer les choses, déplorai-je. Nous ne pouvons pas rester plantés là à discuter. Quel est le gros bonhomme à favoris qui s'amène vers nous ?

Le visage du jeune homme devint rose.

– C'est Mr Dritton, le caissier principal.

– Présentez-moi.

Cela eut l'air de mettre le garçon mal à l'aise, mais il appela le caissier. Dritton, un gros homme avec un visage rose et luisant et un crâne également rose qu'entourait une haie de cheveux blancs, s'avança vers nous. Il portait un pince-nez.

L'aide-caissier marmotta les présentations. Je secouai la main de Dritton sans lâcher le garçon des yeux.

– J'étais en train de dire, remarquai-je en m'adressant à Dritton, qu'il nous faudrait un endroit plus tranquille que celui-ci. Il ne se résignera probablement pas à avouer avant que je l'aie travaillé un peu et je ne voudrais pas que toute la banque m'entende lui crier après.

– Avouer ? Le caissier ne comprenait pas.

– Mais oui, dis-je en me contraignant à garder une voix et des manières sans expression comme aurait fait Noonan.

Vous ne saviez pas qu'Albury était le type qui a tué Donald Willsson ?

En réponse à ce qu'il pouvait croire une plaisanterie stupide, un sourire poli s'ébaucha derrière les lorgnons du caissier, mais son sourire se transforma en une expression stupéfaite lorsque ses yeux se portèrent sur son assistant.

Dritton s'éclaircit la gorge et remarqua avec entrain :

– Il fait une matinée superbe… Nous avons un temps épatant !

– Mais vous n'auriez pas une pièce tranquille où nous pourrions parler ?

Dritton eut un sursaut convulsif et interrogea le garçon.

– Qu'est-ce que… Que se passe-t-il ?

Le jeune Albury répondit quelque chose que nul n'aurait pu comprendre.

Je m'interposai. « Si vous n'avez pas ça, je vais être obligé de l'emmener au City Hall. »

Dritton rattrapa ses lorgnons qui lui glissaient du nez et dit :

– Venez par ici.

Nous descendîmes derrière lui toute la longueur du hall, passâmes une porte battante et pénétrâmes dans un bureau dont la porte offrait l'indication : *Président.* C'était le propre bureau du vieil Elihu. Il n'y avait personne.

J'indiquai une chaise à Albury et j'en pris une autre pour moi. Le caissier, très agité, s'appuya au dos du bureau pour nous faire face.

– Et maintenant, monsieur, consentirez-vous à m'expliquer ce qui se passe ?

– Nous allons y venir, répondis-je en me tournant vers le jeune homme. Vous êtes un ancien ami de Dinah Brand qui a rompu avec vous. Vous êtes le seul de ses intimes à avoir pu apprendre l'existence du chèque certifié suffisamment à temps pour téléphoner à Mrs Willsson et à Thaler. Willsson a été tué avec un 32. Les banques aiment ce calibre-là. Il est possible que le revolver dont vous vous êtes servi n'ait pas été un revolver de la banque mais ça m'étonnerait. Peut-être même ne l'avez-vous pas remis en place. Dans ce cas, il y en aura un de manquant. Mais, de toute façon, je ferai examiner par les micromètres et les microscopes d'un expert, les balles tirées par les revolvers de la banque et celles qui ont tué Willsson.

Le garçon me considéra d'un œil calme et ne répondit rien. Il avait repris possession de lui-même. Ça ne faisait pas mon affaire. Il allait falloir montrer les dents. J'affirmai :

– Vous étiez fou de la fille. Vous m'avez avoué que c'est seulement parce qu'elle n'avait pas voulu que vous n'avez pas…

– Oh ! non !… Pas ça ! haleta-t-il.

Je le regardai en ricanant jusqu'à ce qu'il eut baissé les yeux. Puis je repris :

– Vous avez trop parlé, mon petit. Vous aviez trop envie d'étaler toute votre vie sous mes yeux. C'est toujours la tac-

tique des criminels amateurs. Il faut toujours que vous exagériez la franchise.

Il surveillait ses mains qu'on sentait prêtes à trembler.

Je lui lâchai mon autre bordée :

– Vous savez que vous l'avez tué. Vous devez savoir si vous vous êtes servi d'un revolver de la banque et si vous l'avez remis en place. Si vous l'avez fait, vous êtes coincé. Les experts armuriers verront à ça. Si vous ne l'avez pas fait, je vous aurai quand même. Parfait. Je n'ai pas besoin de vous dire si vous avez une chance de vous en tirer ou non. Vous devez le savoir.

« Noonan est en train d'essayer de mettre le coup sur le dos de Thaler. Il ne pourrait pas le faire condamner mais ça suffira pour justifier le Chef si Thaler est tué en essayant de résister à la police. C'est justement à quoi il veut en arriver ; faire tuer Thaler sans danger. Thaler a tenu la police en échec toute la nuit dans sa boîte de King Street. Il doit y être encore s'ils ne l'ont pas eu. Et le premier flic qui arrive jusqu'à lui : fini Thaler !

« Si vous croyez que vous avez une chance de bluffer le jury et que vous vouliez qu'un autre homme soit tué à cause de vous, c'est votre affaire. Mais si vous estimez que ce n'est pas le cas – et ce n'est sûrement pas le cas si on retrouve le revolver – donnez au moins une chance à Thaler, pour l'amour de Dieu !

– Je ne demande pas mieux… La voix d'Albury était celle d'un vieillard. Je ne demande pas mieux, répéta-t-il. Il se tut, incapable de continuer.

– Où est l'arme ? demandai-je.

– Dans le guichet d'Harper, dit le garçon.

Je me retournai vers le caissier, les sourcils froncés.

– Voulez-vous aller la chercher ?

Il sortit comme s'il ne demandait que ça.

– Je ne voulais pas le tuer, dit le jeune homme. Je… je ne crois pas que j'en avais l'intention.

Je fis un signe de tête encourageant, essayant de prendre un air aussi gravement sympathique que possible.

– Je ne pense pas que j'avais l'intention de le tuer, répéta-t-il, et pourtant j'avais pris le revolver avec moi. Vous aviez raison de dire que Dinah m'avait mis la tête à l'envers. C'était vrai… à ce moment-là. Il y a des jours où c'était pire que les autres. Le jour où Willsson a apporté le chèque, c'était justement un de mes mauvais jours. Je ne pouvais m'empêcher de penser que je ne l'avais perdue que parce que je n'avais pas d'argent et voilà qu'il allait lui porter cinq mille dollars ! C'est le chèque qui a tout fait. Je savais qu'elle et Thaler… enfin, vous comprenez. Si j'avais appris que c'était la même chose entre Willsson et elle mais sans voir le chèque, je crois que je n'aurais rien fait. J'en suis même sûr. C'est de voir le chèque et de penser que je l'avais perdue faute d'argent qui a tout fait.

« Cette nuit-là, j'ai surveillé la maison et je l'ai vu entrer. J'avais peur de moi parce que c'était un de mes mauvais jours et que j'avais l'arme dans ma poche. Franchement, je n'avais pas l'intention de faire quoi que ce soit. J'avais peur. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'au chèque et à ce que je l'avais perdue faute d'argent. Je savais que la femme de Willsson était jalouse. Tout le monde le savait. Je pensais

que si je lui téléphonais… Je ne sais pas exactement tout ce que je pensais mais je suis entré dans une boutique pour lui téléphoner. Ensuite, j'ai téléphoné à Thaler. Je voulais qu'ils soient là. Si j'avais connu quelqu'un d'autre en rapport avec Dinah ou Willsson, je crois que je leur aurais téléphoné aussi.

« Je suis ensuite revenu pour me remettre à surveiller la maison de Dinah. Mrs Willsson est arrivée, puis Thaler et tous les deux sont restés à surveiller la maison. J'étais content de les voir là. Avec eux tout près, j'étais moins effrayé de ce que j'aurais pu faire. Au bout d'un moment, Willsson est sorti et a commencé à descendre la rue. J'ai jeté un coup d'œil vers l'automobile de Mrs Willsson et vers l'entrée où je savais que Thaler se trouvait. Aucun d'eux ne faisait rien et Willsson s'éloignait. Alors j'ai compris pourquoi j'avais voulu qu'ils soient là. J'avais espéré qu'ils feraient quelque chose et que je ne serais pas obligé d'agir. Mais ils ne faisaient rien et il s'en allait. Si n'importe lequel l'avait arrêté pour lui dire quelque chose ou même l'avait suivi, je n'aurais rien fait.

« Mais ils n'ont rien fait. Je me souviens d'avoir tiré le pistolet de ma poche. Tout s'est brouillé devant mes yeux. Je pleurais. Du moins, c'est possible. Je ne me souviens pas d'avoir tiré… Je veux dire que je ne me souviens pas d'avoir visé et appuyé sur la gâchette – mais je me rappelle encore le bruit des détonations et que je savais que le bruit venait du pistolet que je tenais. Je ne me souviens pas de ce qu'a fait Willsson ni s'il est tombé avant que je fasse demi-tour pour m'enfuir dans le passage ou non. Quand je suis arrivé chez moi, j'ai nettoyé et rechargé le pistolet et le lendemain matin je l'ai remis dans le guichet où je l'avais pris.

Sur le chemin du City Hall où j'emmenais le garçon et l'arme du meurtre, je m'excusai pour les choses que je lui avais dites au début de l'interrogatoire.

– Il fallait que je vous secoue, expliquai-je, et c'était le meilleur moyen. La manière dont vous avez parlé de la fille m'avait montré que vous étiez trop bon comédien pour vous laisser démonter facilement.

Il fit une grimace et dit lentement :

– Ce n'était pas seulement une comédie. Quand je me suis trouvé en danger, face à la mort, elle ne m'est plus… elle ne m'a plus semblé si nécessaire. Je ne pouvais plus… je ne peux plus… bien comprendre pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. Comprenez-vous ce que je veux dire ? Et je ne sais pas pourquoi, mais c'est ce qui rend toute l'affaire – et moi-même – si méprisables. J'entends tout, toute l'affaire depuis le commencement.

Je ne trouvai rien d'autre à dire qu'une pauvreté :

– Les choses arrivent comme ça.

Dans le bureau du chef, nous rencontrâmes un employé au visage rougeaud qui faisait partie du raid de la nuit précédente, un nommé Biddle. Il me considéra avec des yeux ronds, gris et curieux, mais ne me posa pas de questions sur les événements de King Street.

Biddle appela un jeune homme de loi de nom de Dart qui faisait partie du service de l'Attorney de District. Albury était en train de répéter son histoire pour le bénéfice de Biddle, de Dart et d'un sténographe, lorsque le chef de la police fit son entrée. Il avait l'apparence de quelqu'un qui vient de sortir du lit.

– Eh bien ! ça fait certainement plaisir de vous revoir ! dit Noonan en me pompant le bras avec vigueur. Bon Dieu ! vous l'avez échappée belle, la nuit dernière ! Ah ! les salauds ! J'ai bien cru qu'ils vous avaient eu jusqu'au moment où nous avons enfoncé la porte et trouvé la boîte vide. Racontez-moi comment ces oiseaux-là ont réussi à s'envoler ?

– Un couple de vos hommes leur ont ouvert la porte de derrière, leur ont fait traverser une maison et les ont fait filer dans une de vos voitures. Ils m'ont emmené pour que je ne puisse pas vous prévenir.

– Un couple de mes hommes ? questionna-t-il sans trop de surprise. Tiens, tiens ! À quoi ressemblaient-ils ?

Je les lui décrivis.

– Shore et Riordan, dit-il. J'aurais dû m'en douter. Et maintenant, qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en tournant sa grosse figure dans la direction d'Albury.

Je lui exposai brièvement pendant que le garçon continuait à dicter sa déclaration.

Le chef se mit à rire.

– Ah ! ah ! Alors, il paraît que j'ai soupçonné Whisper injustement. Il va falloir que je le voie pour m'excuser. Ainsi vous avez pêché ce gamin-là ? Ça, c'est du beau travail. Félicitations et remerciements. (Il se remit à me pomper le bras.) Vous n'allez pas quitter la ville tout de suite ?

– Pas encore.

– Ça, c'est chic, affirma-t-il.

Je sortis pour prendre un repas cumulant le déjeuner et le petit déjeuner. Puis je me donnai le luxe de me faire raser et couper les cheveux. J'envoyai ensuite un télégramme à l'agence demandant que Dick Foley et Mickey Linehan me soient expédiés à Personville. Je passai dans ma chambre pour changer de costume et me mis en route pour la maison de mon client.

Le vieil Elihu était assis dans un fauteuil, tout enveloppé de couvertures près d'une fenêtre ensoleillée. Il me tendit une main dodue et me remercia d'avoir arrêté le meurtrier de son fils.

Je répondis d'une manière plus ou moins appropriée en omettant avec soin de lui demander d'où il tenait la nouvelle.

– Le chèque que je vous ai donné la nuit dernière n'est pas de trop pour récompenser le travail que vous avez fait.

– Le chèque de votre fils suffit à payer ça et au delà.

– Alors appelez le mien une prime.

– Les règlements de la Continental n'admettent pas les gratifications ni les primes, dis-je.

Son visage commençait à s'empourprer.

– Eh bien, au diable…

– Vous n'avez pas oublié que votre chèque était destiné à couvrir les frais d'une enquête sur l'activité criminelle et la corruption politique dans Personville ? demandai-je.

– Tout ça, ce sont des bêtises, répliqua-t-il avec impatience. Nous n'avions plus notre sang-froid la nuit dernière. Ça ne tient plus.

– Ça tient toujours pour moi.

Il se répandit en grossièretés, puis :

– C'est mon argent et je n'entends pas qu'il soit gaspillé pour un tas de sottises. Si vous ne voulez pas l'accepter pour ce que vous avez fait, rendez-le-moi.

– Cessez de me crier après, dis-je. Vous ne tirerez rien de moi qu'un bon nettoyage de votre ville. C'est ce pourquoi vous avez payé et c'est ce que vous allez avoir. Vous savez maintenant que votre fils a été tué par le jeune Albury et non par vos petits amis. Ils savent maintenant que Thaler ne s'était pas mis de votre côté pour vous aider à les rouler. Maintenant que votre fils est mort, vous avez pu leur promettre que vos journaux allaient cesser de les embêter. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

« Je vous ai dit que je m'attendais à quelque chose de ce genre. C'est pourquoi je me suis arrangé pour vous coincer. Le chèque a été certifié pour que vous ne puissiez pas en arrêter le paiement. La lettre accompagnant le chèque et autorisant l'agence à agir ne vaut peut-être pas un contrat, mais il faudra que vous plaidiez pour le prouver. Si vous tenez beaucoup à ce genre de publicité, allez-y. Je m'arrangerai pour que vous n'en manquiez pas.

« Votre gros chef de police a essayé de m'assassiner la nuit dernière. Je n'aime pas ça et je suis juste assez rancunier pour vouloir le lui faire payer. Et maintenant, je vais m'amuser. J'ai dix mille dollars à vous pour faire joujou. Je vais m'en servir pour ouvrir Poisonville des chevilles à la pomme d'Adam. Je veillerai à ce que vous receviez mes rapports aussi régulièrement que possible. J'espère qu'ils vous plairont.

Je sortis de la pièce sous une averse de malédictions.

CHAPITRE VIII

UN TUYAU SUR KID COOPER

Je passai la plus grande partie de l'après-midi à rédiger mon rapport bi-hebdomadaire sur l'affaire Willsson. Puis je flânai dans ma chambre en brûlant des Fatimas et en réfléchissant aux opérations de l'affaire Elihu Willsson jusqu'au dîner.

Je venais de descendre dans la salle à manger et de me décider en faveur d'un romsteck aux champignons lorsque j'entendis un groom crier mon nom.

Le gamin me conduisit jusqu'à une des cabines du hall. La voix traînante de Dinah Brand résonna dans l'écouteur :

– Max voudrait vous voir. Pourriez-vous passer ce soir ?

– Chez vous ?

– Oui.

Je promis de m'y arrêter et retournai à la salle à manger pour expédier mon repas. Lorsque j'eus fini de manger, je remontai dans ma chambre, au cinquième sur le devant. Je fis fonctionner la serrure et entrai, tournant le commutateur en même temps.

Une balle fit un trou dans l'encadrement de la porte à un centimètre de ma tête.

D'autres balles continuèrent à s'enfoncer dans la porte, l'encadrement de la porte et le mur mais je m'étais déjà mis à l'abri dans un angle de la pièce écarté de la trajectoire.

Je savais que de l'autre côté de la rue se trouvait un bâtiment commercial à quatre étages dont le toit dépassait de peu le niveau de ma fenêtre. Le toit devait être dans l'obscurité. Ma chambre était éclairée. Il n'y aurait pas eu de bon sens à essayer de jeter un coup d'œil au dehors dans ces conditions.

Je regardai autour de moi pour voir s'il y avait quelque chose pour démolir l'ampoule. Je trouvai une bible de la Société des Gideon[9] et la lançai. L'ampoule vola en éclat, plongeant la pièce dans l'obscurité.

La fusillade s'était arrêtée.

Je rampai jusqu'à la fenêtre, m'agenouillant pour poser un œil au bas du carreau. Dix minutes de ce genre d'espionnage borgne ne me rapportèrent qu'une crampe dans le cou.

J'allai au téléphone et je demandai à l'opératrice de m'envoyer le détective de l'hôtel.

C'était un bonhomme imposant, avec une moustache blanche et un gros front d'enfant. Il portait un chapeau trop petit qu'il repoussait encore sur le derrière de la tête pour mettre ce front en valeur. Son nom était Keever. Il parut beaucoup trop surpris de ce qui venait d'arriver.

---

[9] Société des Gideon. Société religieuse de commis-voyageurs qui, par apostolat, déposent des Bibles dans les chambres d'hôtel.

Le directeur de l'hôtel apparut ensuite. C'était un homme rondelet chez qui tout était également étudié, l'expression, la voix et les manières. Lui, par contre, n'eut pas l'air surpris du tout. Il prit aussitôt l'attitude d'un fakir de rues dont l'appareil vient de se détraquer pendant la parade, attitude signifiant : c'est-la-première-fois-qu'une-chose-pareille-arrive-mais-ce-sera-vite-arrangé.

Nous risquâmes de la lumière après avoir fait apporter une nouvelle ampoule et nous fîmes le compte des traces de balles. Il y en avait dix en tout.

Des policemen arrivèrent, repartirent et revinrent, pour rendre compte de leur impuissance à relever aucune piste. Noonan téléphona.

– Je viens d'apprendre à l'instant ce qui vous est arrivé, dit-il. Qui soupçonnez-vous de vous en vouloir assez pour avoir fait ça ?

– Je n'en ai aucune idée, répondis-je. (C'était faux.)

– Aucune balle ne vous a touché ?

– Non.

– Tant mieux, tant mieux, dit-il cordialement. Et nous pincerons le type, quel qu'il puisse être, vous pouvez être tranquille ! Voulez-vous que je laisse un ou deux de mes hommes avec vous pour être sûr qu'il ne puisse rien vous arriver ?

– Non, merci.

– Je vous les laisserai si vous les voulez, insista-t-il.

– Non, merci.

Il me fit promettre de passer à la première occasion, me dit que la police de Personville était à ma disposition, me donna à entendre que si quelque chose m'arrivait il ne s'en consolerait jamais et me débarrassa enfin de ses importunités.

La police s'éclipsa. Je fis transporter mes affaires dans une autre chambre, une dans laquelle il serait un peu moins commode de faire pleuvoir des balles. Puis je changeai de costume et me mis en route pour Hurricane Street où m'attendait le petit *gambler*[10].

Ce fut Dinah Brand qui m'ouvrit la porte. Ce soir-là, le rouge qu'elle avait mis sur ses grandes lèvres gourmandes était également réparti, mais ses cheveux bruns étaient encore trop longs et mal coiffés. De plus, il y avait des taches sur le devant de sa robe de soie orange.

– Alors vous êtes encore en vie ? dit-elle. Vous devez être increvable. Entrez donc.

Nous entrâmes dans son petit salon encombré. Dan Rolff et Max Thaler y faisaient une partie de pinochles[11]. Rolff me fit un signe de tête. Thaler se leva pour me serrer la main.

Sa voix chuchotante et rauque prononça :

– On me dit que vous avez déclaré la guerre à Poisonville ?

---

[10] Gambler, terme signifiant à la fois spéculateur et joueur professionnel, le jeu en question pouvant aussi bien être les cartes que les chevaux et l'agiotage en Bourse que le billard. Intraduisible.

[11] Jeu de cartes irlandais.

– Vous n’avez pas à m’en vouloir, fis-je. J’ai un client qui veut faire nettoyer l’endroit.

– Pas *qui veut,* rectifia-t-il en se rasseyant, *qui voulait.* Pourquoi ne laissez-vous pas tomber ?

J’y allai d’un discours :

– Non, je ne ferai pas ça. Je n’aime pas la manière dont Poisonville m’a reçu. Je tiens l’occasion et je m’en vais apurer les comptes. Si je comprends bien, vous êtes tous de nouveau d’accord, tous copains, tous frères et décidés à passer l’éponge sur le passé. Vous voulez qu’on vous laisse tranquilles. Il y a eu un moment quand, moi aussi, j’aurais bien voulu qu’on me laisse tranquille. Si on m’y avait laissé, je serais peut-être, en ce moment, en train de rouler vers San Francisco. Mais on ne l’a pas fait. Spécialement, le gros Noonan. Il a essayé de m’avoir deux fois en deux jours. Ça suffit. Maintenant, c’est à mon tour de lui faire voir du pays et il peut s’y attendre. Poisonville est mûre pour la moisson. C’est un truc que je sais faire et j’aime ça.

– Allez-y pendant que vous êtes debout, murmura le gangster.

– Oui, acquiesçai-je. Je lisais justement ce matin dans le journal l’histoire d’un type qui s’est étouffé dans son lit en avalant un éclair au chocolat.

– C’est peut-être drôle, dit Dinah Brand, son grand corps étalé dans un fauteuil, mais ce n’était toujours pas dans le journal de ce matin.

Elle alluma une cigarette et lança l’allumette sous le Chesterfield. Le tuberculeux avait ramassé les cartes et les battait sans arrêt, l’air absorbé.

Thaler fronça les sourcils et dit :

– Willsson est disposé à vous laisser les dix billets. Restez-en là.

– Je suis un type rancunier. Les tentatives d'assassinat me mettent à cran.

– Ça ne vous rapportera rien d'autre qu'une boîte en sapin. Moi, je vous ai à la bonne. Vous avez empêché Noonan de me posséder. C'est pourquoi je vous dis : oubliez cette histoire-là et retournez à Frisco.

– Moi aussi je vous ai à la bonne, répliquai-je. Et c'est pourquoi je vous dis : laissez-les tomber. Ils vous ont déjà joué un tour. Ça recommencera. D'ailleurs, ils sont bons pour la culbute. Laissez-les tomber pendant que vous le pouvez.

– Je suis trop bien installé ici, dit-il. Et je suis capable de me défendre.

– Peut-être. Mais vous devez bien comprendre que ça va trop bien pour pouvoir durer. Les bons jours sont passés. Aujourd'hui, il est temps de plier bagage.

Il secoua sa petite tête brune et me confia :

– Vous êtes fort, vous êtes très fort, mais je veux être pendu si vous êtes assez fort pour les avoir ! Ils se soutiennent trop. Si je pensais que vous puissiez tenir le coup, je marcherais avec vous. Vous connaissez ma position par rapport à Noonan, mais vous ne réussirez jamais. Laissez choir.

– Jamais. Je suis dans le coup jusqu'au dernier des dix mille dollars du vieil Elihu.

– Je vous avais bien dit qu'il avait une tête de cochon, observa Dinah Brand en baillant. Vous pouvez toujours essayer de lui parler raison. Il n'y aurait pas quelque chose à boire dans la boîte, Dan ?

Le tubard se leva de la table et sortit de la pièce.

Thaler haussa les épaules et conclut :

– Faites comme vous voudrez. Vous êtes assez grand pour savoir ce que vous avez à faire. Allez-vous aux combats de boxe, demain soir ?

Je répondis que je pensais y aller. Dan Rolff revint avec du gin et les accessoires. Nous bûmes un verre ou deux chacun. La conversation roulait sur la boxe. Aucune autre allusion ne fut faite à ma déclaration de guerre à Poisonville. Apparemment, tout en se lavant les mains de ce qui pouvait m'arriver, Thaler ne m'en voulait pas de mon entêtement. Il alla même jusqu'à me donner un tuyau qui paraissait sérieux, sur un des matchs du lendemain. D'après lui, on pouvait parier tout ce qu'on voulait sur le combat principal si l'on n'oubliait pas que, selon toute probabilité, Kid Cooper mettrait Ike Bush *knock-out* au sixième round. Il avait l'air d'être sûr de son affaire et ce qu'il disait ne parut pas surprendre les deux autres.

Je partis un peu après onze heures et je rejoignis mon hôtel sans incident.

CHAPITRE IX

LE COUTEAU NOIR

Le lendemain matin, je me réveillai avec une idée en tête. Personville n'avait que quarante mille habitants ; il ne devait donc pas être trop difficile d'y répandre une nouvelle. Dix heures me trouvèrent à l'œuvre.

La réalisation de mon projet m'amena dans les salles de billards, les boutiques de marchands de cigares, les speakeasies, les glaciers et les coins de rues, c'est-à-dire partout où je pouvais trouver un ou plusieurs hommes en train de baguenauder. Dans tous les cas, ma technique était quelque chose dans ce genre :

– Vous n'auriez pas une allumette ?… Merci… Vous allez voir les matchs de boxe ce soir ?… J'ai entendu dire que Ike Bush se laisserait descendre pour le compte au sixième round… Il y a des chances pour que ce soit vrai, c'est Whisper qui me l'a dit… Oui, toujours des combines.

Les gens aiment connaître le dessous des cartes et à Personville, tout ce qui venait de Whisper pouvait être considéré comme confidentiel. Ma nouvelle se répandit rapidement. La moitié des individus à qui j'avais passé le tuyau n'avait rien eu de plus pressé que de le répéter à tout venant, simplement pour montrer qu'ils étaient bien renseignés.

Lorsque j'avais commencé mon manège, on offrait à Ike Bush vainqueur à sept contre quatre et à deux contre trois

qu'il gagnerait par knock-out. Dès deux heures, aucun bookmaker n'aurait voulu accepter un pari sur lui autrement qu'à égalité et à trois heures et demie Kid Cooper était nettement favori à deux contre un.

Je fis ma dernière station dans un grill-room où, tout en mangeant un sandwich rosbif chaud, je communiquai la nouvelle au garçon et à deux consommateurs voisins.

Lorsque je sortis, je trouvai un homme qui m'attendait près de la porte. Il avait les jambes en cerceau et une longue mâchoire aiguë comme celle d'un porc. Après m'avoir salué d'un signe de tête, il m'emboîta le pas, mâchonnant un cure-dent et m'examinant d'un œil oblique. Arrivé au coin de la rue, il déclara :

– Je tiens de bonne source que ce n'est pas vrai.

– Quoi ? demandai-je.

– Qu'il y a une combine avec Ike Bush. Je tiens de bonne source que ce n'est pas vrai.

– Alors, je ne vois pas ce que ça peut vous faire. Mais les gens qui s'y connaissent misent sur Kid Cooper à deux contre un. Et il n'aurait jamais eu cette cote là si l'on ne savait pas que Bush va le laisser gagner.

L'homme à la mâchoire de porc cracha son cure-dent et jappa en montrant ses dents jaunes :

– Il m'a dit lui-même en personne que Cooper était du nanan pour lui et il ne voudrait pas me bourrer le crâne.

– C'est un de vos amis ?

– Pas précisément, mais il sait que… Dites, écoutez… C'est vraiment Whisper qui vous a donné le tuyau ?

– Parfaitement, c'est lui.

Il se mit à jurer avec amertume.

– Et dire que j'ai misé mes derniers trente-cinq dollars sur ce salaud-là parce qu'il m'avait donné sa parole ! Moi qui pourrais lui faire… Il s'interrompit, regardant au loin dans la rue.

– Qu'est-ce que vous pourriez lui faire ? questionnai-je.

– Des tas de choses, répondit-il. Ne vous en faites pas pour ça.

J'émis une suggestion :

– Si vous savez quelque chose sur lui nous pourrions peut-être en parler un peu ? Je ne détesterais pas, moi non plus, que ce soit Bush qui gagne. Si ce que vous savez peut servir pourquoi ne pas lui dire deux mots ?

Il me regarda, regarda le trottoir, fouilla dans sa poche pour chercher un autre cure-dent, le fourra dans sa bouche et grommela :

– Qui êtes-vous d'abord ?

Je lui donnai un nom, quelque chose comme Hunter ou Huntington, et lui demandai le sien. Il me répondit que son nom était MacSwain, Bob MacSwain, et que je pouvais demander à tout le monde dans la ville si ce n'était pas vrai.

Je lui répondis que je le croyais et je repris :

– Qu'est-ce que vous en dites ? Si nous faisions une petite pression sur Bush ?

Des lueurs furtives et dures apparurent dans ses yeux et disparurent.

– Oh ! non ! hoqueta-t-il. Je ne suis pas un type à faire ça. Je n'ai jamais…

– Vous n'avez jamais fait que vous laisser rouler par tout le monde. Vous n'aurez pas besoin d'y aller vous-même. Donnez-moi vos renseignements et je me charge de l'affaire… s'il y a une affaire à faire.

Il retourna ma proposition dans son esprit, passant plusieurs fois sa langue sur ses lèvres d'un air indécis. Son cure-dent tomba sans qu'il y prit garde et resta accroché à l'étoffe de son veston.

– Vous ne lui laisseriez pas deviner que je suis dans le coup ? interrogea-t-il. J'habite ici et ça me mettrait dans de sales draps si on apprenait que j'ai fait ça. Et vous ne le donnerez pas non plus ? Vous ne vous servirez de ce que je vais vous dire que pour l'obliger à courir sa chance ?

– Parfaitement.

Il me saisit la main d'un air agité et questionna :

– C'est juré ?

– C'est juré.

– Son vrai nom est Al Kennedy. Il a fait partie de la bande qui a commis l'attentat contre le Keystone Trust à Philadelphie il y a deux ans, quand les types de Scissors Haggerty ont démoli deux messagers de la Compagnie. Al

n'a pas pris part aux meurtres mais il était dans l'affaire. Habituellement, ses matchs avaient lieu à Philadelphie, mais le reste de la bande a été pincé et il a été obligé de filer. C'est pourquoi il reste planqué ici et pourquoi il ne veut jamais laisser prendre sa photographie, que ce soit pour les journaux ou pour des cartes postales. C'est pourquoi aussi il ne fait que jouer les seconds plans quand il pourrait être parmi les meilleurs. Vous comprenez ? Ike Bush n'est autre que Al Kennedy que les flics de Philadelphie recherchent pour l'affaire du Keystone Trust. Comprenez-vous ? Al Kennedy…

J'interrompis ce carrousel.

– La première chose à faire est d'aller le voir. Comment allons-nous nous y prendre ?

– Il perche au Maxwell, dans Union Street. Il doit s'y trouver en ce moment, en train de se reposer pour combattre ce soir.

– Se reposer ? Pour quoi faire ? Il ne peut pas se douter que ce ne sera pas un combat au chiqué. Enfin, nous pouvons essayer quand même.

– Nous, nous ? Comment, nous ? Vous avez dit… Vous avez juré que je ne paraîtrais pas dans l'affaire !

– C'est vrai, dis-je, je m'en souviens. À quoi ressemble-t-il ?

– C'est un type jeune, brun, plutôt mince, avec une oreille en choux-fleur et des sourcils qui se rejoignent. Je ne sais pas comment il va prendre ça…

– Ne vous en faites pas pour moi. Où pourrais-je vous retrouver ensuite ?

– Je vous attendrai du côté de chez Murry. Prenez garde de ne pas parler de moi, vous l'avez promis.

Le Maxwell faisait partie d'une rangée d'hôtels s'alignant dans Union Street dont les portes étroites s'ouvraient entre les boutiques pour donner accès à des escaliers crasseux menant à des bureaux situés au second étage. Le bureau de l'hôtel Maxwell n'était d'ailleurs qu'un élargissement du hall où pendait un casier pour les clés et le courrier des locataires. Un comptoir de bois, qui aurait eu besoin d'une nouvelle couche de peinture séparait le hall de cet endroit. On voyait sur ce comptoir, une sonnette de cuivre et un registre malpropre. Il n'y avait personne.

Je fus obligé de revenir pas mal en arrière dans le registre avant de retrouver l'inscription : Ike Bush, Salt Lake, 214. Le casier portant ce numéro était vide. Je grimpai un étage et frappai à la porte marquée 214. Personne ne répondit. Je frappai encore deux ou trois fois avant de faire demi-tour vers l'escalier.

Quelqu'un montait. J'attendis sur le palier pour lui jeter un coup d'œil. Il y avait juste assez de lumière pour ça.

C'était un jeune garçon d'aspect athlétique, vêtu d'une chemise kaki, d'un costume bleu et d'une casquette grise. Ses sourcils noirs formaient une ligne droite au-dessus de ses yeux.

– Hello ! dis-je.

Il répondit sans s'arrêter, d'un signe de tête silencieux.

– Alors, on gagne ce soir ? questionnai-je.

– J'espère, répondit-il brièvement en me dépassant.

Je le laissai faire quatre pas dans la direction de sa chambre avant de prononcer :

– Et moi aussi. Ça m'embêterait d'être obligé de vous renvoyer à Philadelphie, Al.

Il fit encore un pas, se retourna très lentement, s'appuya au mur de l'épaule, baissa à demi les paupières et grogna :

– Hein ?

– Ça m'embêterait rudement de vous voir descendre au sixième round par un tocard comme Kid Cooper. Ne faites pas ça, Al. Vous n'avez pas envie de retourner à Philadelphie ?

Le jeune homme enfonça son menton dans le creux de son épaule et revint vers moi. Lorsqu'il fut à portée, il fit halte, pivotant légèrement de façon à amener son bras gauche dans ma direction. Ses mains pendaient à ses côtés. Les miennes restèrent dans les poches de mon pardessus.

– Hein ? répéta-t-il.

Je repris :

– Souvenez-vous bien de ça : si Ike Bush n'est pas vainqueur ce soir, Al Kennedy partira demain faire un petit voyage dans l'est.

Son épaule gauche se gonfla légèrement, j'agitai mon arme dans ma poche suffisamment pour qu'il comprit. Il grommela :

– Qui est-ce qui vous a raconté que je ne gagnerais pas ?

– Ce n'est qu'un bruit qui court. Mais si c'était vrai, ça signifierait un petit voyage à Philadelphie pour vous.

– J'ai bien envie de vous casser la gueule, espèce de crapule…

– Vous feriez bien de le faire tout de suite, alors, lui conseillai-je. Si vous êtes vainqueur cette nuit, il est probable que vous ne me reverrez jamais. Si vous perdez, vous me reverrez sûrement, mais vous n'aurez pas les mains libres.

Je retrouvai MacSwain chez Murry, une salle de billard de Broadway.

– Vous l'avez vu ? demanda-t-il.

– Oui, l'affaire est arrangée… À moins qu'il quitte la ville ou qu'il n'avertisse ses copains. Ou encore…

MacSwain était nerveux.

– Vous ferez diablement bien de prendre garde, conseilla-t-il. Il pourrait bien essayer de vous faire disparaître. Il… Il faut que j'aille voir quelqu'un un peu plus bas dans la rue.

Et il me laissa tomber.

Les combats de boxe à Poisonville avaient lieu dans un ancien casino, une grande bâtisse en planches qui avait jadis servi de parc d'attractions et qui était située dans les faubourgs de la ville. Lorsque j'y arrivai, à huit heures trente, la moitié de la population s'y trouvait déjà, entassée en rangs serrés dans les fauteuils du parterre et, plus étroitement encore, dans deux balcons branlants qui surplombaient la salle.

L'atmosphère était pleine de fumée, de chaleur, de puanteur et de bruit.

J'avais un fauteuil de ring au troisième rang. En m'y rendant, j'aperçus Dan Rolff assis à côté de Dinah Brand

dans un fauteuil tout proche. Elle était enfin passée chez le coiffeur et ses cheveux étaient ondulés de frais. Enveloppée d'un gros manteau de fourrure grise, elle semblait une personnification de l'opulence.

– Vous avez joué sur Cooper ? me demanda-t-elle lorsque nous eûmes échangé un salut.

– Non. Vous avez misé dur sur lui ?

– Pas autant que j'aurais voulu. Nous avons attendu en espérant que la cote allait s'améliorer, mais elle n'a fait qu'empirer.

– On dirait que tout le monde dans la ville sait que Bush doit prendre le compte, dis-je. J'ai vu quelqu'un placer cent dollars à quatre contre un sur Kid Cooper, il n'y a que quelques minutes.

Je me penchai par-dessus les jambes de Rolff et plaçant ma bouche à l'endroit où la fourrure du col cachait l'oreille de la jeune femme, je murmurai :

– La combine ne tient plus. Couvrez vos paris pendant que vous avez encore le temps.

L'anxiété, l'avidité, la défiance et la curiosité élargirent et assombrirent tour à tour ses grands yeux légèrement injectés.

– C'est sérieux ? questionna-t-elle d'une voix rauque.

Je fis signe que oui.

Elle mordit ses lèvres carminées, fronça les sourcils et questionna :

– Où avez-vous appris ça ?

Je refusai de la renseigner. Elle recommença à se mordre les lèvres et finit par demander :

– Max est au courant ?

– Je ne l'ai pas encore vu. Il est ici ?

– Je pense que oui, répondit-elle distraitement, le regard lointain. Ses lèvres remuaient comme si elle était en train de compter mentalement.

Je la pressai :

– Croyez-le ou ne le croyez pas, mais je vous affirme que c'est sérieux.

Elle se pencha en avant, fixa dans mes yeux un regard scrutateur, serra brutalement les mâchoires et, ouvrant son sac, en tira un rouleau de billets de dimensions impressionnantes. Elle en passa une partie à Rolff.

– Tenez, Dan, misez ça sur Bush. Vous avez au moins encore une heure pour le faire.

Rolff prit l'argent et partit s'acquitter de sa mission. Je pris son fauteuil. Elle posa une main sur mon bras et dit :

– Que Dieu vous aide si vous m'avez fait perdre une somme pareille !

Je feignis de croire ses craintes ridicules.

Les combats préliminaires commencèrent ; quatre rounds de deux minutes entre lourdauds de même valeur. Je continuai à chercher Thaler des yeux sans arriver à l'apercevoir. À côté de moi, Dinah continuait à s'agiter ; passant alternativement son temps à me questionner pour dé-

couvrir d'où je tenais mes renseignements et à me menacer des plus terribles vengeances au cas où mon tuyau crèverait.

Le deuxième grand combat avait commencé lorsque Rolff revint et remit à la jeune femme une poignée de tickets. Elle s'efforçait d'en vérifier les chiffres lorsque je rendis son siège au tubard pour regagner le mien. Elle me cria sans lever la tête :

– Attendez-nous dehors quand ce sera fini !

Kid Cooper escaladait le ring comme je réintégrais mon fauteuil. C'était un gros garçon rougeaud, solidement bâti avec des cheveux jaunes paille, un visage déjà abîmé et trop de graisse autour de la ceinture. Ike Bush – alias Al Kennedy – se glissait entre les cordes dans le coin opposé. Il me fit meilleure impression. Son corps mince et musclé était souple et agréablement proportionné avec, dans les mouvements, quelque chose de reptilien. Mais son visage pâle révélait son inquiétude.

Lorsqu'ils eurent été présentés au public, les deux adversaires gagnèrent le centre du ring pour les recommandations d'usage. Puis ils retournèrent dans leurs coins respectifs, où ils se dépouillèrent de leurs peignoirs et firent quelques flexions pour s'assouplir. Le gong résonna. Le combat avait commencé.

Cooper était visiblement maladroit. Il avait bien dans chaque bras un swing qui aurait pu faire des dégâts, s'il avait touché, mais tout autre qu'un cul-de-jatte n'aurait eu aucun mal à les éviter. Bush avait de la classe, un bon jeu de jambe, une gauche rapide et soudaine et une droite qui arrivait bien. Mettre Cooper dans le même ring que Bush aurait été un assassinat si ce dernier avait voulu boxer sérieusement. Mais il

n'en avait aucune envie. C'est-à-dire qu'il ne voulait pas gagner. Il s'efforçait plutôt de ne pas le faire et il avait tout le mal possible à s'en empêcher.

Cooper se baladait lourdement autour du ring, les pieds à plat en lançant ses grands swings dans toutes les directions, comme s'il avait voulu abattre les lampes ou les poteaux de ring. Sa seule méthode consistait à faucher l'air de ses poings en comptant sur le hasard. Bush se déplaçait avec facilité, esquivant ou attaquant, mais en ayant soin de retenir ses coups.

Avant même que le premier round fût fini les amateurs avaient commencé à les conspuer. Le deuxième round ne fut pas meilleur. Je commençais à ne pas me sentir rassuré. Bush n'avait pas l'air de se souvenir de notre petite conversation. Du coin de l'œil je pouvais voir Dinah Brand qui cherchait à attirer mon attention. Elle paraissait avoir chaud. Je pris soin de ne pas regarder dans sa direction.

La petite cérémonie amicale qui se déroulait sur le ring continuait pour le troisième round avec un accompagnement de : « Fichez-les-dehors ! Obligez-les-à-se-battre ! Embrassez-vous-donc ! » et autres facéties habituelles aux combats de boxe. La danse des deux compères les amena dans le coin le plus rapproché de moi juste au moment où les clameurs s'apaisaient.

Je mis mes mains en porte-voix et hurlai :

– Retourne à Philie, Al !

Bush me tournait le dos. Il fit volter Cooper, le poussa dans les cordes, de façon qu'il lui fût possible de m'apercevoir.

Quelque part dans la salle une autre voix hurla :

– Retourne à Philie, Al !

Ce devait être MacSwain.

Un ivrogne, placé dans l'une des ailes, haussa son visage bouffi et répéta la même scie d'un air hilare, comme s'il trouvait la plaisanterie excellente. D'autres l'imitèrent, sans autre raison que ça avait l'air d'ennuyer Bush.

Sous la ligne noire de ses sourcils, les yeux de celui-ci jetaient à la foule des regards de bête traquée.

Un des swings en moulin à vent de Cooper atteignit le boxeur brun sur le côté de la joue.

Ike Bush s'effondra au pied de l'arbitre.

Je regardai Dinah Brand et éclatai de rire. Il n'y avait rien d'autre à faire. Elle me regarda aussi mais sans rire. Son visage était aussi pâle que celui de Dan Rolff mais féroce. Le gong résonna. Les seconds de Bush le traînèrent dans son coin et le frictionnèrent mais sans y mettre trop d'énergie. Il ouvrit les yeux et demeura le regard fixé sur ses pieds.

Le gong annonça la reprise.

Kid Cooper s'avança sans hâte en relevant ses culottes. Bush attendit que le tocard fût au centre du ring et s'avança rapidement.

Le gant gauche de Bush descendit en vitesse et disparut – littéralement, disparut – dans l'estomac de Cooper. Cooper hoqueta, fit un pas en arrière et se plia en deux.

Bush le redressa d'une petite droite à la bouche et lança de nouveau sa gauche. Cooper eut un nouveau hoquet et plia

les genoux. Bush lui administra un léger une-deux à la tête, prépara tranquillement sa droite, mit la face de Cooper en position avec une longue gauche et projeta sa droite exactement sous le menton de celui-ci.

Tout le monde sentit le choc.

Cooper dégringola au plancher, rebondit et resta là. L'arbitre ne mit pas moins d'une minute à compter les dix secondes. Mais il aurait pu mettre une demi-heure. Cooper était *« out »* et bien.

Quand l'arbitre eut enfin fini de compter, il leva le bras de Bush. Ni l'un ni l'autre n'avaient l'air content.

Une étincelle frappa mon regard. Un mince projectile argenté venait de jaillir du balcon.

Une femme cria.

Le projectile termina sa trajectoire dans le ring avec un bruit qui ressemblait à un craquement étouffé.

Le bras d'Ike Bush échappa à la main de l'arbitre et il s'abattit sur le corps de Kid Cooper. Le manche noir d'un couteau dépassait de sa nuque.

CHAPITRE X

ON DEMANDE DES CRIMES…

Lorsque je quittai la salle une demi-heure plus tard, je trouvai Dinah Brand à la porte. Assise au volant d'une petite Marmon bleue pâle, elle parlait à Max Thaler debout sur la chaussée.

Le menton carré de la jeune femme était relevé avec arrogance. Sa grande bouche rouge formait brutalement les mots qu'elle prononçait et les rides qui marquaient les coins de ses lèvres étaient dures.

Thaler paraissait également furieux. Son joli visage avait jauni et paraissait être devenu de bois. Ses lèvres minces n'étaient plus que deux lignes.

Cela ressemblait beaucoup à une bonne petite querelle de famille. Je me serais éclipsé si la fille ne m'avait aperçu et appelé.

– Bon Dieu, je pensais que vous n'arriveriez jamais !

Je m'approchai de la voiture. Par-dessus le capot, Thaler me jeta un regard dénué d'amitié.

– La nuit dernière, je vous ai conseillé de retourner à Frisco. (Son rauque murmure était plus violent qu'un cri.) Aujourd'hui, je vous le répète.

– Merci quand même, dis-je en m'asseyant à côté de la fille.

Pendant qu'elle mettait le moteur en marche, il lui dit :

– Ce n'est pas la première fois que vous m'avez vendu, mais cette fois-ci, c'est la dernière.

Elle fit démarrer là voiture et tourna la tête pour crier d'un ton dérisoire :

– Allez au diable, mon amour !

Nous rentrâmes en ville à bonne allure.

– Ike Bush est mort ? demanda-t-elle tandis qu'elle faisait virer l'auto dans Broadway.

– On ne peut plus mort. Quand ils l'ont retourné, ils se sont aperçu que la pointe du couteau dépassait de l'autre côté.

– Il aurait dû savoir ce qui lui arriverait s'il essayait de les refaire. Allons manger quelque chose. J'ai ramassé un peu plus de onze cent dollars ce soir et si mon petit ami n'est pas satisfait, c'est vraiment dommage. Combien avez-vous gagné ?

– Je n'ai pas joué. Ainsi, votre Max n'est pas content ?

– Pas joué ? s'écria-t-elle. Mais vous êtes un imbécile, alors ! On n'a jamais entendu parler de quelqu'un qui n'ait pas parié sur un tuyau pareil !

– Je n'étais pas sûr que ça marcherait. Ainsi Max n'a pas trouvé de son goût la façon dont les choses ont tourné ?

– Vous pouvez le dire. Il a perdu tout ce qu'il a voulu. Et voilà qu'il se fâche parce que j'ai eu l'intelligence de couvrir mes paris et de profiter du coup !

Elle stoppa brutalement devant un restaurant chinois.

– Au diable cet avorton de pacotille !

La lueur de ses yeux me révéla qu'ils étaient humides. Elle les tamponna avec son mouchoir avant de descendre de voiture.

– Bon Dieu que j'ai faim ! dit-elle en me faisant traverser le trottoir. J'espère que vous allez m'offrir une tonne de *chow mein*[12] !

Elle n'en mangea pas une tonne mais il ne s'en fallut guère, car elle commença par dépêcher l'énorme assiettée qu'on lui avait apportée pour dévorer ensuite la moitié de la mienne. Nous regrimpâmes ensuite dans la Marmon pour retourner chez elle.

Dan Rolff était dans la salle à manger. Une bouteille de verre brun, sans étiquette, était posée devant lui sur la table. Il était assis, rigide, sur sa chaise les yeux rivés à la bouteille. La pièce empestait le laudanum.

Dinah Brand laissa glisser sa fourrure qui tomba, à moitié sur une chaise et à moitié sur le parquet. Puis elle fit claquer ses doigts à l'adresse du tubard et interrogea d'un ton impatient.

– Avez-vous touché ?

Sans lever les yeux de la bouteille, il prit un rouleau de billets dans la poche intérieure de son veston et le laissa

---

[12] *Chow mein*, plat chinois très en vogue aux États-Unis. C'est une sorte de spaghettis.

tomber sur la table. La fille s'en saisit, compta deux fois les billets et les fourra dans son sac en claquant des lèvres.

Elle sortit pour se rendre à la cuisine et se mit à casser de la glace. Je m'assis et allumai une cigarette. Rolff contemplait sa bouteille. Lui et moi, paraissions rarement avoir quelque chose à nous dire. Bientôt, la fille réapparut, apportant du gin, du citron, de l'eau de Seltz et de la glace.

Lorsque nous eûmes bu, elle dit à Rolff.

– Max est absolument furieux. Il a entendu dire que vous aviez été vu en train de mettre de l'argent sur Bush à la dernière minute et le sale petit singe croit que c'est moi qui l'ai roulé. En quoi est-ce de ma faute ? Je n'ai fait que ce que toute personne raisonnable aurait fait à ma place : profiter d'un tuyau. Je suis aussi innocente du reste que l'enfant qui vient de naître, n'est-ce pas ? conclut-elle en s'adressant à moi.

– Absolument.

– Bien sûr ! Ce qui embête Max c'est qu'il craint que les autres pensent qu'il était aussi dans le coup et que Dan prenait ses paris en même temps que les miens. Tant pis pour lui ! S'il n'est pas content, il peut aller grimper dans les cocotiers, le sale petit avorton ! En attendant, un autre verre ne me ferait pas de mal.

Elle en versa deux, un pour elle et un pour moi. Rolff n'avait pas touché le sien. Les yeux toujours fixés sur la bouteille brune, il observa :

– Vous ne voudriez pas que ça le fasse rire ?

La fille fronça les sourcils et dit d'un ton querelleur :

– Ça m'est complètement égal ! Et il n'a absolument pas le droit de me parler comme il l'a fait. Je ne suis pas sa propriété. S'il le croit, je lui montrerai qu'il se trompe.

Elle vida son verre et le reposa violemment sur la table puis elle pivota sur sa chaise pour me faire face.

– Est-ce vrai qu'Elihu Willsson vous a donné dix mille dollars pour nettoyer la ville ?

– C'est vrai.

Ses yeux injectés eurent une lueur cupide.

– Et si je vous aidais, est-ce qu'il m'en reviendrait quelque chose ?

– Vous ne pouvez pas faire ça, Dinah.

Rendue indistincte par l'ivresse, la voix de Rolff n'en était pas moins ferme et douce comme s'il parlait à un enfant :

– Ce serait absolument ignoble.

La fille fit lentement demi-tour. Sa bouche avait pris le même pli qu'elle avait en parlant à Thaler.

– C'est justement ce que je vais faire, déclara-t-elle. Par conséquent, d'après vous, je suis complètement ignoble ?

Il ne répondit pas et ne leva même pas les yeux de sa bouteille. Les yeux de la fille étaient devenus durs et cruels.

– C'est vraiment dommage qu'un Monsieur aussi bien que vous, même s'il est un peu tuberculeux, soit obligé d'habiter avec une personne aussi ignoble que moi.

– C’est un mal qui n’est pas sans remède, déclara-t-il lentement en se levant. Il était saturé de laudanum.

Dinah Brand sauta de sa chaise et contourna la table en courant pour se jeter sur lui. Il fixa sur elle deux yeux sans regard d’intoxiqué. Elle approcha son visage du sien et demanda :

– Alors je suis devenue trop ignoble pour vous maintenant ?

Il répliqua d’un ton égal :

– Je dis que vendre vos amis pour de l’argent à cet individu serait absolument ignoble et c’est la vérité.

Elle attrapa un de ses poignets maigres et le tordit jusqu’à ce qu’il fût tombé à genoux. Puis, de son autre main, elle le gifla cinq ou six fois à toute volée. Il aurait pu se protéger le visage de son bras resté libre mais il n’essaya même pas.

Elle lui lâcha le poignet, lui tourna le dos et tendit la main vers le gin et l’eau de Seltz. Elle souriait. Son sourire n’était pas beau.

Il se releva, les yeux clignotants. L’endroit où elle lui avait tenu le poignet était rouge et il avait le visage meurtri. Reprenant tant bien que mal son équilibre, il fixa sur moi un regard atone.

Sans que son visage vacant eût marqué aucun changement d’expression, il glissa la main sous son veston, en sortit un pistolet automatique et tira.

Mais il avait été trop secoué pour faire preuve de beaucoup de vitesse ou de précision. J’eus le temps de lui lancer

un verre. Mon projectile l'atteignit à l'épaule et sa balle passa au-dessus de ma tête. Avant qu'il ait eu le temps de tirer une seconde fois, je lui sautai dessus.

Mon poing l'atteignit à la mâchoire. Il tomba en arrière et resta étendu, immobile.

Je me retournai juste à temps pour apercevoir Dinah Brand qui s'apprêtait à m'asséner sur la tête un coup de siphon qui m'aurait mis le crâne en bouillie.

– Arrêtez ! hurlai-je.

– Vous n'aviez pas besoin de le frapper comme ça ! ragea-t-elle.

– Ce qui est fait est fait. Vous feriez mieux de vous occuper de lui.

Elle posa le siphon et je l'aidai à le porter dans sa chambre. Quand il commença à battre des paupières, je la laissai achever de le ranimer et je redescendis dans la salle à manger. Elle m'y rejoignit un quart d'heure plus tard.

– Ça va mieux, dit-elle. Mais vous auriez pu faire autrement que vous avez fait.

– C'est possible mais je l'ai fait pour lui. Savez-vous pourquoi il a tiré sur moi ?

– Pour que je n'aie personne à qui vendre Max ?

– Non. Parce que je vous avais vu le battre.

– Je n'y comprends rien, dit-elle. C'est pourtant moi qui lui avais tapé dessus !

– Il est amoureux de vous et ce n’est pas la première fois que vous l’avez traité ainsi. Il a agi comme s’il savait par expérience qu’il n’était pas de force à vous résister. Mais vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu’il tolère qu’un autre homme vous voie le battre.

– J’avais l’habitude de croire que je connaissais les hommes mais je me trompais. Bon Dieu, ils sont tous fous !

– Si je lui ai flanqué un pain, c’était pour lui rendre sa propre estime. Vous comprenez ? Je l’ai traité comme un homme au lieu de le traiter comme un malheureux crevé qui se laisse calotter par une femme.

– Vous avez peut-être raison après tout, soupira-t-elle. J’abandonne. Nous ferions aussi bien de reprendre un verre.

Nous bûmes un verre et je repris :

– Vous demandiez si vous auriez une part de la galette de Willsson au cas où vous travailleriez avec moi ? C’est le cas.

– Combien ?

– Ce que vous mériterez. Ce que votre aide vaudra pour moi.

– C’est vague.

– Pas plus que l’aide que vous pourriez m’apporter.

– Vous croyez ? Je pourrais vous raconter bien des choses, mon garçon. Ne vous y trompez pas. Je suis une petite fille qui connaît son Poisonville.

Ses yeux tombèrent sur ses jambes gainées de gris. Elle en tendit une dans ma direction et poussa une exclamation indignée :

– Regardez-moi ça ! Encore une maille qui file. Avez-vous jamais vu ça ? Je vous jure que je vais me mettre à aller nu-pieds.

– Vos jambes sont trop fortes, lui dis-je. Elles soumettent les bas à trop rude épreuve.

– Ça suffit. Comment comptez-vous vous y prendre pour épurer notre patelin ?

– Si on ne m'a pas bourré le crâne, Thaler, Pete le Finn, Lew Yard et Noonan sont les hommes qui ont fait de Poisonville le fumier qu'elle est devenue. Le vieil Elihu n'est pas innocent non plus mais il se peut que tout ne soit pas de sa faute. De plus, c'est mon client, mon client forcé mais mon client tout de même, et je ne voudrais pas aller trop fort à son égard.

« Ce que j'ai trouvé de mieux comme idée, serait de ramasser toutes les histoires qui pourraient incriminer les autres et les faire connaître. Je vais finir par mettre une annonce : *On demande des crimes.* S'ils sont aussi bandits que je le crois, je ne devrais pas avoir de mal à déterrer une ou deux histoires pour leur jeter dans les jambes.

– C'était ça que vous aviez derrière la tête en démolissant leur combine de ce soir ?

– Ce n'était qu'une expérience. Juste pour voir ce que ça donnerait.

– C'est comme ça que les détectives travaillent ? Et vous appelez ça du travail scientifique !

« Bon Dieu, pour un vieil obstiné de dur à cuire, vous avez des manières de faire qui sont plutôt vagues. »

– Les plans, c'est quelquefois très bien, dis-je. Mais d'autre fois, il vaut mieux se contenter de mettre les choses en branle, à condition qu'on soit assez costaud pour tenir le coup et qu'on sache voir ce qu'on a à voir.

– Voilà une phrase qui mérite d'être arrosée, déclara-t-elle.

CHAPITRE XI

UN PAVÉ DANS LA MARE

Nous vidâmes encore une fois nos verres.

Elle reposa le sien, passa sa langue sur ses lèvres et dit :

– Si votre système est simplement de mettre les choses en branle, je pourrais vous fournir un joli pavé pour la mare aux grenouilles. On ne vous a jamais parlé du frère de Noonan, Tim, celui qui s'est suicidé à Mock Lake, il y a deux ans ?

– Non.

– On n'aurait toujours pas pu vous en dire beaucoup de bien. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne s'est pas suicidé. C'est Max qui l'a tué.

– Sans blague ?

– Bon Dieu, réveillez-vous ! Ce que je vous raconte là est la réalité. Noonan était un père pour Tim. Apportez-lui la preuve de ce que je viens de vous dire et il va se mettre après Max comme vous n'avez jamais vu personne se mettre après quelqu'un. C'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

« Avant de mourir, Tim a pu parler à deux personnes et il leur a dit que c'était Max qui avait fait le coup. Toutes les deux habitent encore la ville, bien que l'une d'elles n'en ait plus pour longtemps. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Elle avait l'air de parler sincèrement, bien que, avec les femmes et spécialement les femmes aux yeux bleus, cela ne signifie pas grand'chose.

– Voyons un peu le reste, dis-je. J'aime avoir des détails.

– Je vais vous en donner. Vous êtes déjà allé à Mock Lake ? Eh bien, c'est la station d'été d'ici. Elle se trouve à une trentaine de milles sur la route qui suit le *cañon*. C'est un trou mais il y fait frais en été et on y joue dur. C'était l'été d'il y a un an, à la fin de la dernière semaine d'août. J'étais allée là-bas avec un nommé Holly. Il est retourné en Angleterre, mais ça vous est bien égal, vu qu'il n'a joué aucun rôle dans l'affaire. C'était un drôle de type avec des manies de vieille fille. Ainsi, il portait ses chaussettes de soie à l'envers pour que les bouts de fils ne lui fassent pas mal aux pieds. J'ai reçu une lettre de lui la semaine dernière. Elle doit être quelque part par là… Mais ça n'a rien à voir.

« Nous étions donc là-bas et Max s'y trouvait aussi en compagnie d'une fille avec qui il sortait beaucoup, Myrtle Jennison. Maintenant, elle est à l'hôpital, à l'Hôpital Municipal. Elle meurt du mal de Bright ou de quelque chose du même genre. À ce moment-là, elle avait beaucoup d'allure. C'était une grande blonde mince. Je l'avais toujours trouvée très bien sauf qu'après un verre ou deux, elle commençait à faire du potin. Tim Noonan était absolument fou d'elle mais, cet été-là, il n'y en avait que pour Max.

« Tim, lui, ne pouvait pas se résigner à la laisser tranquille. C'était un grand beau garçon d'irlandais mais un propre à rien et un petit escroc qui ne réussissait à se débrouiller que parce que son frère était chef de police. Partout où Myrtle allait, on était sûr de le voir rappliquer d'un moment à l'autre. Mais elle ne voulait pas en parler à Max, par

peur de lui voir faire quelque chose qui le mettrait mal avec le chef.

« Naturellement, ce samedi-là, Tim a fait son apparition à Mock Lake. Myrtle et Max étaient venus seuls tandis que Holly et moi, nous étions là avec une bande mais j'avais rencontré Myrtle et nous avions eu une petite conversation dans laquelle elle m'avait dit que Tim lui avait écrit un mot pour lui donner rendez-vous le soir même dans une des tonnelles du jardin de l'hôtel. Il disait que si elle ne venait pas, il se tuerait. Venant de ce grand dégonflé, ça nous a fait bien rire. J'ai essayé de persuader Myrtle de ne pas y aller mais elle avait déjà bu assez de gin pour se sentir en gaieté et elle m'a déclaré qu'elle voulait lui dire deux mots.

« Cette nuit-là, il y avait bal. Max y était resté un instant, après quoi je ne l'ai plus revu. Myrtle dansait avec un type d'ici, un avocat nommé Rutger. Au bout d'un moment, elle l'a quitté pour sortir par une porte de côté. Comme elle m'avait cligné de l'œil en passant, je savais qu'elle sortait pour rejoindre Tim. Elle venait de sortir lorsque j'ai entendu la détonation. Personne n'y a fait attention. Je suppose que je n'y aurais pas fait attention non plus si je n'avais pas été au courant de la situation entre Tim et Myrtle.

« J'ai dit à Holly que je voulais parler à Myrtle et je suis sortie pour la chercher. Je ne dois pas être sortie plus de cinq minutes derrière elle. En sortant, j'ai aperçu des lumières près d'une des tonnelles et des gens qui remuaient. J'y suis donc allée et… Ça donne soif de parler.

Je nous versai à chacun une rasade de gin. Elle alla dans la cuisine pour chercher un autre siphon et de la glace. Après avoir effectué le mélange, nous bûmes chacun un verre et elle se remit à raconter son histoire.

– Tim Noonan était là, par terre, avec un trou dans la tempe et son revolver à côté de lui. Il y avait peut-être une douzaine de personnes autour ; des gens de l'hôtel, des touristes et un des hommes de Noonan, un flic du nom de MacSwain. Aussitôt que Myrtle m'a aperçue elle est sortie de la foule et s'est reculée dans l'ombre d'un arbre pour me dire : « C'est Max qui l'a tué. Qu'est-ce que je vais faire ? »

« Je me suis mise à lui poser des questions. Elle me répondit qu'elle avait vu la flamme du coup de feu et qu'elle avait d'abord cru que Tim s'était suicidé. Elle était trop loin et il faisait trop sombre pour pouvoir très bien distinguer ce qui se passait. Quand elle était accourue auprès de lui, elle l'avait trouvé qui se roulait par terre en gémissant : « Il n'avait pas besoin de me tuer à cause d'elle. J'aurais… » Elle n'avait pas pu comprendre le reste. Il avait un trou saignant dans la tempe.

« Myrtle craignait que ce soit Max mais elle voulait en être sûre et elle s'était agenouillée à côté de lui, essayant de le relever en demandant : « Qui est-ce, Tim ? Qui est-ce ? »

« Il était déjà à moitié mort mais avant de passer tout à fait, il a eu la force de murmurer : « Max ! »

« Et elle continuait à me répéter : « Qu'est-ce que je vais faire ? » Je lui ai demandé si quelqu'un avait entendu Tim et elle m'a répondu que le flic avait dû l'entendre. Il était arrivé en courant pendant qu'elle essayait de soulever la tête de Tim. Elle ne croyait pas que personne d'autre ait été assez rapproché pour entendre mais le flic devait avoir entendu.

« Je ne voulais pas que Max ait une histoire pour un idiot comme Tim. Max n'était rien pour moi excepté qu'il me plaisait tandis que je ne pouvais pas souffrir les Noonan. Je

connaissais le flic, MacSwain. J'avais connu sa femme. C'était un garçon qui était resté très bien, jusqu'au moment où il était entré dans la police. Ensuite, il avait pris le même chemin que tous les autres. Sa femme l'avait supporté aussi longtemps qu'elle avait pu, puis elle l'avait laissé tomber.

« Connaissant le type, je dis à Myrtle que je pensais qu'il y aurait moyen d'arranger les choses. Un peu de pognon devait suffire à endormir la mémoire de MacSwain et si ça ne lui suffisait pas, Max pouvait toujours lui mettre un peu de plomb dans la tête. De plus, elle avait la lettre de Tim où il menaçait de se suicider. Si le flic se montrait arrangeant, le trou fait dans la tête de Tim par son propre revolver et la lettre devaient suffire à régler l'affaire.

« J'avais laissé Myrtle sous les arbres et j'étais partie chercher Max. Il n'était nulle part. Il n'y avait pas beaucoup de monde et j'entendais l'orchestre de l'hôtel qui continuait à jouer pour les danseurs. Comme je n'arrivais pas à mettre la main sur Max, je suis retournée trouver Myrtle. Elle était toute excitée sur une autre idée. Elle ne voulait pas laisser comprendre à Max qu'elle avait découvert que c'était lui qui avait tué Tim. Elle en avait peur.

« Vous comprenez sa position ? Elle avait peur que si Max et elle venaient à se fâcher, il la fasse disparaître à cause de ce qu'elle savait. Je sais ce qu'elle pouvait éprouver. Je me suis trouvée plus tard dans le même cas et j'ai fait le même raisonnement. Nous avons donc décidé que si la chose pouvait être arrangée sans que Max en sache rien, cela n'en vaudrait que mieux. Quant à moi, je ne tenais pas non plus à paraître dans l'affaire.

« Myrtle est donc retournée dans le groupe réuni autour de Tim pour parler à MacSwain. Elle l'a entraîné un peu à

l'écart et a passé un marché avec lui. Elle avait un peu d'argent sur elle. Elle lui a donné deux cents dollars et une bague avec un diamant pour laquelle un nommé Bayle en avait payé mille. Je croyais qu'il reviendrait lui en demander davantage plus tard mais il ne l'a pas fait. Il s'est montré correct avec elle. Avec la lettre à l'appui il a réussi à faire admettre la théorie du suicide.

« Noonan a bien compris qu'il y avait du louche mais il n'en a jamais découvert le fin mot. Je pense qu'il a soupçonné Max d'y être pour quelque chose. Mais Max avait un alibi irréfutable – on peut toujours s'en rapporter à lui pour ça – et je crois que Noonan a fini par admettre son innocence. Mais par contre, Noonan n'a jamais, cru que les choses s'étaient passées comme on lui racontait… Il s'en est vengé sur MacSwain en le fichant à la porte de la police.

« Peu de temps après, Max et Myrtle ont rompu. Pas qu'ils se soient fâchés, non, ils se sont simplement séparés. Je ne crois pas qu'elle se soit jamais sentie rassurée avec lui après, bien que, à ma connaissance, il ne l'ait jamais soupçonnée de savoir quelque chose. Aujourd'hui, comme je vous l'ai dit, elle est malade et elle n'en a pas pour longtemps. Je crois que, si on lui demandait de dire la vérité, elle la dirait. MacSwain habite toujours ici. S'il avait quelque chose à gagner, il parlerait sûrement. Voilà ceux qui peuvent vous dire la vérité sur Max et vous pensez si Noonan serait content ! Croyez-vous que ça puisse suffire, comme pavé dans la mare aux grenouilles ?

– Est-ce que ça ne pourrait pas avoir été vraiment un suicide ? questionnai-je. Tim aurait pu avoir l'idée d'accuser Max à la dernière minute ?

– Que ce dégonflé se soit tué ? Il n'y a guère de chances !

– Et Myrtle ? Elle ne pourrait pas l'avoir tué ?

– Noonan y a bien pensé. Mais, quand le coup de revolver a été tiré, elle ne pouvait avoir franchi plus du tiers de la distance entre l'hôtel et la tonnelle. De plus, Tim avait des traces de poudre sur le front et il était impossible qu'il ait roulé au bas de la pente après avoir reçu le coup. Non, Myrtle est innocente !

– Possible, mais Max Thaler a un alibi…

– Naturellement, il en a toujours un ! D'après lui, il serait resté tout le temps au bar de l'hôtel, de l'autre côté du bâtiment. Et il y a eu quatre hommes pour dire comme lui. Autant que je m'en souvienne, ils l'ont même répété ouvertement avant que personne leur demande rien. Il y avait d'autres consommateurs dans le bar qui ne se souvenaient plus si Max était là ou non, mais ces quatre-là s'en souvenaient. Ils se seraient rappelé n'importe quoi pour faire plaisir à Max.

Soudain, ses yeux s'agrandirent puis se rapetissèrent jusqu'à n'être plus que deux lueurs noires derrière la grille de ses cils. Elle se pencha vers moi, renversant son verre avec son coude :

– L'un de ces quatre était Peak Murry. Il s'est fâché avec Max depuis. Peak parlerait peut-être. Il y a une salle de billard dans Broadway.

– Votre MacSwain ne s'appelle pas Bob ? questionnai-je. Un type aux jambes en cerceau avec une longue mâchoire comme celle d'un porc ?

– Oui, vous le connaissez ?

– De vue seulement. Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

– Oh ! il se débrouille à droite et à gauche. Qu'est-ce que vous pensez de l'histoire ?

– Pas mal. Je pourrai peut-être m'en servir.

– Alors, parlons d'argent.

Je souris ironiquement devant son regard cupide.

– Pas encore, ma petite. Il faut d'abord que je voie comment ça va rendre avant de sortir des sous.

Elle me traita d'avare et tendit la main vers le gin. Je refusai :

– Assez pour moi, merci, dis-je en regardant ma montre. Nous allons sur cinq heures et j'ai une journée bien remplie qui m'attend.

Elle décida alors qu'elle avait encore faim. Préparer des beignets, du jambon et du café nous prit une demi-heure. Il fallut ensuite encore un peu de temps pour ingurgiter le tout et fumer une ou deux cigarettes en buvant quelques tasses de café supplémentaires. Lorsque je finis par partir, il était plus de six heures.

Je retournai à mon hôtel et me plongeai dans une baignoire d'eau froide. Le bain froid me réveilla. J'en avais besoin. À quarante ans, j'étais encore capable de remplacer le sommeil par le gin mais pas sans inconvénients.

Lorsque je fus habillé, je m'assis et composai le document suivant :

Étant sur le point de mourir, Tim Noonan m'a dit que c'était Thaler qui avait tiré sur lui. J'ai donné 200 dollars et une bague avec brillant d'une valeur de 1 000 dollars au détective

MacSwain pour taire ce qu'il avait entendu et faire passer le meurtre pour un suicide.

Ce document en poche, je descendis à la salle à manger et pris un second petit déjeuner, principalement composé de café. Puis je me rendis à l'Hôpital Municipal.

Les visites n'étaient admises que l'après-midi mais en exhibant mes papiers de la Continental Agency et en donnant à entendre à tout venant qu'une heure de retard dans ce que j'avais à faire pouvait causer des milliers de morts, ou quelque chose d'approchant, je fus enfin admis à voir Myrtle Jennison.

Elle occupait seule une salle du troisième étage. Les quatre autres lits étaient vides. On aurait pu aussi bien lui donner cinquante ans que vingt-cinq. Son visage n'était plus qu'une masse tuméfiée et gonflée. Des cheveux jaunes sans vie pendaient sur son oreiller de chaque côté de sa tête, en deux maigres nattes.

J'attendis que la nurse fût partie avant de tendre le document à la malade et de lui demander :

– Voudriez-vous signer ceci, miss Jennison, s'il vous plaît ?

Elle fixa sur moi deux yeux affreux auxquels les bourrelets de graisse qui les dissimulaient à demi communiquaient une nuance indéfinissable puis elle les reporta sur le document. Finalement, elle sortit de sous les draps une main informe et s'empara du papier.

Elle fit semblant d'avoir besoin de cinq minutes pour lire les cinquante mots que j'avais écrit. Finalement, elle laissa retomber le document sur la couverture et demanda :

– Où avez-vous appris ça ? Sa voix était faible et irritable.

– C'est Dinah Brand qui m'envoie.

Elle questionna avec avidité :

– Elle a rompu avec Max ?

Je dissimulai :

– Pas que je sache. Je crois qu'elle désire simplement avoir ça sous la main pour s'en servir en cas de nécessité.

– Et pour se faire égorger comme une imbécile ? Donnez-moi un crayon.

Je lui passai mon stylographe et tins mon carnet sous le papier afin qu'elle pût griffonner une signature au bas de la feuille et, aussi, pour pouvoir mettre la main dessus aussitôt que ce serait fait. Pendant que j'agitais le papier pour le faire sécher, elle remarqua :

– Si c'est ce qu'elle veut, je n'y vois pas d'inconvénients. Que voulez-vous que ça me fasse ? Je suis fichue. Au diable les gens !

Elle ricana et, d'un mouvement brusque, abaissa ses couvertures jusqu'à ses genoux, révélant un corps horrible et gonflé sous une chemise de nuit en toile blanche.

– Comment me trouvez-vous ? Je suis fichue.

Je replaçai les couvertures sur elle et dis :

– Merci pour la signature, miss Jennison.

– Ne me remerciez pas. Ces choses-là n'ont plus aucune importance pour moi, mais – et son menton trembla – c'est dur de mourir si laide !

CHAPITRE XII

« IL Y A EU MALDONNE… »

Je me mis en quête de MacSwain. Ni l'annuaire de la ville ni celui du téléphone ne m'apprirent rien. Je visitai salles de billards, marchands de tabac et speakeasies ; y jetant d'abord un coup d'œil avant de poser prudemment quelques questions. Cela ne me rapporta rien. Je déambulai dans les rues, guettant une paire de jambes en cerceau. Cela ne me rapporta rien non plus. Je décidai alors de retourner à mon hôtel pour rattraper un peu de sommeil afin de pouvoir reprendre mes recherches dans la soirée.

À mon entrée, un homme assis dans un des coins les plus reculés du hall cessa de se dissimuler derrière son journal pour s'avancer à ma rencontre. Il avait des jambes torses et une mâchoire de porc ; c'était MacSwain.

Je lui fis un signe de tête négligent et continuai ma route vers la cage des ascenseurs. Il me suivit en marmottant :

– Hé ! vous avez une minute ?

– Oui, mais guère plus, dis-je en feignant l'indifférence.

– Ne restons pas là, murmura-t-il d'un ton inquiet.

Je le fis monter dans ma chambre. Il s'assit à califourchon sur une chaise et se mit une allumette dans la bouche. Il commença à mordiller son allumette, pendant un moment, puis il se décida à ouvrir le feu.

– Mon vieux, je vais être franc avec vous. Je suis…

– Vous allez me dire que, lorsque vous m'avez accosté, hier, vous saviez qui j'étais ? interrompis-je. Et vous allez peut-être me dire aussi que Bush ne vous avait pas conseillé de miser sur lui et que vous n'avez parié qu'après ? Et que la raison pour laquelle vous connaissiez son passé c'est que vous êtes un ancien flic ? Et que vous avez pensé que si vous pouviez m'utiliser pour lui faire peur, vous pourriez peut-être gagner un peu d'argent sur son dos ?

– Je veux être pendu si j'allais vous en raconter autant, répondit-il, mais puisque vous l'avez dit, je ne vous contredirai pas.

– Avez-vous gagné beaucoup ?

– J'ai ramassé six cents dollars. (Il repoussa son chapeau en arrière et se gratta le front avec le bout de l'allumette qu'il mâchait.) Mais j'ai trouvé moyen de les reperdre en même temps que deux cents autres que j'avais avant, dans une partie de dés. Croiriez-vous ça ? Je ramasse six cents dollars comme s'il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre et je trouve moyen d'être obligé d'emprunter un demi-dollar pour mon petit déjeuner !

Je répliquai que c'était un sale coup mais qu'il fallait s'attendre à ça dans le monde où nous vivions.

Il répondit par un vague grognement, remis l'allumette dans sa bouche, recommença à la mâcher et ajouta :

– C'est justement pourquoi j'ai pensé venir vous voir. Ayant été moi-même dans le métier, je pense…

– Pourquoi Noonan vous a-t-il flanqué à la porte ?

– Flanqué à la porte ? Comment ça ? C'est moi qui suis parti ! À la mort de ma femme, j'ai touché un peu d'argent – l'argent d'une assurance – et j'ai donné ma démission.

– J'ai entendu dire qu'il vous avait fichu à la porte après le suicide de son frère.

– Eh bien, on vous a raconté des blagues. Ça s'est passé tout de suite après, mais vous pouvez lui demander si ce n'est pas moi qui suis parti.

– Je n'y attache pas assez d'importance pour ça. Mais vous alliez me raconter pourquoi vous étiez venu me voir ; continuez.

– Je suis absolument fauché. Je sais que vous êtes un type de la Continental et je crois bien avoir deviné ce que vous êtes venu faire ici. Je suis au courant de pas mal de choses. Étant un ancien flic et connaissant les combines de l'endroit, il y a bien des choses que je pourrais faire pour vous.

– En somme, vous vous proposez comme indicateur ?

Il me regarda droit dans les yeux et répliqua tranquillement :

– Appelez ça comme vous voudrez, mais à quoi ça sert-il ?

– Je vais vous donner quelque chose à faire, MacSwain. (Je tirai de ma poche le document signé par Myrtle Jennison.) Voulez-vous me dire ce que vous savez là-dessus ?

Il le lut soigneusement d'un bout à l'autre, épelant silencieusement les mots. Le mouvement lent de ses lèvres, faisait osciller son allumette. Quand il eut fini, il se leva, posa le

papier sur le lit à côté de moi et fronça les sourcils en le regardant.

– Il y a quelque chose qu'il va falloir que je vérifie d'abord, dit-il d'un ton exagérément solennel. Je reviendrai après vous raconter toute l'histoire.

Je me mis à rire.

– Ne dites pas de bêtises. Vous devez bien savoir que je ne vous laisserai pas sortir d'ici.

– Je n'en suis pas si sûr que ça. (Il secoua la tête, toujours du même air solennel.) Et vous non plus… Vous êtes même encore en train de vous demander si vous allez essayer de m'en empêcher ou non.

– C'est oui, dis-je tout en évaluant mentalement sa vigueur apparente ainsi que les cinq ou six ans et les trente livres qu'il pouvait avoir de moins que moi.

Debout au pied du lit, il me fixait d'un air grave, tandis que, toujours assis sur le lit, je lui rendais son regard. Nous restâmes presque trois minutes dans cette situation.

J'utilisai une partie des trois minutes à mesurer de l'œil la distance qui nous séparait avec l'idée, en cas d'attaque de sa part, de lui envoyer mes semelles dans la figure en me rejetant en arrière sur le lit et en pivotant sur la hanche.

Il était trop près de moi pour que j'eusse le temps de tirer mon revolver. Je venais d'achever cette revue mentale de la situation lorsqu'il prit la parole.

– Cette saleté de bague n'a jamais valu un billet. J'ai eu déjà bien de la veine d'en tirer deux cents dollars.

– Asseyez-vous et parlons-en un peu.

Il secoua de nouveau la tête et dit :

– Il faut d'abord que je sache ce que vous ferez de ce que je pourrai vous apprendre.

– Ça me servira à faire coffrer Whisper.

– Je ne parle pas de ça, je veux dire : en ce qui me concerne.

– Vous viendrez avec moi au City Hall, répéter votre témoignage.

– Rien à faire.

– Pourquoi pas ? Vous n'êtes qu'un témoin.

– Je ne suis qu'un témoin mais un témoin que Noonan peut inculper de corruption ou de complicité et même des deux. Et il ne me raterait sûrement pas !

Ce bavardage ne nous menait à rien, je brusquai :

– C'est dommage mais il va falloir que vous en passiez par là.

– Essayez un peu de m'y forcer…

Je me redressai et laissai ma main droite glisser vers ma hanche.

Il bondit. Je me rejetai violemment en arrière, pivotai sur le côté et lançai mes pieds vers lui. Mais, dans son élan, il avait heurté le lit assez fort pour que la secousse me jetât sur le plancher.

Je m'étalai sur le dos. Tout en roulant sur moi-même pour essayer de me mettre à l'abri sous le lit, je m'efforçai de tirer mon revolver.

L'assaut manqué de MacSwain l'avait fait basculer par-dessus le pied du lit et tomber à côté, sur le plancher. Il atterrit sur le dos à côté de moi, décrivant une culbute complète. Je lui posai le canon de mon arme sur l'œil et grognai :

– Vous faites de nous une belle paire de clowns. Tenez-vous tranquille ou je vous mets plus de plomb dans la tête que vous n'en avez jamais eu.

Je me levai, retrouvai et empochai mon document et autorisai MacSwain à se relever.

– Arrangez un peu votre chapeau et remettez votre cravate droite que nous ne nous fassions pas remarquer dans les rues, ordonnai-je après l'avoir palpé sur tout le corps sans rien découvrir qui ressemblât à une arme. Je vous préviens que je garde mon pétard dans ma poche avec la main dessus. Vous êtes prévenu.

Il remit son chapeau en forme et redressa sa cravate.

– Écoutez, observa-t-il, je sais que je suis fait et que la résistance ne me servirait à rien. Supposez que je me tienne tranquille. Accepteriez-vous de ne pas parler de la bagarre de tout à l'heure ? Vous comprenez ? Ça vaudrait peut-être mieux pour moi s'ils croyaient que je suis venu sans y être forcé.

– Entendu.

– Merci, mon vieux.

Noonan était parti déjeuner. Nous dûmes attendre une demi-heure dans son antichambre. Lorsqu'il fit son entrée, ce fut pour me prodiguer ses habituels salamalecs. Quant à MacSwain, il ne lui adressa pas la parole et se contenta de le regarder d'un œil hostile.

Nous suivîmes le chef dans son cabinet de travail. Après avoir tiré pour moi, un siège près de son bureau, il s'assit dans son fauteuil, négligeant complètement son ex-subordonné.

Je tendis à Noonan la déclaration de Myrtle Jennison.

Il y jeta un coup d'œil, jaillit de son fauteuil et écrasa un poing gros comme un cantaloup sur le visage de MacSwain.

Le coup projeta MacSwain à travers la pièce. Ce fut le mur qui l'arrêta. La cloison résonna sous le choc et une photo encadrée représentant Noonan et d'autres dignitaires locaux recevant quelqu'un en guêtres blanches, s'effondra sur le sol.

En trois enjambées, le gros chef fut à côté de lui et, saisissant la photo par le cadre, acheva de la briser sur la tête et les épaules de MacSwain.

Lorsqu'il revint à son bureau, essoufflé et radieux, ce fut pour me dire d'un ton triomphant :

– Cet individu est une crapule de la plus belle eau !

MacSwain s'était assis sur son séant et regardait autour de lui d'un air vague, le visage saignant.

Noonan hurla :

– Arrivez ici, vous !

– Oui, chef, dit MacSwain, en se mettant hâtivement sur pieds et en arrivant en courant.

– Racontez-moi la vérité ou je vous tue.

– Oui, chef, dit MacSwain, tout de suite, chef… Ça s'est bien passé comme elle le dit. Mais la bague ne valait pas un sac. Elle me l'a donné avec les deux cents dollars pour que je ne dise rien parce que juste au moment où j'arrivais et qu'elle lui demandait : « Qui est-ce, Tim ? Qui est-ce ? » il a répondu : « Max ! » plutôt fort, et comme s'il avait absolument voulu le dire avant de mourir… car il est mort presque tout de suite après. Voilà comme c'est arrivé, chef, mais la bague ne valait pas…

– Je me fous de la bague ! hurla Noonan. Et cessez de saigner sur mon tapis.

MacSwain fouilla dans sa poche et en sortit un mouchoir sale dont il se tamponna le nez et la bouche avant de continuer à jaboter.

– C'est comme ça que ça s'est passé, chef. Tout s'est bien passé comme je l'ai raconté à ce moment-là, sauf que je n'ai pas dit que j'avais entendu dire que c'était Max qui avait fait le coup. Je sais que j'aurais dû…

– Fermez ça, dit Noonan en pressant un bouton sur son bureau.

Un flic en uniforme entra. Le chef indiqua MacSwain du pouce et dit :

– Emmenez-moi ce bébé dans la cave et laissez l'équipe lui caresser un peu les côtes avant de le boucler.

MacSwain voulut entamer un ultime plaidoyer. « Oh ! chef !… » Mais le flic en uniforme l'entraîna.

Noonan me colloqua un cigare, tapota le document avec un autre et demanda :

– Où est cette poule ?

– En train de mourir à l'hôpital Municipal. Vous allez demander au Procureur de lui faire donner une nouvelle déclaration ? Légalement, celle-ci ne vaut pas grand'chose… Je l'ai arrangée pour les besoins de la cause. Et, autre chose… J'ai entendu dire que Peak Murry et Whisper n'étaient plus copains. Est-ce que Murry n'était pas de ceux qui lui ont donné un alibi ?

– Il en était, acquiesça le chef ; puis il décrocha le récepteur d'un de ses téléphones, dit « Mac Graw ? » et ordonna : « Trouvez-moi Peak Murry et demandez-lui de passer ici. Et faites-moi arrêter Tony Agosti pour le meurtre d'Ike Bush. C'est lui qui a lancé le couteau.

Il raccrocha l'appareil, se leva, souffla un nuage de fumée et dit :

– Je n'ai pas toujours été correct avec vous.

La formule me parut faible mais, je ne répliquai rien. Il continua :

– Vous connaissez la vie. Vous savez comment les choses se passent. Il y a l'un et l'autre à ménager. Ce n'est pas parce qu'un type est chef de la police qu'il fait tout ce qu'il veut. Vous pouvez être en position de causer beaucoup d'ennuis à quelqu'un qui peut m'en faire autant à moi. Le fait que j'aie de l'estime pour vous ne change rien à la situation.

Je suis obligé de marcher avec ceux qui marchent avec moi. Vous voyez ce que je veux dire ?

J'agitai la tête.

– Voilà ce qui explique les choses, dit-il. Mais c'est fini. Nous allons marcher dans de nouvelles conditions, il y a eu maldonne. Quand la vieille est morte, Tim n'était encore qu'un gamin. Elle m'avait dit : « Prenez soin de lui, John », et je lui avais promis. Et Whisper l'a assassiné pour une poule. (Il atteignit ma main et la serra.) Vous voyez où je veux en venir ? Il y a un an et demi que c'est arrivé et vous me fournissez la première occasion que j'aie jamais eue de lui faire payer ça. Je vous promets qu'il n'y a personne d'assez influent dans Personville pour me faire oublier ça. Plus maintenant !

L'entendre parler comme ça ne me déplaisait pas, je le lui dis. Nous étions encore en train de nous faire des amabilités lorsqu'un homme efflanqué dont le visage rond et parsemé de taches de rousseur était orné d'un nez exagérément retroussé, fut introduit. C'était Peak Murry.

– Nous étions en train de parler de ce qui s'est passé lorsque Tim est mort, commença le chef, lorsque Murry eut été nanti d'une chaise et d'un cigare. Où était Whisper ? Vous étiez à Mock Lake, cette nuit-là, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Murry ; et l'arête de son nez parut s'amincir encore.

– Avec Whisper ?

– Je ne suis pas resté avec lui tout le temps.

– Bon Dieu, Peak, vous nous avez dit avant que vous étiez resté toute la nuit avec lui, au bar !

– C'est exact, reconnut l'homme efflanqué, mais cela signifie simplement qu'il m'avait demandé de le faire et que je n'ai pas vu d'inconvénient à rendre service à un ami.

– Il ne vous est jamais venu à l'idée que vous pouviez être inculpé de faux témoignage ?

– N'essayez pas de me faire marcher… (Peak cracha vigoureusement dans le crachoir.) Je n'ai jamais déposé devant aucun tribunal.

– Et Jerry, George Kelly et O'Brien ? interrogea le chef, est-ce qu'ils ont dit aussi qu'il était resté au bar pour les mêmes raisons que vous ? demanda le chef.

– O'Brien, oui. Pour les autres, je ne sais pas. J'ai rencontré Whisper, Jerry et Kelly en sortant du bar. J'y suis retourné avec eux et Kelly m'a appris que Tim avait été descendu. Alors, Whisper a dit : « Un alibi n'a jamais fait de mal à personne. N'oubliez pas que nous sommes restés ici ensemble tout le temps. » Tout en parlant, il regardait O'Brien qui tenait le bar. O'Brien a dit qu'il n'oublierait pas, et Whisper m'a regardé à mon tour. Naturellement, j'ai répondu la même chose. Mais je ne vois pas pourquoi, aujourd'hui, je continuerais à le couvrir.

– Kelly a bien dit que Tim avait été descendu ? Il n'a pas dit qu'on l'avait trouvé mort ?

– Descendu, c'est sa propre expression.

– Merci, Peak, reprit le chef. Comment vont les enfants ?

Murry répondit qu'ils allaient tous parfaitement, excepté le plus jeune qui ne grossissait pas autant qu'il aurait voulu.

Ayant téléphoné au bureau du Procureur, Noonan ordonna à Dart d'enregistrer la déclaration de Peak avant son départ.

Noonan, Dart et le sténographe se mirent ensuite en route pour l'Hôpital Municipal afin d'obtenir une déclaration en règle de Myrtle Jennison. Je ne les y accompagnai pas. J'avais en effet décidé que j'avais besoin de sommeil et je retournai à l'hôtel.

CHAPITRE XIII

$ 200,0

Je venais de déboutonner mon gilet lorsque la sonnerie du téléphone retentit. C'était Dinah Brand qui se plaignit d'avoir vainement essayé de m'obtenir à l'appareil depuis dix heures.

– Avez-vous commencé à utiliser ce que je vous ai dit ? s'enquit-elle.

– J'y ai beaucoup réfléchi. Ça ne me semble pas mauvais. Je crois que je m'en vais lancer le pétard cet après-midi.

– Ne le faites pas. Attendez que je vous aie vu. Pouvez-vous venir maintenant ?

J'eus un regard de regret pour le lit vide qui m'attendait et je répondis « oui » sans enthousiasme.

Un nouveau bain froid me fit si peu d'effet que je faillis m'endormir dedans.

Ce fut encore une fois Dan Rolff qui m'introduisit. Son aspect et son attitude semblaient nier qu'il se fût rien passé d'extraordinaire la nuit précédente. Dinah Brand vint dans le hall pour me débarrasser de mon pardessus. Elle avait une robe brune en jersey de laine dont l'épaule portait un accroc de plusieurs centimètres.

Elle me fit entrer dans le salon et s'assit à côté de moi sur le Chesterfield. Puis elle commença :

– Je vais vous demander de faire quelque chose pour moi. Nous sommes bons amis, n'est-ce pas ?

Je l'admis. Elle posa successivement son index tiède sur chacune des phalanges de ma main gauche et expliqua ce qu'était le « quelque chose ».

– Je voudrais que vous ne vous occupiez plus de ce que je vous ai dit la nuit dernière. Non, attendez ! Attendez une seconde que j'aille jusqu'au bout… Dan avait raison. Je ne peux pas donner Max comme ça. Ce serait absolument ignoble. De plus, c'est à Noonan que vous en voulez surtout, n'est-ce pas ? Eh bien, si vous voulez être un amour et laisser Max tranquille pour cette fois, je vous raconterai quelque chose qui vous permettra de régler définitivement le compte de Noonan. Vous aimeriez mieux ça, hein ? Et vous avez trop d'amitié pour moi pour essayer de prendre avantage de ce que je vous ai dit quand j'étais si fâchée contre Max que je ne savais plus ce que je disais ?

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire sur Noonan ? questionnai-je.

Elle me serra le biceps et murmura :

– Vous promettez ?

– Pas encore.

Elle fit une moue et dit :

– Je vous jure que c'est fini pour de bon entre Max et moi, mais vous ne voudriez tout de même pas que je le trahisse ?

– Alors, au sujet de Noonan ?

– Promettez.

– Non.

Ses doigts m'entrèrent dans le biceps. Elle interrogea vivement :

– Vous êtes déjà allé voir Noonan ?

– Oui.

Elle me lâcha le bras. Son visage s'assombrit, elle haussa les épaules et dit d'un ton perplexe :

– Je ne vois pas ce que je peux y faire maintenant.

Je me levai.

– Restez assis, ordonna une voix.

C'était un chuchotement rauque : la voix de Whisper.

Je me retournai pour l'apercevoir debout dans l'entrée de la salle à manger, un énorme automatique noir dans une de ses petites mains blanches. Un individu dont le visage rubicond était illustré d'une balafre à la joue, se tenait debout derrière lui.

Pendant que je me rasseyais, l'autre entrée se remplit également de monde. L'homme à la grande bouche et au menton ravalé que j'avais entendu appeler Jerry par Whisper, franchit le premier le cadre de la porte. Il tenait un revolver dans chaque main. Le plus maigre des deux blondins que j'avais vus dans le repaire de King Street regardait pardessus son épaule.

Dinah Brand se releva du Chesterfield, tourna le dos à Thaler et s'adressa à moi. Sa voix était étouffée de rage.

– Cette fois-ci, je n'y suis pour rien ! Il prétendait être venu ici tout seul pour me faire des excuses et pour m'expliquer qu'il y avait gros à gagner en vous donnant Noonan. Naturellement, tout ça était un coup monté mais je m'y suis laissée prendre. Je le jure devant Dieu ! Il devait vous attendre en haut pendant que je vous parlerais. Je ne savais même pas que les autres étaient là. J'avais…

La voix tranquille de Jerry se fit entendre.

– Si je lui envoyais une balle sous les pieds ? Ça la ferait peut-être asseoir et elle se tiendrait tranquille… Ça va ?

Je ne pouvais pas voir Whisper. La fille étant entre nous deux.

– Pas encore, répondit-il. Où est Dan ?

Le gamin blond répondit :

– Là-haut, par terre, dans la salle de bain. J'ai été obligé de le sonner.

Dinah Brand se tourna vers Thaler. Des mailles de son bas avaient filé et traçaient des méandres sur chacun de ses vastes mollets.

– Max Thaler, dit-elle, vous êtes un sale petit…

– Fermez ça et écartez-vous, murmura-t-il posément.

À ma grande surprise, elle obéit et se tut.

– Ainsi, Noonan et vous, êtes en train d'essayer de me coller la mort de son frère sur le dos ?

– Il n’y a pas à essayer, c’est la vérité.

Les coins de ses lèvres minces s’abaissèrent et il déclara :

– Vous êtes aussi crapule que lui.

– Vous avez de bonnes raisons de savoir le contraire, dis-je. Quand il a essayé de vous avoir injustement, je me suis mis de votre côté. Ce coup-ci, son accusation est juste.

Dinah Brand se remit soudain à jeter feu et flammes. Debout, au milieu de la pièce, elle hurla en agitant les bras :

– Fichez-moi le camp d’ici, tous tant que vous êtes ! Qu’est-ce que toutes vos histoires peuvent bien me faire ? Fichez-moi le camp !

Le blondin, qui avait mis Dan Rolff hors de combat, se glissa derrière Jerry et entra dans la pièce, le sourire aux lèvres. Saisissant un des bras de la fille, il le lui replia derrière le dos.

Elle pirouetta pour lui faire face et lui expédia son poing libre dans le ventre. Le coup avait été asséné avec toute la force d’un homme. Cela fit lâcher prise au gamin qui recula d’un pas ou deux.

Il prit le temps de respirer profondément, tira une matraque de sa poche de derrière et s’avança de nouveau. Il ne souriait plus.

Cette fois, le rire de Jerry avait fait complètement disparaître son menton.

Thaler jeta de son murmure rauque :

– Ne la touchez pas !

Le gamin ne l'entendit pas. Il montrait les dents à la fille dans un rictus agressif.

Son visage à elle était aussi dur que l'effigie d'une pièce de monnaie. Presque tout le poids de son corps reposait sur son pied gauche. Je devinai que, s'il avançait, le blondin allait stopper un bon coup de pied.

Il fit une feinte de la main gauche et lança son poing qui tenait la matraque vers le visage de la fille.

Whisper répéta : « Ne la touchez pas ! » et tira.

La balle atteignit le blondin sous l'œil droit, le faisant pivoter et le jetant le dos en avant dans les bras de Dinah Brand.

C'était le moment ou jamais.

Profitant de l'inattention causée par la bagarre, j'avais laissé glisser ma main vers ma poche de hanche. Je tirai rapidement mon automatique et fit feu sur Thaler à la volante, en visant l'épaule.

C'était une erreur. Si j'avais visé en plein, j'aurais fait mouche. Mais le rire de Jerry n'avait pas diminué sa vigilance. Son coup partit avant le mien. La balle m'érafla le poignet, faisant dévier mon arme. Mais si mon projectile manqua Thaler, il ne rata pas l'homme au visage rubicond qui se tenait derrière lui.

Ignorant jusqu'à quel point mon poignet avait souffert, je passai mon arme dans ma main gauche.

Jerry tira une seconde fois. Dinah gêna son tir en lui lançant le cadavre dans les jambes. La tête blonde du mort lui

heurta le genou. Je profitai de ce qu'il avait à demi perdu l'équilibre pour me jeter sur lui.

Je bondis juste à temps pour éviter la balle de Thaler. Jerry et moi culbutâmes dans le hall, enchevêtrés l'un dans l'autre.

Jerry n'était pas difficile à manier, mais il fallait agir vite ; j'avais Thaler derrière moi. Je lui assénai deux crochets, fit suivre le tout d'un coup de pied et parachevai mon travail d'un coup de crosse sur la tête. Je cherchai un endroit où mordre lorsque je sentis qu'il se détendait sous moi. Je lui flanquai un dernier coup de poing à l'endroit où aurait dû être son menton pour être sûr qu'il ne me jouait pas la comédie et me carapatai dans le hall pour me mettre hors de vue.

Accroupi le long du mur, je braquai mon arme sur la pièce occupée par Thaler et attendit. Pendant un moment, je n'entendis rien que le bruit du sang qui me battait dans les tempes.

Dinah Brand apparut à la porte, regarda successivement le corps de Jerry et moi, sourit d'un air amusé et me fit signe de venir. Je la suivis, l'œil aux aguets.

Whisper était debout au milieu de la pièce. Ses mains et son visage étaient également vides. N'eût été sa menaçante petite bouche, on aurait pu le prendre pour un mannequin exposé dans une vitrine.

Dan Rolff se tenait derrière lui, le canon d'un automatique appuyé sur ses reins. Le visage de Rolff était en sang. Feu le gamin blond ne l'avait pas épargné.

J'adressai à Thaler un rictus de satisfaction tout en constatant : « Voilà qui va mieux. » C'est alors que je m'aperçus que Rolff tenait un autre pistolet automatique pointé sur ma bedaine. C'était moins agréable. Mais la main qui tenait mon arme n'était pas dans une trop mauvaise position et, au total, les chances étaient à peu près égales.

– Lâchez votre pistolet, dit Rolff.

Je regardai Dinah avec, à ce que je suppose, un air assez surpris. Elle haussa les épaules.

– Il paraît que c'est Dan qui commande, maintenant.

– Oui ? Eh bien, on devrait lui dire que je n'aime pas être commandé.

Rolff répéta :

– Posez votre arme.

Je répliquai résolument :

– Vous pouvez aller au diable ! J'ai perdu vingt livres en courant après l'oiseau que vous tenez et je peux en perdre encore vingt pour y arriver.

– Vos affaires ne m'intéressent pas, répondit-il. Je n'ai pas l'intention de prendre parti pour l'un ou l'autre…

Dinah Brand marchait dans la pièce. Lorsqu'elle fut derrière Rolff, j'interrompis celui-ci pour m'adresser à elle :

– Si vous le teniez maintenant, vous, seriez sûre de vous faire deux amis, Noonan et moi. Vous ne pouvez plus avoir confiance en Thaler, il est donc inutile que vous lui rendiez service.

Elle se mit à rire.

– Parlons finance, mon chéri, dit-elle.

– Dinah ! protesta Rolff.

Il était pris. Elle était derrière lui et assez forte pour l'immobiliser. Il y avait peu de chances pour qu'il tire sur elle et c'était la seule chose qui aurait pu l'empêcher de faire ce qu'elle déciderait de faire.

– Cent dollars, dis-je.

– Bon Dieu ! Dire que je vous ai enfin forcé à faire une offre ! Mais ça ne suffit pas.

– Deux cents.

– Vous devenez prodigue ! Mais c'est encore trop bas.

– Baissez vos prix, alors, répliquai-je. Je veux bien payer deux cents dollars pour ne pas être obligé de lui faire sauter le pistolet des mains avec une balle, mais pas davantage.

– Allons, vous étiez si bien parti ! Encore une enchère…

– Deux cents dollars et demi. Pas un sou de plus.

– Espèce d'avare ! dit-elle. Rien à faire.

– Comme vous voudrez. J'adressai une grimace à Thaler. Quand ce qui va arriver, arrivera, n'oubliez pas de vous tenir tranquille.

– Attendez ! cria Dinah. Avez-vous réellement l'intention de tirer ?

– Je ne sortirai d'ici qu'avec Thaler.

– Deux cents dollars et demi ?

– Oui.

– Dinah ! cria Rolff sans me lâcher du regard, vous ne pouvez pas…

Mais elle s'était approchée tout près de lui par derrière et l'entourait de ses bras vigoureux, enserrant et abaissant en même temps les siens.

Je repoussai Thaler du bras droit et, mon arme toujours braquée sur lui, arrachai les pistolets de Rolff des mains de ce dernier. Dinah le relâcha.

Il fit deux pas en arrière, murmura : « Pas la peine… » d'une voix éteinte et s'affaissa sur le plancher.

Dinah courut à lui. Je poussai Thaler dans le hall, au delà du corps toujours inanimé de Jerry, et allai jusqu'à un retrait pratiqué sous l'escalier dans lequel j'avais remarqué un appareil téléphonique.

J'appelai Noonan pour l'informer de la capture de Thaler et de l'endroit où je me trouvais.

– Sainte Mère de Dieu ! s'écria-t-il. Ne le tuez pas avant que j'arrive !

CHAPITRE XIV

MAX

La nouvelle de la capture de Thaler s'était rapidement répandue. Lorsque Noonan, les flics qu'il avait amenés et moi emmenâmes le petit gangster et Jerry, enfin réveillé, au City Hall, nous dûmes traverser un rassemblement d'au moins une centaine de personnes.

Parmi cette foule, certaines physionomies étaient loin d'exprimer la joie. Les flics de Cooper eux-mêmes – déjà peu reluisants d'habitude – allaient et venaient avec des visages dont la pâleur et l'anxiété étaient visibles. Mais Noonan était le plus heureux des hommes. Même l'échec qu'il essuya lorsqu'il essaya d'intimider Whisper pendant son interrogatoire ne réussit pas à lui gâter sa joie.

Whisper ne se laissa ébranler par rien. Il avait commencé par déclarer qu'il ne parlerait qu'à son avocat et il n'en démordit pas. Et malgré toute la haine qu'il avait pour lui, Noonan savait que son prisonnier était de ceux qu'il n'aurait pas été prudent de malmener ou de livrer à l'équipe du « Troisième Degré ». Whisper avait tué le frère du chef et le chef le haïssait à mort, mais Thaler était encore trop important dans Personville pour être traité à la légère.

Le chef voulait m'emmener dîner chez lui mais je m'en débarrassai par un mensonge en prétendant que mon poignet – maintenant dûment bandé – me faisait souffrir. Il était, en réalité, à peine éraflé.

Pendant que nous étions en train d'en parler, un couple de détectives en civil amena l'individu rubicond qui avait récolté la balle dont j'avais manqué Whisper. Le projectile n'avait fait que lui briser une côte et il s'était faufilé dehors par la porte de service pendant les péripéties de la fin. Les hommes de Noonan l'avaient pincé chez un docteur. Mais le chef ne put rien en tirer et l'envoya à l'hôpital.

Je me levai pour prendre congé en disant :

– C'est la fille Brand qui m'a donné le tuyau qui m'a conduit à ces arrestations. C'est pourquoi je vous demande de la laisser, elle et Rolff, en dehors de l'affaire.

Pour la cinq ou sixième fois depuis deux heures, le chef s'empara de ma main gauche.

– Il suffit que ça vous fasse plaisir pour qu'on les laisse tranquilles, m'assura-t-il. Mais si elle vous a aidé à « avoir » ce salaud, vous pouvez lui dire de ma part que lorsqu'elle voudra quelque chose, elle n'aura qu'à le dire.

Je répondis que je lui dirais et je partis pour mon hôtel, hypnotisé par l'idée d'un lit frais et blanc. Mais on approchait de huit heures et mon estomac criait famine. Je m'arrêtai donc dans la salle à manger de l'hôtel pour le satisfaire.

Je me laissai ensuite tenter par un fauteuil de cuir, le temps de fumer un cigare. Ceci m'amena à entrer en conversation avec un expert-comptable de Denver qui connaissait à Saint-Louis quelqu'un que je connaissais aussi. Et c'est alors que la rue s'emplit d'un bruit de fusillade.

En atteignant la porte, je décidai que le bruit devait venir du côté du City Hall. Je semai l'expert-comptable et me dirigeai dans cette direction.

J'avais à peu près franchi les deux tiers du trajet lorsque j'aperçus une automobile qui descendait la rue à ma rencontre. Des coups de revolver jaillissaient de l'arrière en un crépitement continu.

Je me mis à l'abri dans une entrée de maison et sortis mon revolver. La voiture arrivait à ma hauteur. La lumière d'une lampe à arc fit sortir de l'ombre les visages des deux hommes assis sur le devant. Celui du conducteur m'était inconnu. La partie supérieure de l'autre était à demi cachée par le bord abaissé de son chapeau. Mais la partie inférieure appartenait à Thaler.

De l'autre côté de la rue s'ouvrait l'entrée d'une allée dont l'extrémité la plus éloignée était illuminée. Juste au moment où l'automobile qui emmenait Whisper arrivait à ma hauteur, quelqu'un passa entre cette lumière et moi. Le quelqu'un en question avait émergé d'une ombre qui aurait bien pu être celle d'une boîte à ordure pour courir se cacher derrière un autre abri de même nature.

Quelque chose me fit oublier Whisper. Les jambes de la silhouette que j'avais entrevues présentaient une courbure caractéristique.

Une seconde voiture apparut, chargée de flics. Elle passa en grondant, dirigeant un feu nourri sur celle des fugitifs.

Je me glissai de l'autre côté de la rue avec l'intention de fouiller l'allée où se cachait un homme qui avait peut-être les jambes torses.

Si c'était mon homme, il y avait gros à parier qu'il n'était pas armé. J'opérai en conséquence, marchant au milieu de l'allée et fouillant les ombres des yeux, des oreilles et du nez. Parvenu aux trois-quarts de sa longueur, j'aperçus une ombre qui s'éloignait. C'était celle d'un homme s'enfuyant à toutes jambes.

– Halte ! m'écriai-je en galopant derrière lui. Halte ! MacSwain, ou je tire !

Il fit encore quelques foulées, puis s'arrêta en faisant demi-tour.

– Ah ! c'est vous ? dit-il comme s'il attachait de l'importance à l'identité de celui qui allait le ramener en prison.

– C'est moi, dis-je. Qu'est-ce que vous faites tous à vous balader dehors ?

– Je ne sais pas grand'chose sur ce qui s'est passé. Quelqu'un a dynamité la tôle. Je me suis faufilé dehors avec les autres. Il y avait des types qui tenaient les flics en respect. J'en ai profité comme tout le monde, et quand nous nous sommes séparés, j'ai décidé de passer par derrière pour gagner les collines. Je n'ai rien fait dans tout ça. Je me suis borné à profiter de l'occasion.

– Whisper avait été arrêté ce soir, l'informai-je.

– Bon Dieu ! Alors, c'est ça ? Noonan aurait pourtant bien dû savoir qu'il ne pourrait jamais garder ce type-là en tôle. Pas dans cette ville…

Nous étions debout et immobiles à l'endroit où j'avais rejoint MacSwain.

– Vous savez pourquoi il a été arrêté ? demandai-je.

Il grogna affirmativement :

– Pour avoir tué Tim ?

– Vous savez qui a tué Tim ?

– Hein ? Bien sûr ! C'est lui.

– C'est vous.

– Moi ? Vous êtes malade ! Qu'est-ce qui vous prend ?

– N'oubliez pas que j'ai un revolver dans la main gauche, lui rappelai-je.

– Mais, écoutez, il a pourtant bien dit à la poule que c'était Whisper qui avait fait le coup ? Qu'est-ce qui vous prend ?

– Il n'a pas dit : *Whisper*. J'ai entendu des femmes appeler *Thaler* par son petit nom, mais je n'ai jamais entendu des hommes l'appeler autrement que *Whisper*. Ce n'est pas *Max* que Tim a voulu dire, c'est *MacSwain,* et il est mort avant d'avoir pu finir le mot. Et n'oubliez pas que je suis armé.

– Je n'avais pas de raison de le tuer, c'est à la poule de Whisper qu'il en avait…

– Je ne me suis pas encore occupé de ça, mais ça viendra. Vous et votre femme étiez séparés. Tim était un coureur de femmes, n'est-ce pas ? Il pourrait y avoir quelque chose là-dessous. Il faudra que je m'en occupe. Ce qui m'y a fait penser, c'est que vous n'ayez jamais essayé d'extorquer davantage d'argent à la poule.

– Ne dites donc pas des choses comme ça ? supplia-t-il. Vous savez bien que ce n’est pas vrai. Pourquoi serais-je resté là ensuite ? Je me serais occupé de me procurer un alibi, comme Thaler.

– Pour quoi faire ? À ce moment-là, vous faisiez partie de la police. Vous aviez toute facilité pour arranger les choses comme vous vouliez.

– Vous savez très bien que ça ne tient pas debout. Ne parlez donc pas comme ça, bon Dieu !

– Ça m’est égal, dis-je. C’est toujours quelque chose à raconter à Noonan lorsque nous le reverrons. Il est probablement tout démoralisé à cause de l’évasion de Thaler et ça l’empêchera d’y penser.

MacSwain tomba à genoux sur le sol boueux de l’allée et s’écria :

– Ne faites pas ça, pour l’amour de Dieu ! Il me tuerait !

– Cessez de gueuler, grommelai-je. Et dites-moi la vérité.

– Il va me tuer de ses propres mains ! gémit-il.

– Faites comme vous voudrez. Si vous ne voulez pas me dire la vérité à moi, vous la direz à Noonan. Si vous êtes franc avec moi, je ferai ce que je pourrai pour vous.

– Qu’est-ce que vous pouvez faire ? interrogea-t-il d’un ton désespéré en recommençant à gémir. Et qu’est-ce qui me dit que vous essaierez de faire quelque chose ?

Je décidai de lui faire entrevoir la vérité.

– Vous prétendiez avoir deviné ce que j’étais venu faire ici. Vous devriez donc savoir que mon jeu consiste à mainte-

nir Whisper et Noonan en bisbilles. Pour y arriver, je n'ai qu'à laisser croire à Noonan que c'est Whisper qui a tué Tim. Mais si ne voulez pas faire ce que je veux, ça m'est égal, je raconterai tout à Noonan.

– Alors, vous ne lui direz rien ? interrogea-t-il anxieusement. Vous me le promettez ?

– Je ne vous promets rien du tout, répliquai-je. Pourquoi vous promettrai-je quelque chose ? C'est moi qui vous tiens. Vous me direz la vérité à moi ou vous la direz à Noonan. Et dépêchez-vous ! Je n'ai pas envie de rester là toute la nuit.

Il finit par se décider à parler.

– Je ne sais pas ce que vous avez découvert au juste, mais ça s'est bien passé comme vous le dites. Ma femme est devenue amoureuse de Tim. À partir de ce moment-là, tout a été fini pour moi et vous pouvez demander à tout le monde si, avant ça, je n'étais pas un type régulier. Voilà comment c'est arrivé. Je n'avais qu'un désir, c'était de la voir heureuse. Mais ce qui la rendait heureuse était presque toujours ce qui devait me rendre malheureux. La déveine a voulu que je n'aie jamais été capable de lui dire non. Tout aurait pourtant bougrement mieux marché si j'avais pu le faire. Croyant qu'il l'épouserait, je l'ai donc laissée partir et demandé le divorce.

« Mais il me revint bientôt aux oreilles qu'il faisait la cour à une nommée Myrtle Jennison. Je ne pouvais pas admettre ça. Je lui avais donné sa chance avec Helen et il la laissait tomber pour une autre. C'est une chose que je n'étais pas décidé à supporter. Helen n'était pas une femme à traiter comme ça. C'est pourtant le hasard qui me l'a fait rencontrer, à Mock Lake, cette nuit-là. Quand je l'ai vu entrer sous

une des tonnelles, je lui ai couru après. C'était justement le genre d'endroit tranquille qu'il nous fallait pour régler ça.

« Je crois que nous avions tous les deux un peu bu. Quoi qu'il en soit, nous avons commencé à nous expliquer. Quand les choses se sont mises à mal tourner pour lui, il a tiré son feu. Il avait les foies. J'ai mis la main dessus et, dans la bagarre, le coup est parti. Je vous jure que c'est arrivé comme ça et que je ne lui ai pas tiré dessus. Le coup est parti pendant que nous avions tous les deux la main sur le revolver. J'ai couru me cacher dans les buissons, mais, pendant que j'étais là, je l'ai entendu qui gémissait. Il y avait du monde qui arrivait et cette Myrtle Jennison rappliquait de l'hôtel en courant.

« J'avais grande envie de retourner pour écouter ce que Tim pouvait bien raconter et pour savoir si j'avais quelque chose à craindre. Mais je n'avais pas envie d'arriver le premier auprès de lui. J'ai donc été obligé d'attendre que la fille soit arrivée auprès de lui et qu'elle lui ait parlé. Pendant ce temps-là, j'écoutais toujours son bafouillage, mais sans pouvoir arriver à distinguer ce qu'il disait. Quand elle a été arrivée auprès de lui, j'ai couru pour les rejoindre et je suis arrivé à mon tour, juste à temps pour le voir mourir en essayant de prononcer mon nom.

« Je n'ai pensé à Whisper que lorsqu'elle est venue me faire sa proposition en m'apportant la lettre que Tim lui avait écrite et où il parlait de se suicider avec les deux cents dollars et la bague. Jusque-là, je n'avais fait que gagner du temps sous prétexte d'enquête, comme c'était naturel puisque j'étais dans la police à ce moment-là, et en essayant surtout de voir comment les choses allaient tourner. Quand elle est venue me parler, j'ai compris que je n'avais rien à

craindre. Et l'affaire en est restée là jusqu'au moment où vous vous en êtes mêlé.

Il fit une croix dans la boue avec son pied et ajouta :

– Ma femme a été tuée la semaine suivante, par accident. Un drôle d'accident. Elle a conduit sa Ford sur la voie du tram N° 6 juste au bas de la longue côte qui descend de Tanner et elle l'a arrêtée là.

– Est-ce que Mock Lake fait partie de ce comté ? questionnai-je.

– Non, c'est dans Boulder County.

– Ce n'est plus dans le territoire de Noonan, alors ? Supposez que je vous emmène là-bas et que je vous remette entre les mains du sherrif ?

– Ça ne changerait rien, répondit-il. Le sherrif, Tom Cook, est le beau-fils du sénateur Keefer. Noonan m'aurait par Keefer.

– Si tout s'est passé comme vous le racontez, vous avez au moins autant de chance de vous en tirer que d'être condamné.

– Pensez-vous ! Si j'avais pu croire qu'on me jugerait honnêtement, j'aurais déjà risqué le paquet, mais, avec eux, il ne faut pas y compter.

– Nous allons retourner voir Noonan, dis-je. Ne parlez pas trop.

Noonan arpentait son cabinet d'un air furieux, agonisant d'injures cinq ou six de ses hommes qui auraient bien voulu être ailleurs.

– Voilà un objet perdu que je vous rapporte, dis-je en poussant MacSwain en avant.

D'un coup de poing, Noonan expédia l'ancien détective au plancher, lui asséna un coup de pied dans les côtes et ordonna à un flic de l'emmener.

Quelqu'un ayant appelé Noonan au téléphone, j'en profitai pour filer sans lui dire bonsoir.

Dans la direction du nord, quelqu'un tirait des coups de revolver.

Je croisai un groupe de trois hommes qui s'avançaient à pas de loup, l'œil aux aguets.

Un peu plus loin, un autre s'écarta jusqu'au bord du trottoir pour me laisser passer. Je ne le connaissais pas et je ne crois pas qu'il m'ait connu.

Un coup de feu isolé claqua, tout proche.

Comme j'atteignais mon hôtel, une voiture de tourisme dont la carrosserie noire témoignait d'un long usage passa à toute vitesse, surchargée d'hommes.

Je ne pus m'empêcher de sourire en la regardant disparaître. Poisonville commençait à bouillonner et j'étais devenu moi-même si semblable à un de ses habitants que la pensée de ma part de responsabilité dans ce bouillonnement ne réussit même pas à m'empêcher de dormir pendant douze heures.

CHAPITRE XV

CEDAR HILL

Un peu après-midi, un coup de téléphone de Mickey Linehan me réveilla.

– Nous sommes arrivés, dit-il. Où est le Comité de Réception ?

– Ils se sont probablement arrêtés en route pour acheter une corde. Mettez vos valises à la consigne et venez ici. Chambre 537. Tâchez qu'on ne remarque pas trop votre arrivée.

Je m'habillai en les attendant.

Mickey Linehan était un grand type aux épaules tombantes dont les membres dégingandés paraissaient toujours sur le point de se disloquer. Ses oreilles rouges saillaient comme des ailerons et son visage lunaire arborait ordinairement le sourire vague d'un idiot de village. Il offrait l'aspect d'un clown et cette apparence ne mentait pas.

Dick Foley était un Canadien qui avait l'air d'un adolescent irritable. Ses manies étaient de porter des talons hauts pour accroître sa taille, de parfumer ses mouchoirs et de se montrer aussi avare de paroles que possible.

Mais tous les deux étaient des collaborateurs utiles.

– Qu'est-ce que vous a dit le Vieux au sujet de cette affaire ? demandai-je lorsque nous fûmes tous les trois assis.

Le Vieux était le directeur de la succursale de San Francisco. Nous le désignions également par le sobriquet de Ponce-Pilate à cause du sourire agréable avec lequel il nous envoyait risquer notre peau. C'était un vieillard courtois, majestueux et poli qui, pour la chaleur de cœur, aurait pu être comparé à l'échafaud. Les beaux esprits de l'Agence prétendaient qu'il crachait des glaçons en plein juillet.

– Il n'avait pas trop l'air de savoir de quoi il s'agissait, dit Mickey, excepté que vous aviez télégraphié pour demander du renfort. Il nous a dit qu'il n'avait reçu aucun rapport de vous depuis deux jours.

– Et il y a bien des chances pour qu'il n'en reçoive pas avant deux autres. Qu'est-ce que vous savez de Personville ?

Dick secoua la tête et Mickey répondit :

– Rien, sauf que j'ai entendu des gens l'appeler Poisonville comme si ça voulait dire quelque chose.

Je leur racontai alors ce que je savais et ce que j'avais fait. Le téléphone m'interrompit comme j'arrivais à la fin de l'histoire.

C'était la voix traînante de Dinah Brand :

– Allo ! comment va le poignet ?

– Ce n'est qu'une écorchure. Qu'est-ce que vous pensez de l'explosion de cette nuit ?

– Je n'y suis pour rien, répondit-elle. J'ai fait ce que je pouvais et si Noonan n'a pas été capable de le garder, c'est tant pis pour lui. Je vais descendre en ville cet après-midi pour acheter un chapeau. Je compte passer vous voir pour une ou deux minutes si vous êtes chez vous.

– À quelle heure ?

– Vers trois heures.

– Très bien, je vous attendrai pour vous donner les deux cents dollars et demi que je vous dois.

– Entendu, dit-elle. C'est justement pour ça que je venais.

Je revins à ma chaise et à mon histoire.

Lorsque j'eus fini, Mickey Linehan poussa un sifflement et commenta :

– Pas étonnant que vous n'ayez pas envie de faire votre rapport… Qu'est-ce que vous croyez que dirait le Vieux s'il savait ce que vous avez fabriqué ?

– Si tout marche comme je l'espère, je n'aurai pas besoin d'entrer dans les détails en faisant mon rapport. C'est très joli d'observer les règlements de l'Agence mais quand on est sur une affaire, on est obligé de s'en tirer comme on peut. À Poisonville, les principes sont vite rouillés. D'ailleurs, les rapports ne sont pas faits pour qu'on y mette tous les détails et j'aimerais bien que vous n'envoyiez rien à San Francisco sans me l'avoir montré.

– Quel genre de crime allez-vous nous faire commettre ? interrogea Mickey.

– Je voudrais que vous preniez Pete le Finn en filature. Dick prendra Lew Yard. Vous allez être obligés de faire comme moi : agir suivant les circonstances. J'ai comme une idée que tous les deux vont essayer d'obliger Noonan à laisser Whisper tranquille. Mais je ne sais pas s'il le fera. C'est

un client auquel il serait dangereux de se fier et il est absolument décidé à venger son frère.

– Et quand j'aurai trouvé le Finn, interrogea Mickey, qu'est-ce que j'en ferai ? Je ne voudrais pas qu'on s'aperçoive trop de ma bêtise, mais cette affaire-ci est de l'algèbre pour moi. J'ai à peu près tout compris, sauf ce que vous avez fait et ce que vous voulez faire.

– Vous pouvez toujours commencer par le filer. J'ai besoin de trouver quelque chose pour mettre Pete mal avec Noonan et Thaler, d'une part, ainsi que Yard avec Pete et Noonan et Thaler de l'autre. Si nous pouvions arriver à faire suffisamment de dégâts pour démolir leur combine, ils ne seraient pas longs avant de commencer à se poignarder dans le dos les uns les autres. Il faut les forcer à faire ce travail-là pour nous. La brouille entre Thaler et Noonan n'est qu'un commencement. Et si nous ne continuons pas à l'entretenir, elle se retournera contre nous.

« Je pourrais acheter à Dinah Brand d'autres révélations sur la bande, mais, ici, il ne sert à rien d'accuser personne de quoi que ce soit, même quand on a toutes les preuves en main. Les tribunaux sont à leur service. Et d'ailleurs, maintenant, la procédure judiciaire serait trop lente pour ce que je veux faire. Je suis entortillé dans une affaire que le Vieux finira bien par deviner.

– San Francisco n'est pas assez loin pour l'empêcher de flairer les choses – et aussitôt qu'il aura découvert ce qui se passe, il va s'installer au téléphone jusqu'à ce qu'il reçoive des explications. Il me faut des résultats pour masquer les détails. Des preuves ne suffiraient pas. Ce qu'il nous faut, c'est de la dynamite.

– Et notre respecté client, Mr Elihu Willsson ? interrogea Mickey. Qu'est-ce que vous comptez en faire ? À moins que ce soit : *lui* faire, qu'il faille dire ?

– Peut-être le coup du lapin et peut-être, simplement, le forcer à nous soutenir. L'un ou l'autre, suivant le cas. En attendant, je crois qu'il vaut mieux que vous alliez loger, vous, Mickey, à l'Hôtel Person et, vous, Dick, au National. Ne vous montrez pas ensemble et, si vous n'avez pas envie de me voir flanquer à la porte de l'Agence, mettez-en un coup pour m'aider à aboutir avant que le Vieux ait compris ce qui se passe. Je crois que vous ferez bien de prendre ce que je vais vous dire par écrit.

Je leur donnai alors les noms, signalements et adresses – quand je les avais – d'Elihu Willsson ; de Stanley Lewis, son secrétaire ; de Dinah Brand ; de Dan Rolff ; de Noonan ; de Max Thaler (alias Whisper) ; du lieutenant de celui-ci, Jerry, l'homme-sans-menton ; de Mrs Donald Willsson ; de la fille de Lewis, l'ancienne secrétaire de Willsson et, enfin, de Bill Quint, le révolutionnaire qui avait été l'amant de Dinah Brand.

– Et maintenant, dis-je, au travail. Et n'oubliez pas qu'il n'existe pas d'autre loi dans Poisonville que celle que vous appliquerez vous-même.

Mickey me répondit que je serais surpris d'apprendre le nombre de lois dont il pouvait se passer. Quant à Dick, il se borna à me dire au revoir.

Lorsque j'eus dépêché mon petit déjeuner, je me rendis au City Hall.

Le visage de Noonan avait perdu un peu de ses couleurs et ses yeux verdâtres étaient troubles comme s'il n'avait pas

dormi. Il me secoua la main avec sa cordialité habituelle tandis que sa voix et ses manières exprimaient toujours le même optimisme.

– Avez-vous des nouvelles de Whisper ? questionnai-je, lorsque les salamalecs furent achevés.

– Je crois que je tiens une piste. Son regard alla de l'horloge pendue au mur au téléphone placé sur son bureau. J'attends un mot d'une minute à l'autre, asseyez-vous.

– Quels sont les autres qui se sont enfuis ?

– Il n'y en a plus que deux dehors, Jerry Hooper et Tony Agosti. Nous avons rattrapé le reste. Jerry est l'homme à tout faire de Whisper et le macaroni fait aussi partie de sa bande. C'est le type qui a planté son couteau dans Ike Bush à la fin du combat de l'autre jour.

– Vous en tenez d'autres de la bande ?

– Non. Nous n'en avions que trois en tout. Ces deux-là et Buck Wallace, le type que vous avez blessé. Il est à l'hôpital.

Le chef jeta un nouveau coup d'œil à l'horloge, puis consulta sa montre. Il était exactement deux heures. Il se tourna vers le téléphone. La sonnerie retentit. Il s'en saisit et dit :

– Noonan à l'appareil… Oui… Oui… Oui… Très bien.

Il repoussa l'appareil et se mit à pianoter sur la rangée de boutons de nacre qui décorait son bureau. La pièce s'emplit de flics.

– Ils sont à l'auberge de Cedar Hill, annonça-t-il. Bates, vous viendrez avec moi avec votre équipe. Terry, vous passerez par Broadway et prendrez la maison à revers. Ramas-

sez les types du Service de la Circulation en passant. Nous allons probablement avoir besoin de tout notre monde. Duffy, vous passerez par Union Street et la vieille route de la Mine. Mac Graw restera au quartier général. Ramassez tous les renforts que vous pourrez trouver et envoyez-les nous. Allons-y !

Il saisit son chapeau et suivit ses hommes tout en me criant par-dessus l'épaule :

– Arrivez, mon vieux, c'est la curée.

Je descendis derrière eux au garage de la police où les moteurs d'une demi-douzaine de voitures ronflaient déjà. Le chef prit place à côté de son chauffeur. Je m'assis derrière en compagnie de quatre détectives.

Pendant ce temps, des hommes s'empilaient dans les autres autos. On sortait les mitrailleuses de leurs gaines et on distribuait des brassées de fusils et de pistolets ainsi que des paquets de cartouches.

La voiture du chef démarra la première. Elle le fit avec une telle secousse que les dents m'en claquèrent. Après avoir failli accrocher la porte du garage, l'auto bondit en travers du trottoir où deux piétons se garèrent avec rapidité, sauta du trottoir sur la chaussée, manqua un camion d'aussi près que nous avions frôlé la porte et fila dans King Street, sa sirène hurlant à pleine voix.

Prises de panique, les automobiles s'écartaient en hâte pour nous laisser le chemin, sans souci du code de la route. C'était très amusant.

M'étant retourné, je constatai qu'une autre voiture de la police était derrière nous et qu'une troisième débouchait

dans Broadway. Noonan, qui mâchonnait un cigare éteint, se pencha vers son chauffeur et grogna :

– Mettez un peu les gaz, Pat !

Pat terrorisa la conductrice d'un coupé en nous le faisant contourner et jeta la voiture entre un tramway et un fourgon de blanchisseur. C'était une fente si étroite que j'eus l'impression que notre voiture ne l'eût jamais franchie si l'émail poli de sa carrosserie ne l'eût rendue glissante.

Pat remarqua :

– Entendu, mais je vous préviens qu'elle n'a pas de freins.

Nous fîmes halte devant une barrière surmontée d'une enseigne électrique en mauvais état dont les ampoules – quand elles existaient encore – devaient avoir formé les mots : *Auberge de Cedar Hill.* Le bâtiment de l'auberge s'élevait à six ou sept mètres de la grille. C'était une bicoque basse, en bois, peinte d'un vert moisi et dont les alentours étaient semés de débris variés. La porte d'entrée et les fenêtres en étaient fermées.

Nous descendîmes de l'auto derrière Noonan. La machine qui suivait la nôtre émergea du dernier tournant de la route, glissa en ralentissant jusqu'à côté de la nôtre et s'arrêta, déversant immédiatement sa cargaison d'hommes armés.

Noonan donnait des ordres à droite et à gauche.

Un trio de flics fit le tour, de chaque côté du bâtiment. Trois autres dont un armé d'un fusil mitrailleur, restèrent près de la barrière. Le reste d'entre nous se mit en marche à

travers les vieilles boîtes à conserve, les bouteilles vides et les journaux déchirés, vers la porte d'entrée.

Le détective à moustache grise qui avait fait le voyage à côté de moi portait une hache. Nous escaladâmes le perron pour atteindre le porche.

Un jet de flammes accompagné d'une détonation jaillit de sous une fenêtre.

Le détective à moustache grise s'écroula, recouvrant la hache de son corps.

Ceux d'entre nous qui l'accompagnaient s'enfuirent.

Je courais côte à côte avec Noonan. Nous trouvâmes un abri dans le fossé qui bordait la route du côté de l'auberge. Le fond en était suffisamment bas et le talus suffisamment haut pour nous permettre de rester debout sans nous exposer à servir de cible.

Le chef était excité.

– Quelle veine ! dit-il gaiement. Il est là, bon Dieu ! Il est là !

– Ils ont tiré de sous la fenêtre, remarquai-je. Ce n'est pas un mauvais truc.

– Nous allons leur en montrer un autre, répliqua-t-il avec entrain. Nous allons cribler la bicoque. Duffy doit être arrivé par l'autre route et Terry Shane ne doit pas être bien loin derrière lui. Hé, Donner ! cria-t-il à un homme qui guettait derrière un rocher. Passez derrière en faisant le tour et allez dire à Duffy et à Shane d'attaquer aussitôt qu'ils seront arrivés en tirant tant qu'ils pourront. Où est Kimble ?

Le guetteur fit un geste du pouce vers un arbre situé derrière lui. Du fossé où nous étions, on ne pouvait en voir que les branches.

– Dites-lui de monter son machin et de commencer à tirer, ordonna Noonan. Dites-lui de tirer bas et en travers de la façade. Ça va rentrer là-dedans comme dans du beurre.

Le guetteur disparut.

Noonan allait et venait dans le fossé, passant de temps en temps sa bobine au-dessus du talus pour jeter un coup d'œil aux alentours et adressant de temps en temps un signe à ses hommes.

– Ça va marcher, dit-il d'un ton satisfait. Whisper n'a pas une chance de s'en tirer. Il est cuit.

La mitrailleuse mise en batterie près de l'arbre tira quelques coups d'essai, une douzaine en tout, par petits paquets. Noonan ricana et s'appliqua à former un anneau avec la fumée de son cigare. La mitrailleuse recommença à moudre, sérieusement cette fois, comme une bonne petite machine à tuer qu'elle était. Noonan laissa sortir de sa bouche un nouvel anneau de fumée et dit :

– Et voilà qui va leur régler leur compte !

J'acquiesçai. Appuyés le long du talus glaiseux, nous continuâmes à fumer pendant qu'un peu plus loin, une seconde puis une troisième mitrailleuse entraient en action. Un crépitement irrégulier de coups de fusils et de coups de pistolets s'éleva bientôt pour les accompagner. Noonan hocha la tête d'un air approbateur et remarqua :

– Cinq minutes de ça vont suffire à leur apprendre qu'il y a un enfer.

Lorsque les cinq minutes furent écoulées, je proposai d'aller jeter un coup d'œil à ce qui pouvait rester de l'auberge. Lui ayant donné un coup de main pour sortir du fossé, je me glissai derrière lui.

La bicoque paraissait toujours aussi vide mais plus abîmée. Aucun coup de feu n'en partait et les balles s'y enfonçaient par paquets.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Noonan.

– S'il y a une cave, tout n'est peut-être pas mort.

– Oui, dit-il, mais nous pourrons achever ce qui restera.

Il porta un sifflet à sa bouche et en tira un son assourdissant.

Ayant ainsi attiré l'attention de ses hommes, il agita les bras et la fusillade commença à décroître. Nous dûmes attendre que l'ordre eût fait le tour de la ligne d'investissement.

Puis nous enfonçâmes la porte. Une nappe d'alcool épaisse de plusieurs centimètres recouvrait le plancher. Elle coulait et s'égouttait des caisses et des bouteilles qui occupaient la plus grande partie de la maison.

Étourdis par les fumées de l'alcool, nous pataugeâmes partout jusqu'à ce que nous eussions découvert quatre cadavres. Nous ne trouvâmes aucun survivant.

Les quatre morts étaient des individus basanés, d'aspect exotique, portant des vêtements d'ouvriers. Deux d'entre eux avaient été littéralement écharpés par les balles.

– Laissons les ici et sortons, ordonna Noonan.

Il paraissait toujours aussi plein d'entrain mais la lueur d'une torche électrique me révéla que ses yeux exprimaient la terreur.

Nous ressortîmes de là avec plaisir mais non sans que j'eusse pris le temps d'empocher une bouteille intacte étiquetée *Dewar*.

Un flic en uniforme kaki sauta de moto devant la porte. Tourné vers nous, il hurla :

– On vient de dévaliser la First National Bank !

Noonan se mit à jurer sauvagement.

– Que le diable l'emporte, il nous a roulés ! Tout le monde en ville !

À l'exception de ceux qui étaient dans l'auto du chef, tous se précipitèrent vers les voitures. Deux d'entre eux emportaient le détective tué.

Noonan me regarda du coin de l'œil.

– Plaisanterie à part, c'est un sale coup.

Je murmurai une réponse quelconque, haussai les épaules et m'avançai vers l'auto où le chauffeur était assis au volant. Je me mis à causer avec Pat, en tournant le dos à l'auberge. Peu de temps après, Noonan et ses limiers nous rejoignirent.

Comme nous tournions le coin de la route, la porte ouverte de l'auberge me permit d'apercevoir une petite flamme.

CHAPITRE XVI

LA FIN DE JERRY

Il y avait foule à l'entrée de la First National Bank. Nous nous y frayâmes un passage jusqu'à la porte où nous attendait Mac Graw, toujours renfrogné.

– Ils étaient six et masqués, expliqua-t-il au chef pendant que nous pénétrions dans la banque. Ils se sont amenés vers les deux heures et demie. Cinq d'entre eux ont pu filer avec le pognon. Le gardien de la banque en a descendu un d'un coup de revolver. C'est Jerry Hooper. Il est là sur le banc, mort. Nous avons fait barrer les routes et j'ai télégraphié partout en pensant qu'il ne serait peut-être pas trop tard. La dernière fois qu'on les a vus, ils tournaient en auto – une Lincoln noire – dans King Street.

Nous allâmes jeter un coup d'œil au défunt Jerry qui gisait sur un des bancs du hall, recouvert d'une étoffe brune. La balle qui l'avait tué était entrée sous l'omoplate gauche.

Le gardien de la banque, un vieux bonhomme d'aspect inoffensif, bomba le torse et nous raconta sa prouesse.

– Au début, il n'y avait rien à faire. Ils sont entrés sans que personne s'aperçoive de rien. Et vous pouvez dire qu'ils travaillaient vite ! Ils visitaient un guichet après l'autre et raflaient l'argent… À ce moment-là, il n'y avait rien à faire. Mais je me disais : « Très bien, mes petits gars, en ce mo-

ment vous faites tout ce que vous voulez mais attendez que vous soyez pour partir ! »

« Et ça n'a pas manqué, vous pouvez être tranquilles ! Quand ils sont ressortis, j'ai couru à la porte et je leur ai lâché une bordée de ma vieille arquebuse. J'ai attrapé le type qui est là, juste comme il remontait dans la voiture. Et j'en aurais descendu d'autres si j'avais eu davantage de cartouches. Mais ce n'est pas facile de…

Noonan interrompit son monologue en lui tapant dans le dos avec un enthousiasme si vigoureux qu'il lui coupa la respiration. Pendant ce temps, il répétait :

– Voilà du bon travail ! Voilà du bon travail !

Mac Graw replaça l'étoffe sur le visage du mort et grommela :

– Aucun témoin n'a pu identifier aucun de ceux qui ont fait le coup. Mais si Jerry en était, c'est une certitude que le coup a été monté par Whisper.

Le chef inclina gaiement la tête et dit :

– Je vous laisse débrouiller l'affaire, Mac.

Puis il me demanda :

– Vous restez ici pour fureter un peu ou vous rentrez avec moi au City Hall ?

– Ni l'un ni l'autre, dis-je. J'ai un rendez-vous et je voudrais bien mettre des souliers secs.

La petite Marmon de Dinah Brand attendait devant mon hôtel. Je ne vis pas sa propriétaire. Je montai dans ma chambre dont je laissai la porte ouverte. Je venais d'enlever mon chapeau et mon veston lorsqu'elle entra sans frapper.

– Bon Dieu ! dit-elle. Qu'est-ce que vous avez pu faire pour avoir une chambre qui pue pareillement l'alcool ?

– Mes souliers en sont pleins, Noonan m'a fait patauger dans le rhum.

Elle alla jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit, s'assit sur le bord et s'enquit :

– En quoi faisant ?

– Il pensait qu'il allait trouver votre Max dans une bicoque appelée : Auberge de Cedar Hill. Il est donc allé là-bas, a tout mis sens dessus dessous, a assassiné trois ou quatre macaronis et a répandu des tonnes de liquide. Finalement, il a mis le feu à la baraque et il est parti.

– L'auberge de Cedar Hill ? Je croyais que c'était fermé depuis un mois ou deux ?

– Ça en avait l'air mais quelqu'un s'en servait comme entrepôt.

– Et Max ? Vous ne l'avez pas trouvé ? demanda-t-elle.

– Non. Il paraît que pendant que nous étions là-bas il a dévalisé la First National Bank du vieil Elihu.

– J'ai vu ça, dit-elle. Je sortais de chez Bengren, le magasin qui est à deux portes de là. Je venais à peine de reprendre place au volant de ma voiture que j'ai vu un grand

type qui sortait à reculons de la banque, un sac d'une main et un automatique de l'autre, avec un foulard noir sur la figure.

– Max était avec eux ?

– Non. Même si c'était sa bande, il n'y aurait pas été. Il aurait envoyé Jerry et les autres. Jerry était là. Malgré son foulard noir, je l'ai reconnu aussitôt qu'il est descendu de l'auto. Ils avaient tous un foulard noir sur la figure. Quatre d'entre eux sont ressortis de la banque en courant pour regagner l'auto qui les attendait au bord du trottoir. Jerry et un autre étaient restés dans la voiture. Lorsque les quatre ont rappliqué, Jerry a sauté à terre et s'est avancé vers eux. Quelqu'un a commencé à tirer et Jerry est dégringolé. Les autres ont sauté dans la bagnole et filé. Et l'argent que vous me devez ?

Je comptai dix billets de vingt dollars et une pièce d'argent. Elle abandonna la fenêtre pour venir les prendre.

– Ça, c'est pour avoir tenu Dan pendant que vous arrêtiez Max, dit-elle lorsqu'elle eut rangé les billets dans son sac. Et maintenant, qu'est-ce que vous allez me donner pour vous avoir indiqué les gens qui vous ont fourni la preuve qu'il a tué Tim Noonan ?

– Vous allez être obligée d'attendre qu'il passe en jugement. Comment puis-je savoir avant si vos renseignements m'auront servi à quelque chose ?

Elle fronça les sourcils et s'enquit :

– Qu'est-ce que vous faites de tout l'argent que vous ne dépensez pas ?

Puis son visage s'éclaira :

– Vous savez où se trouve Thaler en ce moment ?

– Non.

– Qu'est-ce que vous donneriez pour le savoir ?

– Rien.

– Je vous le dirai pour cent dollars.

– Je ne voudrais pas abuser de votre bon cœur.

– Je vous le dirai pour cinquante.

Je secouai la tête.

– Pour vingt-cinq.

– Je n'ai pas besoin de lui, dis-je. Je me moque de savoir où il est. Pourquoi ne vendez-vous pas le renseignement à Noonan ?

– Oui, et je pourrais toujours essayer de toucher après. Ne vous servez-vous d'alcool que pour vous parfumer ou bien en avez-vous un peu pour boire ?

– Voilà une bouteille de prétendu *Dewar* que j'ai raflé à Cedar Hill, cet après-midi, et j'ai une bouteille de *King George* dans ma valise. Qu'est-ce que vous préférez ?

Elle choisit le *King George*. Nous en prîmes chacun un verre, sans y mettre d'eau.

– Asseyez-vous et occupez-vous avec ça pendant que je change de costume, dis-je.

Lorsque je ressortis de la salle de bains, vingt minutes plus tard, je la trouvai assise devant le secrétaire, parcourant

les pages d'un carnet qu'elle avait dû prendre dans la poche intérieure de ma valise.

– Je parie que ce sont vos notes de frais pour d'autres affaires, prononça-t-elle sans lever les yeux. Je veux être pendue si je comprends pourquoi vous êtes si pingre avec moi. Regardez-moi ça, voilà une note de six cents dollars marquée : *Rens.* Ce sont des renseignements que vous avez payés à quelqu'un, n'est-ce pas ? Et, en dessous, cent cinquante, marqués : *Top.* Et il y a un autre jour où vous avez dépensé près de mille dollars.

– Ce sont probablement des numéros de téléphone, dis-je en lui enlevant le carnet. Où avez-vous été élevée ? Qu'est-ce que c'est que ces manières de fouiller mes bagages ?

– J'ai été élevée dans un couvent, répondit-elle. Pendant tout le temps que j'y suis restée, j'ai eu le prix d'excellence chaque année. Je croyais que toutes les petites filles qui mettaient du sucre dans leur chocolat allaient en enfer pour gourmandise. Jusqu'à dix-huit ans, je ne savais même pas ce que c'était qu'un juron. La première fois que j'en ai entendu un, j'ai été diablement près de m'évanouir.

Elle cracha sur le tapis, se renversa sur son siège et posa ses pieds croisés sur mon lit :

– Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Je fis tomber ses pieds de sur le lit.

– J'ai été élevé dans un bouge à matelots. Gardez vos crachats pour vous ou je vous envoie vous ramasser dans le couloir.

– Buvons encore un coup avant. Dites voir, qu'est-ce que vous me donneriez pour savoir comment les types d'ici ont fait leur pelote dans la construction du nouveau City Hall, l'histoire qui était dans les papiers que j'ai vendus à Donald Willsson ?

– Sans intérêt pour moi. Essayez autre chose.

– Qu'est-ce que vous diriez si je vous racontais comment la première Mme Lew Yard a été internée dans un asile de fous ?

– M'intéresse pas.

– Il y a quatre ans, King, le sherrif, avait huit mille dollars de dette. Aujourd'hui, il possède un bloc des plus beaux immeubles commerciaux des quartiers du centre. Je ne connais pas toute l'affaire mais je pourrais vous indiquer où chercher des renseignements.

– Continuez, dis-je d'un ton encourageant.

– Ce n'est pas la peine. Vous ne voulez rien acheter. Vous essayez seulement d'apprendre quelque chose pour rien. Votre whisky n'est pas mauvais. Où l'avez-vous trouvé ?

– Je l'ai apporté de San Francisco.

– Pourquoi refusez-vous les renseignements que je vous offre ? Vous pensez les avoir à meilleur compte ailleurs ?

– Des renseignements comme ceux-là ne peuvent plus me servir à grand'chose. Il faut que je fasse vite. Ce qu'il me faut, c'est de la dynamite.

Elle éclata de rire et se leva d'un bond. Ses grands yeux étincelaient.

– J'ai une carte de Lew Yard. Si nous envoyions la bouteille de *Dewar* que vous avez raflée à Pete, avec la carte de Lew ? Vous ne croyez pas qu'il prendrait ça pour une déclaration de guerre ? S'il y avait un dépôt d'alcool à Cedar Hill, il appartenait sûrement à Pete. La bouteille et la carte de Lew pourraient lui faire croire que Noonan a démoli sa cachette par ordre.

Après un moment de réflexion, je décidai :

– Trop grossier. Ça ne prendrait pas. De plus, au point où nous en sommes, j'aime mieux laisser Pete et Lew d'accord contre le Chef.

Elle fit une moue.

– Vous vous croyez très fort, mais vous êtes seulement têtu. Vous m'invitez à sortir ce soir ? J'ai un nouvel ensemble qui va leur en mettre plein la vue.

– Si vous voulez.

– Alors, venez me chercher vers huit heures.

Elle me tapota la joue d'une main chaude, dit « Ta-ta ! » et sortit au moment où le téléphone se mettait à sonner.

– Mon bonhomme et celui de Dick sont ensemble chez votre client, me renseigna Mickey Linehan. Le mien n'a fait que courir de tous les côtés mais je ne sais pas encore ce qui en est résulté. Avez-vous du nouveau ?

Je répondis que non et m'étendis sur le lit pour tenir conseil avec moi-même. Qu'allait-il résulter de l'attaque de Noonan sur Cedar Hill et de celle de Whisper sur la First National Bank ? J'aurais donné beaucoup pour être en mesure d'entendre ce qui se disait chez le vieil Elihu entre lui, Pete le Finn et Lew Yard. Mais, comme c'était impossible et comme je n'ai jamais rien valu pour deviner, au bout d'une demi-heure, je renonçai à me torturer l'esprit pour faire un somme.

Lorsque je me réveillai, il était près de sept heures. Je me lavai, m'habillai, chargeai mes poches d'un automatique et d'une flasque de whisky et me mis en route pour aller chercher Dinah.

CHAPITRE XVII

RENO

Elle m'introduisit dans son salon, se recula, tourna sur elle-même et me demanda comment je trouvai sa nouvelle toilette. Je lui dis qu'elle me plaisait. Elle m'expliqua alors que la couleur en était rose-beige et que les bricoles qui pendaient sur les côtés étaient un machin dont j'ai oublié le nom, puis conclut :

– Alors vous trouvez réellement que ça me va bien ?

– Vous êtes toujours très bien. Lew Yard et Pete le Finn ont fait une visite au vieil Elihu cet après-midi.

Elle m'adressa une grimace et dit :

– Vous ne vous fichez pas mal de ma robe. Qu'est-ce qu'ils allaient faire là ?

– Discuter le coup, je suppose.

Les paupières baissées, elle me regarda à travers ses cils et interrogea :

– Vous n'avez vraiment aucune idée de l'endroit où se trouve Max ?

Je venais d'en acquérir la certitude et il ne m'aurait servi à rien de lui révéler que je ne l'avais pas toujours su.

– Chez Willsson, probablement, répondis-je. Mais ça ne m'intéresse pas assez pour que je me donne la peine de vérifier.

– Ce n'est pas malin de votre part. Il a de bonnes raisons de nous en vouloir à tous les deux. Écoutez mon conseil et coffrez-le en vitesse si vous tenez à votre peau et à la mienne.

Je me mis à rire.

– Vous ne savez pas le pire. Ce n'est pas Max qui a tué le frère de Noonan. Tim n'a jamais dit Max. Il essayait de dire MacSwain et la mort l'a interrompu.

Elle m'empoigna l'épaule et s'efforça de secouer mes quatre-vingt-cinq kilos. Elle était presque assez forte pour y réussir.

– Que le diable vous emporte ! s'écria-t-elle en me soufflant son haleine chaude au visage.

Le sien était aussi pâle que ses dents et sa pâleur faisait violemment ressortir le rouge de ses joues et de ses lèvres.

– Si vous lui avez joué ce tour-là et que vous vous soyez servi de moi pour ça, il faut le tuer, le tuer tout de suite !

– Assez de jérémiades, dis-je. Vous n'êtes pas encore morte.

– Pas encore. Mais je connais un peu mieux Max que vous. Je suis fixée sur ce qui peut arriver à ceux qui lui jouent un tour comme celui-ci. Ce serait déjà suffisamment dangereux si nous avions raison mais…

– Ne vous en faites donc pas pour ça. J'ai fait le même coup à des tas de types et il ne m'est jamais rien arrivé. Mettez votre chapeau et votre manteau. Nous allons aller dîner. Vous vous sentirez mieux après.

– Vous êtes fou ! Je ne sortirai jamais avec…

– N'en faites pas une histoire. S'il est aussi dangereux que ça, il peut vous atteindre n'importe où. Alors, à quoi bon vous en faire ?

– À quoi bon… vous savez ce que vous allez faire ? Vous allez rester ici jusqu'à ce que Max soit retiré de la circulation. Tout ça, c'est de votre faute, et il est juste que vous me protégiez. Je n'ai même plus Dan. Il est à l'hôpital.

– Je ne peux pas, dis-je. J'ai des choses à faire. Vous vous excitez pour rien. Max a déjà probablement oublié votre existence. Prenez votre manteau et votre chapeau et allons dîner. Je meurs de faim.

Elle me dévisagea comme si son regard avait découvert dans mes yeux quelque chose d'horrible.

– Vous me dégoûtez ! s'exclama-t-elle. Vous vous servez de moi comme vous avez utilisé les autres… en guise de dynamite. Et moi qui ai eu confiance en vous !

– Comme dynamite vous n'êtes pas mal mais vous vous agitez trop. La bonne humeur vous va mieux. Vous avez des traits lourds et la colère vous fait paraître brutale. En attendant, je meurs de faim.

– Vous mangerez ici, décida-t-elle. Je ne sortirais pas cette nuit pour rien au monde.

Il fallut en passer par où elle voulait. Elle changea la robe rose-beige pour un tablier et fit l'inventaire du frigidaire. Il contenait des pommes de terre, de la laitue, de la soupe en conserve et la moitié d'un gâteau aux fruits. Je sortis pour revenir avec deux biftecks, des petits pains, des asperges et des tomates.

Lorsque je revins, je la trouvai en train de mélanger du gin, du vermouth et du bitter d'orange dans un shaker à cocktails. Elle n'avait pas épargné le liquide.

– Avez-vous vu quelqu'un ? demanda-t-elle.

Je lui ris au nez en ami et nous portâmes les cocktails dans la salle à manger où nous jouâmes à lever le coude pendant que le repas cuisait. Les cocktails parurent la remonter considérablement. Lorsque nous eûmes pris place à table, sa frayeur semblait avoir presque entièrement disparu. Comme cuisinière, on aurait pu rêver mieux, mais nous mangeâmes comme si elle eût été un cordon bleu. Nous arrosâmes le repas de deux verres de bière de gingembre.

Une subite envie de sortir la saisit. Ce n'était pas, déclarait-elle, un pouilleux d'avorton qui la forcerait à rester chez elle. Elle avait été correcte avec lui jusqu'au moment où il avait pris la mouche à propos de rien. Et si ce qu'elle avait fait ne lui allait pas, il n'avait qu'à se contenter. Quant à nous, nous allions aller à *La Flèche d'Argent* où elle avait eu l'intention de m'emmener parce qu'elle avait promis à Reno d'assister à sa soirée. Et elle le ferait ! Si quelqu'un pensait pouvoir l'empêcher de faire ce qui lui plaisait, c'était qu'il l'avait mal regardée…

– Qu'est-ce que vous dites de ça ? conclut-elle.

– Qui est Reno ? questionnai-je pendant qu'elle serrait la ceinture de son tablier en croyant le dénouer.

– Reno Starkey. Il vous plaira beaucoup. C'est un type très bien. J'ai promis d'assister à sa soirée et j'irai.

– En quel honneur, cette soirée ?

– Qu'est-ce que cette saleté de tablier peut bien avoir ? Il est sorti de prison cet après-midi.

– Tournez-vous et je vais vous déficeler. Qu'est-ce qu'il avait fait ? Restez donc tranquille.

– Forcé un coffre, il y a six ou sept mois, chez Turlock, le joaillier. Ils étaient cinq : Reno, Put Collings, Blackie Whalen, Hank O'Marra et un petit type boiteux appelé Jambe-de-Laine. Ils avaient toute la protection possible par Lew Yard, mais les détectives de l'Association des Joailliers ont réussi à prouver que c'était eux. Noonan a donc été forcé de faire semblant d'agir. Mais ça n'a aucune importance. Ils ont été relâchés sous caution cet après-midi, à cinq heures, et on n'en entendra plus jamais parler. Reno en a l'habitude, ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Il a déjà été relâché trois fois sous caution pour d'autres affaires. Qu'est-ce que vous diriez de nous préparer un autre cocktail pendant que je m'habille ?

La *Flèche d'Argent* se trouvait à mi-chemin entre Personville et Mock Lake.

– La boîte n'est pas trop mal, me confia Dinah Brand tandis que sa petite Marmon nous y emmenait.

« Polly de Voto est une bonne fille et ce qu'elle vend est généralement bon, sauf le Bourbon. On dirait toujours qu'il a un petit goût de cadavre. Elle vous plaira. On peut faire tout ce qu'on veut chez elle, à condition qu'on ne fasse pas trop de bruit. Elle n'admet pas qu'on fasse du bruit. Nous y sommes. Vous voyez ces lumières bleues et rouges à travers les arbres ?

L'auto sortit du bois devant l'auberge. C'était une imitation de château, plantée sur le bord de la route et illuminée par une profusion d'ampoules électriques.

– Qu'est-ce que vous racontez qu'elle ne peut pas supporter le bruit ? demandai-je, tandis que le bang-bang-bang d'un chœur de pistolets automatiques faisait retentir les échos.

– Il y a du vilain, dit la jeune femme en arrêtant la voiture.

Deux hommes sortirent en courant de l'auberge, entraînant une femme entre eux deux et disparurent dans l'obscurité.

Un troisième individu suivit. Il s'éclipsa derrière la maison. Un homme apparut à une fenêtre du second étage, un automatique noir à la main.

Dinah reprit convulsivement son souffle.

D'une haie en bordure de la route, une brève lueur orange pointa vers l'homme qui venait de paraître à la fenêtre. Celui-ci braqua son arme dans la direction de la haie et tira. Il se pencha davantage, la haie demeura muette.

L'homme de la fenêtre passa une jambe par-dessus la barre d'appui, se courba, se laissa pendre à bout de bras et sauta.

Notre véhicule bondit. Dinah se mordait la lèvre inférieure.

L'homme qui avait sauté de la fenêtre se ramassait à quatre pattes. Dinah mit la tête à la portière en se penchant par-dessus mes jambes et cria :

– Reno !

L'homme bondit sur pieds, tourné dans notre direction. Nous avançâmes vers lui et il nous rejoignit en trois sauts.

Reno avait à peine bondi sur le marchepied que Dinah avait déjà accéléré. Au risque de me disloquer une épaule je passai mes bras autour de lui. Le fait qu'il se penchait pour tirer dans la direction des coups de feu qui claquaient autour de nous ne me rendait pas la tâche plus facile.

Le silence revint d'un seul coup. Nous étions hors de portée de la *Flèche d'Argent,* filant vers Personville.

Reno fit face en avant et s'accrocha à la carrosserie. Je le lâchai et m'assurai que mes deux bras fonctionnaient encore. L'attention de Dinah était absorbée tout entière par la conduite de la voiture.

Reno prit la parole :

– Merci, gosse. J'avais besoin d'un coup de main.

– Ce n'est rien, répondit-elle. Alors c'est ça que vous appelez une petite fête ?

– Il est venu des gens qui n'étaient pas invités. Vous connaissez la route de Tanner ? Prenez là. Elle nous conduira à Mountain Boulevard et nous pourrons rentrer en ville par là.

Elle fit un signe de tête, ralentit quelque peu et s'enquit :

– Quels étaient les types qui n'étaient pas invités ?

– Des types qui n'ont pas assez de jugeote pour me laisser tranquille.

– Je les connais ?

Elle avait posé la question avec une indifférence simulée, tout en faisant tourner la voiture dans un chemin plus étroit.

– Ne vous occupez pas de ça, gosse, dit Reno. Tâchez plutôt de faire rendre tout ce qu'elle peut à la bagnole.

Elle écrasa l'accélérateur et l'allure de la petite Marmon s'augmenta d'une bonne vingtaine de kilomètres à l'heure. Il lui fallut alors toute son attention pour lui faire tenir la route. De son côté, Reno avait fort à faire pour maintenir sa position.

Quand la route nous eût amenés à une chaussée plus égale, il questionna :

– Alors vous avez donné son compte à Whisper ?

– M… m… m…

– J'ai entendu dire que vous l'aviez donné.

– Ça ne m'étonne pas des gens. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Vous aviez le droit de le vider mais vous mettre avec un flic pour lui raconter toutes ses combines est plutôt moche. Salement moche, si vous voulez mon avis.

En parlant, il avait gardé les yeux fixés sur moi. C'était un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans, assez grand et large sans être gras. Ses grands yeux bruns, ternes et inexpressifs, étaient plantés loin l'un de l'autre dans un visage long et légèrement chevalin. C'était une physionomie morne et lourde mais qui, pour une raison quelconque, n'était pas déplaisante. Je lui rendis son regard sans rien dire.

La jeune femme repartit aigrement :

– Si c'est comme ça ce que vous pensez, vous pouvez…

– Attention ! dit Reno.

Nous venions de prendre un virage. Une longue automobile noire était arrêtée en travers de la route, la barrant complètement.

Les balles se mirent à pleuvoir autour de nous. Reno et moi commençâmes à tirer pendant que Dinah faisait faire de la voltige à sa petite Marmon.

D'un coup de volant elle fit grimper le talus aux roues gauches de la Marmon, vira brusquement vers la droite et, profitant du poids que nous faisions Reno et moi, elle réussit à faire complètement demi-tour juste au moment où les roues de gauche commençaient à quitter le sol. Toute la scène n'avait guère pris que le temps qu'il faut pour vider un chargeur. Une bande de gens avaient brûlé une quantité de cartouches avec plus de bruit que d'effet.

Se retenant d'un coude à la portière pendant qu'il rechargeait son pistolet automatique, Reno complimenta :

– Fameux travail, gosse. On dirait que vous savez conduire un tacot.

– Où allons-nous ? questionna Dinah.

– Éloignons-nous d'abord… Suivez la route. Il va falloir réfléchir. On dirait bien qu'ils veulent nous empêcher de rentrer en ville. Vous ferez bien d'ouvrir l'œil.

Nous mîmes une vingtaine de kilomètres de plus entre Personville et nous. Nous rencontrâmes encore quelques autos mais sans rien voir qui pût nous donner à penser que nous étions poursuivis. Le tablier d'un petit pont frémit sous nos roues. Reno donna une indication.

– Tournez à droite en haut de la côte.

Nous prîmes le tournant et enfilâmes une route en mâchefer qui serpentait entre les arbres sur la pente rocheuse d'une colline. Sur ce terrain, faire du quinze à l'heure était une performance. Après cinq minutes de cette reptation, Reno fit faire halte. Au cours d'un arrêt d'une demi-heure dans l'obscurité, nous n'entendîmes ni ne vîmes rien. Reno éleva alors la voix pour dire :

– Il y a une cabane vide à un kilomètre et demi plus bas. Nous pourrions y camper ? Il serait absurde de vouloir rentrer en ville ce soir.

Dinah répondit qu'elle était disposée à faire n'importe quoi plutôt que de recommencer à servir de cible. Quant à moi, je déclarai que je n'y voyais pas d'inconvénients bien que j'eusse réellement préféré essayer de rentrer en ville.

Nous suivîmes prudemment la route en mâchefer jusqu'à ce que nos phares vinssent éclairer une cabane en planche qui aurait eu bien besoin de recevoir la couche de peinture qu'on avait omis de lui donner.

– C'est là ? demanda Dinah à Reno.

– Oui. Restez ici pendant que je vais jeter un coup d'œil.

Il s'éloigna pour réapparaître bientôt dans la lumière de nos phares, devant la porte de la cabane. Nous le vîmes sortir des clefs et manier le cadenas, ouvrir la porte et entrer. Puis il ressortit sur le pas de la porte et nous héla :

– Tout va bien ! Venez et installez-vous.

Dinah arrêta le moteur et descendit.

– Avez-vous une torche électrique dans la voiture ? demandai-je.

Elle me répondit « oui », me la donna et bâilla :

– Bon Dieu, que je suis fatiguée ! J'espère qu'il y aura quelque chose à boire dans cette baraque.

Je l'informai que j'avais une flasque de whisky en poche. L'information parut lui faire plaisir.

La cabane ne comprenait qu'une seule pièce. Elle contenait un lit de camp garni de couvertures brunes, une table à jouer avec un paquet de cartes et des jetons de poker, un fourneau de fonte, quatre chaises, une lampe à pétrole, des assiettes, des pots et des casseroles. En outre, des conserves s'empilaient sur trois rayons et des seaux voisinaient dans un coin avec une brouette et une pile de bois à brûler.

Nous trouvâmes Reno en train d'allumer la lampe.

– Ce n'est pas si mal que ça, observa-t-il. Je vais cacher la voiture et nous n'aurons plus qu'à nous installer pour la nuit.

Dinah s'approcha de la couche, examina les couvertures et déclara :

– Elles sont peut-être habitées mais ça n'en a pas l'air. Et maintenant, buvons un coup.

Je dévissai le bouchon de la flasque et la lui tendit pendant que Reno sortait pour cacher la voiture. Lorsqu'elle eut fini j'avalai à mon tour une rasade.

Le ronflement de la Marmon s'atténuait. J'ouvris la porte pour regarder au dehors. Vers le bas de la côte des reflets de lumière dansaient entre les arbres. Lorsqu'ils eurent complètement disparu, je retournai à l'intérieur et interrogeai la fille :

– Vous est-il déjà arrivé d'être obligée de rentrer à pied chez vous ?

– Quoi ?

– Reno a filé avec l'auto.

– Sale crapule ! Encore heureux qu'il nous ait laissé dans un endroit où il y a un lit.

– Il ne va pas vous servir à grand'chose.

– Comment ça ?

– Comment ? Reno avait la clef de la boîte. Il y a dix à parier contre un que les oiseaux qui lui courent après en connaissent l'existence. C'est pourquoi il nous a laissés tomber ici. Nous sommes là pour les retenir.

Elle se releva avec lassitude, voua Reno, moi et tous les hommes depuis Adam au feu éternel et conclut avec acrimonie.

– Eh bien ! puisque vous savez toujours tout, qu'est-ce que nous allons faire maintenant ?

– Nous allons chercher un coin confortable pas trop éloigné d'ici, et attendre les événements dans ce site enchanteur.

– Alors je prends les couvertures.

– Vous pouvez en prendre une, mais, si vous en prenez davantage, on remarquera votre présence.

– Au diable la vôtre ! grommela-t-elle.

Mais elle ne prit qu'une couverture.

Je soufflai la lampe, refermai la porte au cadenas, puis, avec l'aide de la torche électrique, nous cherchâmes un chemin dans les taillis.

Nous découvrîmes enfin un endroit sur la pente de la colline d'où l'on pouvait distinguer la cabane avec une netteté suffisante, tandis que le feuillage à travers lequel nous pouvions voir formait un écran suffisant pour nous dissimuler si nous ne faisions pas de lumière.

J'étendis la couverture à terre et nous nous assîmes dessus.

La fille s'accota contre moi en se plaignant que le sol était humide, qu'elle avait froid malgré son manteau de fourrure, qu'elle avait une crampe dans la jambe et qu'elle voulait une cigarette.

Je lui laissai donner une seconde accolade à la flasque. Cela me procura la paix pendant dix minutes.

Au bout de ce laps de temps, elle reprit :

– Je suis en train d'attraper un rhume. Quand quelqu'un arrivera je serai en train d'éternuer et de tousser assez fort pour être entendue jusqu'à Personville.

– Ça ne vous arrivera qu'une fois, dis-je. Une seconde après, je vous aurai étranglée.

– Il y a une souris ou autre chose qui remue sous la couverture.

– C'est probablement un serpent.

– Êtes-vous marié ?

– Ne recommencez pas avec ça.

– Alors, vous l'êtes ?

– Non.

– Votre femme ne connaît pas son bonheur.

J'étais en train de chercher une réplique appropriée lorsqu'une lumière éloignée apparut, progressant sur la route dans notre direction. Elle disparut au moment où je disais à Dinah de se taire.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle.

– Une lumière. Maintenant, je ne la vois plus. Nos visiteurs ont abandonné leur auto et font le reste du chemin à pied.

Un certain temps s'écoula. La fille, dont je sentais la joue chaude contre la mienne, eut un frisson. Un bruit de pas nous parvint et nous aperçûmes des silhouettes sombres qui passaient sur la route et entouraient la cabane mais sans pouvoir être sûrs de ce que nous voyions.

Une lampe de poche résolut nos doutes en projetant sur la porte un disque lumineux.

Une grosse voix prononça :

– Nous laisserons sortir la poule.

Il y eut un silence d'une demi-minute pendant qu'ils attendaient une réponse, puis la même voix reprit :

– Ça vient ?

Le silence se reforma.

Le tac-tac-tac d'un pistolet automatique, un son familier cette nuit-là, se fit entendre et des chocs pressés retentirent sur le bois.

– Arrivez, soufflai-je à la fille. Nous allons essayer de leur prendre leur auto pendant qu'ils sont occupés à faire du potin.

– Laissez-les tranquilles, répliqua-t-elle en me tirant par le bras, au moment où je me levais. J'en ai assez pour une nuit. Nous sommes très bien ici.

– Venez, insistai-je.

– Je ne marche pas, répondit-elle en restant assise.

Nous discutâmes et, pendant ce temps, l'occasion qui nous était offerte disparut. Les visiteurs avaient enfoncé la

porte, trouvé la boîte vide et repartaient vers leur auto en appelant.

L'automobile arriva, prit huit hommes à bord et descendit la colline sur les traces de Reno.

– Nous ferions aussi bien de rentrer, dis-je. Il est peu probable qu'ils reviennent cette nuit.

– J'espère qu'il reste encore du whisky dans la flasque, dit-elle comme je l'aidai à se relever.

CHAPITRE XVIII

PAINTER STREET

Les provisions de conserves de la cabane n'offraient rien de tentant pour le petit déjeuner. Nous nous contentâmes d'un café préparé avec l'eau éventée contenue dans un récipient en fer galvanisé.

Un quart d'heure de marche nous conduisit à une ferme où un jeune homme accepta de gagner quelques dollars pour nous conduire en ville dans la Ford familiale. Il nous posa une foule de questions auxquelles nous donnâmes peu ou pas de réponses. La Ford nous déposa devant un petit restaurant de King Street où nous engloutîmes des quantités de lard et de crêpes de blé noir.

Un taxi nous déposa à la porte de chez Dinah, un peu avant neuf heures. Pour lui faire plaisir, je fouillai la maison de fond en comble sans trouver trace de visiteurs.

– Quand serez-vous de retour ? me demanda-t-elle en me reconduisant à la porte.

– J'essaierai de repasser ici vers minuit même si ce n'est que pour quelques minutes. Où Lew Yard habite-t-il ?

– 1622 Painter Street. C'est à trois rues d'ici et le 1622 est à quatre rues du commencement, en remontant. Qu'est-ce que vous allez faire là ?

Et, avant que j'aie pu répondre, elle posa les deux mains sur mon bras et supplia :

– Occupez-vous de Max, dites ? J'ai peur de lui.

– Il se peut que je mette Noonan à ses trousses un peu plus tard, répondis-je. Ça dépendra de la manière dont les choses vont tourner !

Elle me traita de sale traître qui se fichait pas mal de ce qui pouvait lui arriver à elle pourvu que son sale travail soit fait.

Je gagnai Painter Street. Le 1622 était une maison en brique rouge avec un garage sous l'entrée.

Je trouvai Dick Foley à une rue de là, assis dans une Buick de louage. Je grimpai à côté de lui et demandai :

– Que s'est-il passé ?

– Repéré à deux. Sorti à trois et demie, bureau de Willsson. Mickey. Cinq. Retourné chez lui. Très occupé. Attendu. Ressorti trois. Revenu sept. Personne.

Ce rapport télégraphique était destiné à m'informer qu'il avait pris Lew Yard en filature l'après-midi précédent, à deux heures. Qu'il l'avait filé jusque chez Willsson où il était arrivé à trois heures trente et qu'il y avait rencontré Mickey, lequel y avait suivi Pete. Qu'il avait repris Yard en filature lors de sa sortie, ce qui l'avait ramené à cinq heures au domicile de ce dernier. Que de nombreuses personnes étaient venues et reparties et qu'il n'en avait suivi aucune, préférant monter la garde devant la maison. Qu'il avait quitté sa faction à trois heures pour y revenir à sept heures et que personne n'était encore venu ou sorti.

– Vous allez lâcher celui-là et faire la même chose pour Willsson, l'informai-je. J'ai entendu dire que Thaler s'est réfugié là et je tiens à garder un œil sur lui jusqu'à ce que j'aie décidé si je dois le livrer à Noonan ou non.

Dick fit un signe de tête et mit le moteur en marche. Je descendis et retournai à mon hôtel.

J'y trouvai un télégramme du Vieux.

Envoyez par courrier compte rendu de l'affaire en cours et des conditions dans lesquelles vous l'avez acceptée avec rapport détaillé à ce jour.

Je fourrai le télégramme dans ma poche en souhaitant que les événements se précipitent. Pour le moment, avoir fourni au Vieux les renseignements qu'il réclamait aurait équivalu à envoyer ma démission.

Je passai un col propre et filai au City Hall.

– Hello ! dit Noonan en m'accueillant. Je me demandais justement si vous alliez venir. J'ai essayé de vous avoir à votre hôtel mais on m'a répondu que vous n'étiez pas rentré.

Ce matin-là, il n'avait pas bonne mine mais, pour une fois, il avait réellement l'air content de me voir.

Tandis que je m'asseyais, le téléphone retentit. Il porta le récepteur à l'oreille avec un « oui », écouta un moment, ajouta : « Vous feriez bien d'y aller vous-même, Mac » et raccrocha. Il dut s'y reprendre à deux fois avant de trouver le crochet. Son visage était devenu comme pâteux mais sa voix était demeurée presque normale lorsqu'il me dit :

– Lew Yard a été descendu à coups de revolver en sortant de chez lui ; sur les marches de sa porte.

– Vous avez des détails ? questionnai-je tout en me maudissant pour avoir retiré Dick Foley de son poste une heure trop tôt. C'était un sale coup.

Assis, Noonan regardait ses genoux. Il secoua négativement la tête.

– Si nous sortions pour aller jeter un coup d'œil au cadavre ? suggérai-je en me levant.

Il ne remua pas.

– Non, dit-il d'un ton las en contemplant toujours ses genoux. Pour vous avouer la vérité, ça ne me dit rien. Je ne sais pas si je pourrais le supporter en ce moment. Cette tuerie commence à me rendre malade. Ça me démolit, ça me démolit les nerfs, je veux dire.

Je repris place sur mon siège, réfléchissant aux conséquences possibles de son découragement et demandai :

– Avez-vous une idée de qui peut l'avoir tué ?

– Dieu le sait, grogna-t-il. Tout le monde s'entre-tue. Je me demande comment tout ça va finir !

– Croyez-vous que ce soit Reno ?

Noonan sursauta, fit un geste pour me regarder, se ravisa et répéta :

– Dieu le sait !

Je l'attaquai sous un autre angle.

– La bataille de la *Flèche d'Argent* a-t-elle fait des victimes, la nuit dernière ?

– Rien que trois.

– Qui ?

– Deux types qui avaient été relâchés hier sous caution, Blackie Whalen et Put Collings et un autre gangster nommé Dutch Jack Whal.

– Pourquoi cette bataille ?

– Oh ! une simple bagarre, je suppose. Il paraîtrait que Blackie Whalen et Put Collings, qui avaient été relaxés à cinq heures hier, célébraient leur sortie avec des amis et que la fête a mal tourné.

– Tous étaient des hommes de Lew Yard ?

– Je n'en sais rien, dit-il.

– Très bien, dis-je.

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

– Attendez ! cria-t-il. Ne partez donc pas comme ça. Je crois que c'étaient des hommes de Lew Yard.

Je repris mon siège. Son visage était gris, mou et luisant comme de la glaise.

– Whisper est chez Willsson, dis-je.

Il redressa la tête. Ses yeux devinrent sombres. Mais sa bouche frémit et il baissa de nouveau le front. La lueur de ses yeux s'éteignit.

– Je ne peux pas continuer, dit-il. J'en ai assez de tout ce massacre. Je ne peux plus le supporter.

– Assez pour abandonner l'idée de venger Tim si c'est nécessaire pour faire la paix ? insinuai-je.

– Oui.

– C'est ça qui est cause de tout, lui rappelai-je. Si vous êtes disposé à laisser tomber, ça devrait suffire à arranger les choses.

Il tourna son visage vers moi avec le regard avide d'un chien à qui on a montré un os.

– Les autres doivent en être aussi fatigués que vous, continuai-je. Exposez-leur votre manière de voir. Réunissez-vous et faites la paix.

– Ils croiront que j'essaie encore de les rouler, objecta-t-il misérablement.

– Réunissez-vous chez Willsson. C'est là que campe Whisper. C'est vous qui risqueriez quelque chose en y allant. Auriez-vous peur de le faire ?

Il fronça les sourcils.

– Viendrez-vous avec moi ?

– Si vous voulez.

– Merci, dit-il. Je… je crois que je vais essayer.

CHAPITRE XIX

LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Tous les autres délégués à la conférence de la paix se trouvaient déjà réunis lorsque Noonan et moi arrivâmes cette nuit-là, à neuf heures, chez Willsson.

Pete le Finn était le seul que je n'eusse pas encore rencontré. Le bootlegger était un grand gaillard de cinquante ans, à l'ossature puissante et complètement chauve. Son front était étroit mais ses mâchoires larges saillaient, lourdes de muscles.

Nous siégions autour d'une table dans la bibliothèque de Willsson.

Le vieil Elihu en occupait le haut bout. Sous la lumière électrique, ses cheveux ras luisaient comme de l'argent sur son crâne rond et rose. Sa bouche et son menton traçaient deux lignes nettes.

À sa droite, Pete le Finn surveillait tout le monde de ses deux petits yeux fixes et luisants. Reno Starkey était assis à côté du bootlegger. La face chevaline et basanée de Reno était aussi inexpressive que son regard.

Max Thaler était renversé en arrière sur sa chaise en équilibre. Revêtues d'un pantalon au pli impeccable, les jambes du petit aventurier étaient croisées avec désinvolture. Une cigarette pendait au coin de ses lèvres minces et serrées.

Je venais après Thaler.

Elihu Willsson ouvrit la séance.

Il déclara que les choses ne pouvaient pas continuer du train où elles allaient. Nous étions tous des hommes intelligents, des hommes raisonnables qui savaient bien qu'on ne faisait pas toujours ce qu'on voulait. Les compromis étaient des choses nécessaires et chacun savait qu'un homme intelligent était parfois obligé d'accorder aux autres, ce qu'ils désiraient. Et il se déclara certain que ce que la plupart d'entre nous désirait était d'arrêter ce massacre insensé. Il était convaincu que tout pouvait être examiné et réglé en une heure de discussion sans avoir besoin de mettre tout Personville sens dessus dessous.

L'allocution n'était pas maladroite.

Lorsqu'il eut terminé, il y eut un moment de silence. Thaler regarda au delà de moi, vers Noonan, comme s'il en attendait quelque chose. Nous imitâmes tous son exemple en nous tournant vers le chef.

Noonan devint rouge et prononça d'une voix étouffée :

– Whisper, je veux oublier que vous avez tué Tim. Pour vous le prouver, voici ma main, dit-il en tendant une paume massive.

Les lèvres minces de Thaler s'incurvèrent en un sourire dur.

– Votre bâtard de frère était un salaud et on a bien fait de le tuer, mais ce n'est pas moi, prononça-t-il froidement du chuchotement rauque qui lui était habituel.

Le visage du chef passa du rouge au cramoisi.

J'élevai la voix.

– Un moment, Noonan ! Nous abordons mal la question. Si nous voulons arriver à quelque chose il faut que personne ne dissimule rien. Sinon, nous n'arriverons à rien. C'est MacSwain qui a tué Tim, vous le savez bien.

Il sursauta, tourna vers moi deux yeux stupéfaits et me contempla bouche béante. Il n'arrivait pas à comprendre le tour que je venais de lui jouer.

Je tournai mon regard vers les autres, essayant d'avoir l'air aussi vertueux que possible.

– C'est réglé comme ça, n'est-ce pas ? Maintenant, voyons les autres choses et essayons d'arranger le reste.

Je m'adressais à Pete le Finn.

– Qu'est-ce que vous avez à dire sur l'accident qui est arrivé hier à votre dépôt et à vos quatre hommes ?

– Un drôle d'accident, grommela-t-il de sa voix grave.

Je me mis en devoir d'expliquer :

– Noonan ne savait pas que vous utilisiez l'endroit. Il n'était allé là-bas que pour laisser le chemin libre à quelque chose qui devait se passer en ville. Vos hommes ont tiré et il a cru qu'il était réellement tombé sur la cachette de Thaler. Quand il s'est aperçu qu'il avait mis les pieds dans vos plates-bandes, il a perdu la tête et il a mis le feu à la baraque.

Thaler me considérait d'un air amusé, un petit sourire dur sur les lèvres et dans les yeux. Reno était un véritable symbole de solide inertie. Elihu Willsson s'était penché vers moi, le regard éveillé et méfiant. Quant à Noonan, je ne sais

pas ce qu'il pouvait faire. Je n'avais pas le cœur de le regarder. J'étais en bonne position si je jouais convenablement mes cartes, mais je courais un risque terrible si je faisais une erreur.

– Les hommes sont payés pour prendre des risques, dit Pete le Finn. Pour le reste, vingt-cinq billets suffiront à arranger les choses.

Noonan se hâta d'acquiescer :

– Très bien, Pete, très bien, je vous les donnerai, c'est entendu.

Je pinçai les lèvres pour ne pas rire tant sa voix révélait de frayeur.

Je pouvais maintenant me permettre de le regarder. Il était battu et brisé, prêt à faire n'importe quoi pour sauver sa peau ou, du moins, essayer. Je tournai les yeux vers lui.

Mais il évita mon regard. Courbé sur sa chaise, il ne regardait personne. Il n'avait plus qu'une idée : ne pas avoir l'air de craindre d'être saigné par les fauves auxquels je l'avais jeté en pâture.

Je continuai mon œuvre en me tournant vers Willsson :

– Avez-vous l'intention de réclamer pour le vol de votre banque ou allez-vous laisser ça là ?

Max Thaler me toucha le bras et suggéra :

– Nous serions peut-être plus à même de juger qui a le droit de réclamer si vous nous racontiez d'abord ce que vous savez ?

Je ne demandais que ça.

– Noonan voulait vous avoir, mais il avait reçu ou s'attendait à recevoir de Yard et de Willsson, le conseil de vous laisser tranquille. Il a donc pensé que, s'il pouvait leur faire croire que vous aviez fait dévaliser la banque, vos alliés vous laisseraient tomber et lui permettraient d'agir. Si j'ai bien compris, Yard avait le monopole de tous les coups qui se faisaient en ville. En dévalisant la banque, vous auriez empiété sur son terrain tout en flibustant Willsson. C'est l'effet que ça devait faire à tout le monde. Et on supposait que ça les mettrait suffisamment en colère pour les décider à aider Noonan à vous pincer.

« Reno et sa bande étaient en tôle. Reno était un des hommes de Lew Yard mais on savait qu'il n'hésiterait pas à se tourner contre son chef. Il avait déjà pensé qu'il était assez fort pour évincer Lew.

Je me tournai vers Reno :

– C'est bien exact ?

Il me regarda d'un air impassible et répondit :

– C'est ça même.

Je continuai :

– Noonan a fait semblant d'avoir reçu le renseignement que vous étiez à Cedar Hill pour pouvoir emmener avec lui tous les flics dont il n'était pas absolument sûr, allant même jusqu'à prendre au passage les hommes du Service de la Circulation placés dans Broadway pour mieux assurer libre passage à Reno. Mac Graw et les flics qui étaient dans le coup ont laissé Reno et sa bande sortir de tôle, faire le coup et rappliquer en tôle. Très joli, comme alibi. Et, un couple d'heures plus tard, on les relâchait sous caution.

« Lew Yard a dû comprendre ce qui se passait. La nuit dernière, il a envoyé Jack Wahl et quelques autres types de sa bande à l'auberge de la *Flèche d'Argent* pour apprendre à Reno et à ses copains de ne plus prendre les choses sous leur bonnet. Mais Reno a pu leur échapper et rentrer en ville. Désormais, c'était lui ou Yard. Il s'est arrangé pour que ce ne soit pas lui en allant attendre Lew ce matin, à la sortie de chez lui, avec un revolver. Et Reno semble avoir eu raison car je remarque qu'il est assis en ce moment même sur la chaise qu'aurait occupée Lew Yard si quelqu'un ne l'avait pas envoyé à la Morgue.

Tous restaient immobiles sur leurs chaises, comme s'ils avaient tenu à faire remarquer à quel point ils l'étaient. Aucun ne pouvait compter sur aucun autre. Ce n'était pas le moment de faire des gestes inutiles.

Si ce que je venais de dire avait fait à Reno une impression quelconque, il n'en montra rien.

Thaler murmura interrogativement :

– Vous ne croyez pas que vous en oubliez ?

– Vous voulez parler de Jerry ? (Je continuais à me montrer l'animateur de la réunion.) J'allais y revenir. Je ne sais pas s'il s'est sauvé de prison quand on vous en a tiré pour être repris plus tard, ni s'il y est resté à ce moment-là et pourquoi. Et je ne sais pas non plus jusqu'à quel point il a volontairement pris part au coup sur la banque. Toujours est-il qu'il y a pris part et on l'a descendu et laissé devant la banque parce que c'était votre bras droit et que sa mort vous ferait accuser du coup. On l'a gardé dans la voiture jusqu'au moment de battre en retraite. À ce moment-là on l'a poussé

dehors et abattu d'une balle dans le dos. Quand il est tombé, il faisait face à la banque et tournait le dos à la voiture.

Thaler regarda Reno et chuchota :

– Alors ?

Reno posa sur Thaler deux yeux sans expression et rétorqua avec calme :

– Alors quoi ?

Thaler se leva et dit :

– Je n'en suis plus, en s'avançant vers la porte.

Pete le Finn se leva et, penché en avant, deux grandes mains osseuses posées à plat sur la table, il prononça d'une voix profonde :

– Whisper !

Lorsque Whisper se fut arrêté et retourné vers lui, il reprit :

– Écoutez bien ce que je vais vous dire, vous, Whisper, et vous autres tous. Assez de fusillades stupides. Comprenez bien ça, tous. Comme vous n'avez pas l'air capables de comprendre votre intérêt, il faut que quelqu'un vous le montre. C'est pourquoi je le fais. Toutes ces bagarres ne valent rien pour les affaires. Je ne les supporterai pas davantage. Montrez-vous gentils ou je saurai vous forcer à l'être.

« J'ai un régiment de jeunes types qui savent comment se tenir des deux côtés d'un revolver. J'ai besoin d'eux, dans mon genre d'affaires. Si vous m'obligez à m'en servir contre vous, je le ferai. Puisque vous voulez faire joujou avec la poudre et la dynamite, je vous montrerai comment on s'y

prend. Si vous aimez vous battre, vous serez servis. Faites attention à ce que je viens de vous dire. C'est tout.

Pete le Finn se rassit.

Thaler parut indécis un instant puis sortit sans rien dire et sans montrer ce qu'il pensait.

Son départ rendit les autres impatients. Aucun ne se souciait de laisser à un autre le temps de rassembler quelques revolvers dans les environs.

Au bout de quelques minutes, nous eûmes, Elihu Willsson et moi, la bibliothèque à nous tout seuls.

Nous nous assîmes et nous entre-regardâmes.

Il prit la parole :

– Est-ce que ça vous dirait quelque chose de devenir chef de police ?

– Rien du tout. Je ne suis bon qu'à faire les courses.

– Je ne veux pas dire avec la bande actuelle, mais une fois que nous serons débarrassés d'eux.

– Pour en trouver une autre exactement pareille ?

– Que le diable vous emporte ! Vous pourriez être plus poli avec un homme assez vieux pour être votre père.

– Oui, mais qui m'injurie et se met ensuite à l'abri derrière son âge.

La colère fit saillir une veine bleue sur son front. Puis il se mit à rire.

– Vous avez la dent dure, dit-il, mais je ne peux pas me plaindre que vous n'ayez pas fait ce que je vous ai payé pour faire.

– Et vous m'avez donné un fameux coup de main, hein ?

– Auriez-vous besoin d'une nourrice ? Je vous ai donné l'argent et carte blanche. C'est ce que vous m'aviez demandé. Qu'est-ce qu'il vous fallait de plus ?

– Espèce de vieux pirate ! dis-je. Il a fallu que je vous fasse chanter pour l'obtenir et vous n'avez cessé de me tirer dans le dos que du moment où vous vous êtes aperçu qu'ils ne pensaient plus qu'à se couper la gorge. Et maintenant vous parlez de ce que vous avez fait pour moi !

– Vieux pirate ? répéta-t-il. Mon fiston, si je n'avais pas été un pirate, je serais encore à travailler au mois pour l'Anaconda et il n'y aurait pas de Personville Mining Corporation. Vous êtes un agneau, vous-même, probablement ? On me tenait, fiston, et bien. Il y avait des choses qui ne me plaisaient pas et d'autres bien pires que je n'ai su que ce soir, mais on me tenait et il fallait que j'attende mon heure. Savez-vous que depuis que ce Thaler est ici je n'ai été qu'un prisonnier dans ma propre maison, une espèce d'otage ?

– Pas rigolo. Et maintenant, demandai-je, avec qui êtes-vous ? Marchez-vous avec moi ?

– Si vous enlevez le morceau.

Je me levai et dit :

– Dieu veuille que vous soyez pris avec le reste de la bande !

– Je comprends que vous le souhaitiez mais ça n'arrivera pas.

Il m'adressa un clin d'œil jovial et déclara :

– C'est moi qui vous finance. Ça doit suffire à montrer que mes intentions sont pures. Ne soyez pas trop dur pour moi, fiston, je suis déjà un peu…

– Allez au diable ! répondis-je en me dirigeant vers la porte.

CHAPITRE XX

LE LAUDANUM

Dick Foley attendait au coin de la rue dans l'automobile qu'il avait louée. Je me fis conduire par lui jusqu'à une rue voisine de chez Dinah Brand où je descendis pour faire le reste du chemin à pied.

– Vous avez l'air fatigué, dit-elle. C'est le travail ?

– J'ai assisté à une conférence de paix d'où devraient sortir au moins une douzaine d'assassinats.

Le téléphone se fit entendre. Elle répondit et m'appela.

C'était la voix de Reno Starkey :

– J'ai pensé que ça vous intéresserait d'apprendre que Noonan a été transformé en écumoire à coups de revolver à sa descente de bagnole, juste en face de chez lui. On peut dire qu'il a eu son compte. Ils lui ont flanqué au moins trois douzaines de balles dans la peau.

– Merci.

Les grands yeux bleus de Dinah se firent interrogateurs.

– Premiers fruits des négociations de paix, annonçai-je. C'est Whisper Thaler qui les a cueillis. Où est le gin ?

– C'était Reno qui parlait, n'est-ce pas ?

– Oui. Il avait pensé que ça m'intéresserait de savoir que la police de Poisonville n'avait plus de chef.

– Vous voulez dire que…

– Que Noonan vient de passer l'arme à gauche, d'après ce que Reno affirme. Est-ce que vous n'avez pas de gin ou tenez-vous absolument à me le faire réclamer ?

– Vous savez où il est. Vous leur avez encore joué un de vos tours ?

Je passai dans la cuisine, j'ouvris la glacière et je commençai à briser la glace en morceau avec un pic à glace composé d'une lame aiguë longue d'une douzaine de centimètres emmanchée dans une poignée ronde, blanche et bleue. La fille s'était postée debout dans le cadre de la porte et posait des questions. Je les laissai sans réponse le temps d'emplir deux verres de glace, de jus de citron, de gin et d'eau de Seltz.

– Qu'est-ce que vous avez bien pu faire ? répéta-t-elle pendant que nous portions nos verres dans la salle à manger. Vous avez l'air sens dessus dessous.

– Cette saleté de ville commence à me faire perdre la tête. Si je ne pars pas bientôt je vais devenir aussi sanguinaire que ses habitants. Qu'est-il arrivé depuis que je suis ici ? Une douzaine et demi d'assassinats ! Donald Willsson, Ike Bush, les quatre macaronis et le flic de Cedar Hill ; Jerry ; Lew Yard ; Dutch Jack, Blackie Whalen et Put Collings à la *Flèche d'Argent ;* Big Nick, le flic que j'ai descendu ; le gamin blond que Whisper a descendu ici ; Yakima Shorty, le visiteur du vieil Elihu, et maintenant, voilà que c'est le tour de Noonan. Ça en fait seize en moins d'une semaine et ça ne fait que commencer.

– Ne faites pas cette figure-là, dit-elle vivement.

Je me mis à rire et continuai :

– Ce n'est pas le premier meurtre que je vois et j'en ai arrangé plus d'un quand c'était nécessaire. Mais c'est la première fois que ça me porte à la tête. C'est cette saleté de ville ! Pas moyen de marcher droit ici. Je suis mal parti dès le commencement. Quand le vieil Elihu m'a eu lâché, la seule chose qui me restait à faire était de lancer les types les uns contre les autres. Il fallait bien que je me débrouille pour faire le travail. Ce n'est pas ma faute si la seule manière de le faire devait déclencher cette kirielle d'assassinats ? Si le vieil Elihu se dégonflait, il n'y avait pas moyen de faire autrement.

– Eh bien ! si ce n'est pas votre faute, à quoi sert-il d'en faire toute une histoire ? Buvez donc votre verre.

J'en bus la moitié et éprouvai le désir de continuer.

– Si on joue avec le sang, ça finit toujours par vous attraper. Ou ça vous rend fou ou ça vous rend malade. Pour Noonan, c'est la dernière chose qui est arrivée. Après l'assassinat de Yard, il a eu les foies. Il était prêt à tout pour faire la paix. Je l'ai mis dedans en lui conseillant d'organiser une réunion pour arranger les choses et faire la paix avec les autres survivants.

« La réunion en question a eu lieu chez Willsson, cette nuit. Charmante soirée ! Sous prétexte de dissiper tous les malentendus, j'ai mis la conduite de Noonan à découvert pour les lancer tous contre lui… Contre lui et Reno. Ça leur a fait lever la séance. Whisper a annoncé qu'il se retirait et Pete leur a dit leur fait à tous. Il leur a déclaré que toutes leurs chamailleries ne valaient rien à son commerce et qu'il

lancerait ses bootleggers contre le premier qui bougerait. Ça n'a pas eu l'air de faire grand effet à Whisper ni à Reno.

– Le contraire m'aurait étonné, dit Dinah. Qu'est-ce que vous avez fait à Noonan ? Je veux dire, comment avez-vous tourné les autres contre lui et Reno ?

– J'ai dit aux autres qu'il avait toujours su que c'était MacSwain qui avait tué Tim. C'est d'ailleurs le seul mensonge que je leur aie raconté. Après ça, je leur ai expliqué que l'attaque de la banque avait été montée par Reno et le Chef et que Jerry avait été emmené et tué à la porte de la banque pour faire attribuer le coup à Whisper. Je savais que c'était ce qui avait dû arriver si ce que vous m'aviez raconté était vrai, c'est-à-dire si vous aviez bien vu Jerry descendre de l'auto, s'avancer vers la banque et tomber à ce moment-là. La balle qui l'avait tué l'avait en effet atteint dans le dos. De plus, cadrant avec ça, il y avait le fait que Mac Graw prétendait que, lorsqu'il avait aperçu l'auto des bandits pour la dernière fois, elle tournait dans King Street. La direction prise indiquait qu'ils devaient retourner au City Hall pour se ménager un alibi.

– Mais je croyais que le gardien de la banque prétendait que c'était lui qui avait tué Jerry ? C'était dans les journaux.

– Il l'a dit, mais c'est un bonhomme capable de dire n'importe quoi et de croire ensuite que c'est arrivé. Il a dû appuyer sur la gâchette en fermant les yeux et il s'est figuré que c'était lui qui avait abattu le gibier. Vous avez bien vu Jerry tomber ?

– Oui, je l'ai vu et il était bien tourné vers la banque, mais tout cela était trop embrouillé pour me permettre de

distinguer qui l'avait tué. Il y avait un tas de types qui tiraient et…

– Oui. Ils ont dû s'arranger pour ça. J'ai aussi révélé le fait que c'était Reno qui avait tué Lew Yard. Ce Reno est un dur, n'est-ce pas ? Noonan s'est dégonflé mais ils n'ont rien tiré de Reno qu'un « Alors, quoi ? ». Tout c'est d'ailleurs très bien passé, comme entre gens bien élevés. Ils étaient deux contre deux. Pete et Whisper contre Noonan et Reno. Mais aucun ne pouvait compter sur son allié pour le soutenir s'il tentait quelque chose et, avant la fin de la réunion, les alliances étaient déjà changées. Noonan n'était plus dans le coup et Reno et Whisper étaient l'un contre l'autre avec Pete contre tous les deux ensemble. Et pendant qu'ils étaient tous là, assis bien sages à se surveiller, moi, je continuais à souffler la mort et la destruction.

« Whisper a été le premier à partir et, d'après ce qui s'est passé, on dirait qu'il a eu le temps de réunir quelques-uns de ses tueurs devant la maison du Chef avant le retour de celui-ci. Si Pete le Finn a parlé sérieusement, et il en avait bien l'air, il va essayer d'avoir la peau de Whisper. Pendant ce temps-là, comme Reno est au moins aussi responsable que Noonan de la mort de Jerry, Whisper devrait s'attaquer à lui. Mais Reno va essayer de devancer Whisper et ça va donner une chance à Pete. De plus, pendant ce temps-là, Reno va probablement avoir sur les bras tous les types de l'ancienne bande de Lew Yard qui ne veulent pas de lui comme chef. Et tout ça va faire un joli gâchis.

Dinah Brand tendit le bras à travers la table et me caressa là main. Son regard était troublé.

– Ce n'est pas votre faute, mon chéri, assura-t-elle. Vous avez dit vous-même qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Finissez votre verre et nous allons en boire un autre.

– J'aurais pu faire bien d'autres choses, au contraire, affirmai-je pour la contredire.

« Le vieil Elihu ne s'est défilé la première fois que parce qu'ils en savaient trop sur lui pour les attaquer sans être complètement certain d'avoir leur peau. Comme il ne voyait pas comment je pourrais y arriver, il s'est mis de leur côté. Ce n'est pas absolument un bandit dans leur genre et, de plus, il s'imagine que la ville est sa propriété privée et il n'aime guère la manière dont ils la lui ont retirée des mains.

« J'aurais pu aller le voir cet après-midi et lui montrer que je les tenais. Il m'aurait probablement écouté et il se serait mis de mon côté. Il m'aurait alors fourni l'aide nécessaire pour conclure l'affaire d'une manière légale. J'aurais pu faire ça. Mais il était plus facile de les faire s'entre-tuer, plus facile et plus sûr en même temps et, maintenant que je m'y suis habitué, plus agréable aussi. Je ne sais pas comment je pourrai arranger ça aux yeux de l'Agence. Si le vieux découvre ce que j'ai fait, il me fera mourir à petit feu. C'est cette saleté de ville. On a raison de l'appeler Poisonville, elle m'a empoisonné.

« Tenez. Ce soir, pendant que j'étais assis à la table de Willsson, j'ai joué avec eux comme le chat avec les souris, et il est certain que j'en tirais le même plaisir. Quand je regardais Noonan, je savais qu'il n'avait pas une chance sur mille de passer la nuit vivant à cause de ce que je lui avais fait, et ça ne m'empêchait pas d'avoir envie de rire et de me sentir tout chaud et tout joyeux. Je ne me reconnais plus. Ce qui me reste d'âme a la peau plutôt dure et, depuis vingt-cinq

ans que je m'occupe de crimes, je peux regarder n'importe quel assassinat sans y voir autre chose que le pain de tous les jours. Mais que ça me fasse plaisir n'est pas naturel. C'est l'endroit qui est cause de ça.

Elle eut un sourire trop doux et parla avec une indulgence affectée :

– Vous exagérez beaucoup, chéri. Ils n'ont pas volé ce qui leur arrive. Mais ne prenez pas cet air-là, vous me donnez la chair de poule.

Je ricanai et passai dans la cuisine pour reprendre du gin. Lorsque je revins, elle me regarda d'un air anxieux, les sourcils froncés.

– Pourquoi rapportez-vous le pic à glace par ici, maintenant ?

– Pour vous montrer les idées que j'ai dans la tête. Il y a deux jours, si je l'avais seulement remarqué, ce n'aurait été que pour y voir un bon outil à casser la glace. Aujourd'hui… (je fis glisser un doigt le long des quinze centimètres d'acier jusqu'à l'extrémité aiguë). Une jolie épingle pour clouer un homme à sa cravate ! Voilà comment je suis devenu, parole. Je ne peux même pas voir un briquet automatique sans penser que ça serait une bonne farce à faire à quelqu'un qu'on n'aime pas que de remplir le sien de dynamite. En passant, j'ai aperçu, dans le ruisseau en face de chez vous, un bout de fil de cuivre. Il était mince, souple, facile à tordre et juste assez long pour qu'on puisse le passer autour du cou de quelqu'un en laissant deux bouts dépasser pour serrer. J'ai eu un mal de chien à m'empêcher de le ramasser et de le fourrer dans la poche, juste en cas…

– Vous êtes fou !

– Je le sais. C'est justement ce que je suis en train de vous dire. Je me sens pris de la folie du meurtre.

– Oui, eh bien ! tout ça ne me plaît pas beaucoup ! Allez reporter ça dans la cuisine, asseyez-vous et soyez raisonnable.

J'obéis aux deux premiers tiers de son admonestation.

– Vous avez tout simplement les nerfs à bout, me gronda-t-elle. Vous en avez trop vu ces derniers jours. Si vous continuez, vous allez voir ce qui va vous arriver. C'est une vraie dépression nerveuse qui vous guette.

J'étendis une main, les doigts dépliés. Elle ne tremblait pas.

Elle la regarda et dit :

– Ça ne signifie rien. C'est en vous que ça se passe. Pourquoi ne filez-vous pas pour un jour ou deux ? Vous avez amené les choses d'ici au point où elles vont s'arranger toutes seules. Allons faire un tour à Salt Lake. Ça vous fera du bien.

– Pas possible, ma petite. Il faut que quelqu'un reste ici pour compter les morts. D'autre part, toute la combinaison actuelle est fondée sur les rapports qui existent entre les choses et les gens. Si nous partions, tout serait changé, et il est bien probable que tout serait à recommencer.

– Personne n'aurait besoin de savoir que vous êtes parti, et moi, je n'ai rien à faire avec tout ça.

– Depuis quand ?

Elle se pencha en avant, cligna des yeux et demanda :

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Rien, sauf que je me demande comment vous êtes tout d’un coup devenue une simple spectatrice. Vous avez oublié que ce qui a tout mis en branle est le meurtre de Donald Willsson et qu’il a été commis à cause de vous ? Et vous avez sans doute oublié que c’est le tuyau que vous m’avez donné sur Whisper qui a empêché l’affaire de me claquer dans la main ?

– Vous savez aussi bien que moi que rien de tout ça n’est de ma faute ! riposta-t-elle avec indignation. Et de toute façon, c’est passé. Vous n’en parlez que parce que vous êtes de mauvaise humeur et que vous cherchez une discussion.

– Vous ne disiez pas ça la nuit dernière lorsque vous trembliez de peur à l’idée que Whisper allait vous tuer ?

– Voulez-vous cesser de parler de tuer ?

– Le jeune Albury m’a dit une fois que Bill Quint avait menacé de vous faire votre affaire, dis-je.

– Assez !

– On dirait que vous avez un don pour faire naître des idées de meurtres dans la cervelle de vos amis. Albury attend de passer en jugement pour avoir tué Willsson. La seule idée de Whisper vous fait trembler et j’ai toujours eu derrière la tête l’idée que Dan Rolff essaierait de vous avoir un de ces jours.

– Dan ? Vous êtes fou ! Pensez-vous, je…

– Oui. Il est tubard, complètement à plat et fini et vous l’avez recueilli. Vous lui avez donné un foyer et tout le laudanum qu’il veut. Mais vous vous en servez pour faire vos

courses et vous le giflez devant tout le monde. Il est amoureux de vous. Un de ces jours vous vous réveillerez égorgée.

Elle frissonna, se leva et dit en riant :

– J'espère au moins que vous savez ce que vous dites, car, pour moi, je n'y comprends rien.

Elle disparut dans la cuisine, emportant nos verres. J'allumai une cigarette en me demandant ce qui m'avait pris et ce qu'il y avait de vrai dans toutes ces histoires de pressentiments.

– Si vous ne voulez pas prendre un ou deux jours de repos, la meilleure chose à faire pour vous, dit la fille en reparaissant avec deux verres pleins, est de vous soûler à fond et de tout oublier. Je vous ai mis une double dose de gin dans votre verre. Vous en avez besoin.

– Ce n'est pas moi qui ai quelque chose, c'est vous, dis-je en me demandant pourquoi je racontais ça mais en y prenant un bizarre plaisir. Toutes les fois que je parle de tuer, vous me tombez dessus. C'est bien, ça les femmes ! Vous croyez que, si on n'en parle pas, aucun des nombreux types de cette ville qui voudraient vous tuer ne le feront. C'est stupide. Rien de ce que nous pourrons dire ou ne pas dire ne pourra faire que Whisper, par exemple, ne…

– Oh ! assez, je vous en prie ! De grâce ! C'est vrai, je suis stupide. J'ai peur de parler de ça. J'ai peur de lui. Je… Oh ! pourquoi ne l'avez-vous pas tué quand je vous l'ai demandé ?

– Je regrette, dis-je avec sincérité.

– Croyez-vous qu'il…

– Je ne sais pas, lui dis-je, mais je crois que vous avez raison. Il est inutile d'en parler. La meilleure chose à faire est de boire… malgré que ce gin ne soit pas bien fort.

– C'est vous qui croyez ça, le gin n'est pas mauvais. Mais voulez-vous boire quelque chose qui vous secouera réellement ?

– Cette nuit, je boirais de la nitroglycérine.

– C'est à peu près ce que je vais vous donner.

Je l'entendis manier les bouteilles dans la cuisine et elle en sortit pour me rapporter un verre paraissant contenir la même chose que nous venions de boire. Je reniflai et dit :

– C'est le laudanum de Dan, hein ? Il est toujours à l'hôpital ?

– Oui. Je crois qu'il a une fracture du crâne. Mais voilà toujours de quoi vous donner un coup de fouet, monsieur, si c'est toujours ce que vous voulez.

J'avalai le gin drogué. Je me sentis aussitôt plus confortable. Le temps passa en buvant et nous emporta dans un monde rose et heureux, plein de bonne amitié et de paix sur la terre.

Dinah se contentait de gin. Je m'y remis un moment, puis je revins au mélange de gin et de laudanum.

Pendant un certain temps, je m'amusai à un petit jeu qui consistait à garder les yeux ouverts comme si j'y voyais alors que je n'y voyais plus rien du tout. Quand je devins incapable de la bluffer plus longtemps, j'abandonnai.

La dernière chose dont je devais me souvenir fut le geste de Dinah m'aidant à m'étendre sur le Chesterfield du salon.

CHAPITRE XXI

LE DIX-SEPTIÈME MEURTRE

Je rêvai que j'étais sur un banc, à Baltimore, en face des fontaines cascadantes de Harlem Park, près d'une femme voilée. J'y étais venu avec elle. C'était une personne que je connaissais bien. Mais j'avais soudainement oublié qui elle était et je ne pouvais distinguer son visage derrière son long voile noir.

Il me vint à l'esprit que si je lui parlais, elle serait forcée de me répondre et que je reconnaîtrais alors sa voix. Finalement, je lui demandai si elle connaissait un homme appelé Carroll T. Harris. Elle me répondit, mais le grondement et le jaillissement des fontaines m'empêchèrent de distinguer ses paroles.

Des pompes passèrent dans Edmonton Avenue. Elle me quitta pour courir après. En courant, elle criait : « Au feu ! Au feu ! » Je reconnus alors sa voix et qui elle était. C'était quelqu'un qui jouait un rôle important dans ma vie. Je courus après elle, mais il était trop tard. Elle et les pompes avaient disparu.

Je parcourus des rues et des rues à sa poursuite ; la moitié des rues des États-Unis. Gay Street et Mount Royal Avenue, à Baltimore ; Colfax Avenue, à Denver ; Aetna Road et Saint-Clair Avenue à Cleveland ; Mac Kinney Avenue à Dallas ; Lamartine Street, Cornell et Amory Streets, à Boston ; Berry Boulevard à Louisville ; Lexington Avenue à New-

York ; jusqu'à ce que j'atteignisse enfin Victoria Street, dans Jacksonville, et que j'entendisse à nouveau sa voix.

Tendant l'oreille pour la suivre, je parcourus de nouvelles rues. Elle criait un nom. Ce n'était pas le mien. C'était un nom que je ne connaissais pas. Mais aussi vite que je courusse et dans quelque direction que j'allasse, je ne pouvais réussir à me rapprocher de la voix. J'en étais toujours aussi éloigné tandis que je la poursuivais devant le Federal Building d'El Paso et dans le Grand Circus Park de Détroit. Puis la voix se tut.

Las et découragé, je pénétrai pour me reposer dans le hall de l'hôtel situé devant la gare de Rocky Mount. J'y étais assis lorsqu'un train entra en gare. Elle en descendit et pénétra à son tour dans l'hôtel. Venant à moi, elle se pencha et m'embrassa. J'étais très gêné, car tout le monde s'était réuni autour de nous et nous regardait en riant.

Ce rêve finissait là.

Je rêvai ensuite que je me trouvais dans une ville étrangère, à la poursuite d'un homme que je haïssais. Je tenais dans ma poche un couteau tout ouvert que je destinais à le tuer, lorsque je le rencontrerais. C'était un matin de dimanche. Les cloches sonnaient, la foule emplissait les rues, allant à l'église et en revenant. Je marchai presque autant que dans mon premier rêve, mais cette fois sans quitter la ville inconnue.

Alors l'homme que je cherchai me cria quelque chose et je l'aperçus. C'était un petit homme brun coiffé d'un immense sombrero. Debout sur les marches d'un haut bâtiment dressé de l'autre côté d'une vaste place, il me narguait. Entre

nous deux, la place était noire de gens serrés les uns contre les autres.

Gardant une main sur le couteau ouvert dans ma poche, je me ruai vers le petit homme brun en courant sur les têtes et les épaules des gens qui nous séparaient. Mais les têtes et les épaules formaient une surface inégale sur laquelle je glissai et trébuchai souvent.

Debout sur les marches, le petit homme avait continué à se rire de moi, jusqu'à ce que je fusse sur le point de l'atteindre. À ce moment, il disparut en courant dans le bâtiment. Je le pourchassai sans fin dans les spires d'un escalier sans réussir à l'approcher davantage qu'à longueur de bras. Nous arrivâmes au toit. Il courut directement au parapet et, juste au moment où ma main l'atteignait, le franchit d'un saut.

Son épaule me glissa des mains. Ma main fit tomber son chapeau et se referma sur son crâne. Sa tête était ronde et de la taille d'un gros œuf. Mes doigts en se refermant l'enserraient toute entière. Étreignant sa tête d'une main, de l'autre j'essayais de sortir le couteau de ma poche lorsque je me rendis compte que j'avais glissé du toit avec lui…

Et nous tombâmes vertigineusement vers les millions de faces qui se levaient vers nous, sur la place, à des kilomètres plus bas…

J'ouvris les yeux à la lumière terne d'un soleil matinal qui filtrait à travers les stores baissés.

Je gisais la face contre le parquet de la salle à manger, le front reposant sur mon bras gauche. Mon bras droit était étendu et ma main droite étreignait la surface ronde de la poignée blanche et bleue d'un pic à glace. C'était celui de

Dinah Brand et la longue lame aiguë était toute entière enfoncée dans sa poitrine.

Elle gisait sur le dos, morte. Ses grandes jambes musclées étaient étendues vers la porte de la cuisine. Une maille filait sur son bas droit.

Lentement, doucement, comme si je craignais de la réveiller, je lâchai la poignée du pic, ramenai mon bras et me relevai.

Les paupières me cuisaient. Ma gorge et ma bouche étaient brûlantes et desséchées. Je passai dans la cuisine et trouvai une bouteille de gin que je portai à ma bouche. Je l'y laissai jusqu'au moment où je fus obligé de reprendre haleine. La pendule de la cuisine marquait sept heures.

Ainsi lesté, je repassai dans la salle à manger et allumai les lumières pour examiner la morte.

On ne voyait pas beaucoup de sang. Une tache de la largeur d'un demi-dollar s'était formée autour de l'endroit où le pic à glace avait percé la soie bleue de sa robe. Une ecchymose blêmissait sa joue droite, juste sous la mâchoire. Elle en avait une autre – visiblement causée par la pression des doigts – sur le poignet droit. Ses mains étaient vides. Je remuai un peu le corps ; juste assez pour m'assurer qu'il ne recouvrait rien. Je fis le tour de la pièce. À première vue, rien n'avait été dérangé. Dans la cuisine où je retournai, il en était de même.

Le loquet de la porte de service n'avait pas été touché et ne présentait aucune marque permettant de supposer qu'on l'avait forcé. Je fis subir le même examen à la porte de devant sans rien découvrir d'autre. Je parcourus ensuite la maison de la cave au grenier avec le même résultat négatif.

Les fenêtres étaient intactes. À l'exception des deux bagues avec diamants qu'elle avait aux doigts, les bijoux de la fille étaient restés sur sa coiffeuse et les quatre cents et quelques dollars que recelait son sac à main posé sur une chaise de sa chambre à coucher s'y trouvaient toujours.

Je repassai dans la salle à manger où je m'agenouillai près du cadavre pour essuyer avec mon mouchoir toutes les empreintes que j'avais pu laisser sur la poignée du pic à glace. J'en fis autant aux verres, bouteilles, portes, commutateurs, et meubles que j'avais touché ou pu toucher.

Je me lavai ensuite les mains, visitai mes vêtements pour voir s'ils portaient des traces de sang et, m'étant bien assuré que je ne laissais derrière moi aucun objet m'appartenant, je gagnai la sortie. J'ouvris la porte, essuyai la poignée intérieure, repoussai la porte, essuyai la poignée extérieure et m'éloignai.

De la cabine d'un *drugstore* située dans Broadway, je téléphonai à Dick Foley, pour lui demander de passer à mon hôtel. Il y arriva quelques minutes après moi.

– Dinah Brand a été tuée chez elle la nuit dernière ou de bonne heure ce matin, lui dis-je. On l'a poignardée avec son pic à glace. La police n'en sait encore rien. Je vous en ai assez raconté sur elle pour vous faire comprendre qu'il ne manquait pas de gens ayant des raisons de la tuer. Il y en a trois dont je voudrais que vous vous occupiez d'abord. Ce sont Whisper, Dan Rolff et Bill Quint. Vous avez leur signalement. Rolff est à l'hôpital avec le crâne fêlé. Je ne sais pas quel hôpital. Essayez d'abord celui de la ville. Tâchez de trouver Mickey Linehan – il est toujours sur la piste de Pete le Finn – et faites-vous donner un coup de main par lui. Tâ-

chez d'apprendre où les trois oiseaux en question ont passé la nuit. Et faites aussi vite que possible.

Pendant tout le temps que je parlais, le petit Canadien n'avait pas cessé de me regarder avec curiosité. Quand je me tus, il fit mine d'ouvrir la bouche, se ravisa, grogna : « Très bien ! » et tourna les talons.

Je me mis à la recherche de Reno Starkey. Au bout d'une heure, je finis par découvrir où il était. C'était une maison meublée de Ronney Street où je lui téléphonai.

– Seul ? interrogea-t-il lorsque je l'eus informé que je voulais le voir.

– Oui.

Il me répondit de venir et m'expliqua la route à suivre. Je pris un taxi. C'était une maison de piètre apparence, haute de deux étages et située dans un quartier extérieur de la ville.

Au coin de la rue précédente, un couple d'hommes flânait à la porte d'une épicerie. Un autre couple était assis sur les marches de bois d'une maison faisant le coin de la rue suivante. Aucun des quatre ne marquait particulièrement bien.

À mon coup de sonnette, deux hommes vinrent ouvrir. Eux non plus n'avaient pas une tournure rassurante.

On me fit monter dans une pièce où Reno – en manches de chemise, sans col et le gilet ouvert – était renversé sur une chaise, les deux pieds sur l'appui de la fenêtre.

Il inclina sa tête au visage chevalin et dit :

– Approchez-vous une chaise.

Les deux hommes, qui m'avaient amené, ressortirent en fermant la porte. Je pris une chaise et dit :

– Il me faut un alibi. Dinah Brand a été tuée la nuit dernière, après mon départ. Je ne cours aucun risque d'être coffré pour ça, mais, maintenant que Noonan est mort, je ne sais jusqu'à quel point je suis bien avec la police. Je ne voudrais pas non plus leur donner une occasion de me coller quelque chose sur le dos. Si j'y étais obligé, je pourrais prouver où j'étais la nuit dernière, mais, si vous vouliez, vous pourriez m'éviter bien des ennuis.

Reno fixa sur moi son regard lourd et questionna :

– Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

– Vous m'avez téléphoné la nuit dernière. Vous êtes donc la seule personne à savoir que je me trouvais là-bas au commencement de la nuit. Même si j'avais trouvé un alibi ailleurs, il aurait bien toujours fallu que je m'entende avec vous, n'est-ce pas ?

Il s'enquit :

– Ce n'est pas vous qui l'avez tuée ?

Je répondis « non » d'un air détaché.

Avant de parler, il demeura un moment à regarder par la fenêtre.

– Qu'est-ce qui vous a fait penser que j'accepterais de vous rendre service ? interrogea-t-il. Croyez-vous que je doive vous être reconnaissant de ce que vous avez fait hier au soir chez Willsson ?

– Ça ne vous a fait aucun tort, répliquai-je. De toute façon, tout le monde soupçonnait déjà la vérité et Whisper en savait assez pour comprendre le reste. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous êtes capable de vous défendre, n'est-ce pas ?

– J'essaie d'y arriver, acquiesça-t-il. Bon. Vous étiez à Tanner House, à Tanner. C'est un petit patelin à trente-cinq kilomètres d'ici. Vous y êtes allé en sortant de chez Willsson et vous n'en êtes reparti que ce matin. Un nommé Ricker qui met son taxi en station près de chez Murry vous a emmené et ramené. C'est à vous de voir ce que vous pouviez aller y faire. Donnez-moi votre paraphe et je ferai inscrire ça sur le registre de police.

– Merci, dis-je en dévissant le capuchon de mon stylo.

– Inutile de me remercier, répliqua-t-il. Je fais ça parce que je vais avoir besoin de tous les amis que je pourrai trouver et lorsque nous serons tous les quatre réunis avec Whisper et Pete, j'espère que ce ne sera pas contre moi que vous vous mettrez.

– Soyez tranquille, assurai-je. Qui va devenir chef de la police ?

– C'est Mac Graw qui en fait fonction. Il va probablement être titularisé.

– De quel côté va-t-il se mettre ?

– Avec le Finlandais. Les bagarres font tort à son boulot comme à celui de Pete. Et les bagarres ne vont pas manquer. Je serais une fameuse andouille si je ne tapais pas le premier avec un type comme Whisper contre moi. C'est moi ou lui. Croyez-vous que ce soit lui qui ait descendu la poule ?

– Il ne lui manquait pas de raisons pour le faire, dis-je en lui tendant le bout de papier sur lequel j'avais inscrit mon nom. Elle l'a assez trahi et vendu.

– Vous étiez plutôt bien ensemble, hein ?

Je laissai tomber la question et allumai une cigarette. Reno attendit un instant, puis reprit :

– Vous feriez bien de vous mettre à la recherche de Ricker et de le laisser vous regarder un peu, qu'il puisse vous décrire en cas de besoin.

Un grand jeunot qui pouvait avoir dans les vingt-deux ans ouvrit la porte et entra dans la pièce. Reno me le présenta comme étant Hank O'Marra. Je me levai pour lui serrer la main et interrogeai Reno :

– Où pourrais-je vous joindre si j'en avais besoin ?

– Vous connaissez Peak Murry ?

– Je l'ai rencontré et je connais sa boîte.

– Tout ce que vous lui confierez me sera transmis, dit-il. Nous allons partir d'ici. On n'y est pas en sécurité. Et pour Tanner, vous pouvez être tranquille, j'arrangerai ça.

– Très bien, merci.

Je quittai la maison.

CHAPITRE XXII

LE PIC À GLACE

Revenu en ville, je commençai par me rendre au quartier général de la police. Mac Graw occupait le bureau du chef. Ses yeux bordés de cils blonds se fixèrent sur moi d'un air soupçonneux tandis que chaque trait de son visage tanné se faisait plus creux et plus amer que de coutume.

– Quand avez-vous vu Dinah Brand pour la dernière fois ? interrogea-t-il sans préambule et sans même me saluer d'un signe de tête.

À travers son nez osseux, sa voix prenait un ton désagréable.

– Vers dix heures quarante, la nuit dernière, dis-je. Pourquoi ?

– Où ?

– Chez elle.

– Combien de temps y êtes-vous resté ?

– Dix ou quinze minutes.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps ?

– Et moi, dis-je en m'asseyant sur la chaise qu'il ne m'avait pas offerte, je voudrais bien savoir en quoi ça vous regarde ?

Sans cesser de me dévisager haineusement, il s'emplit les poumons pour mieux me jeter au visage :

– Parce qu'il y a eu un assassinat !

Je me mis à rire.

– Vous n'allez tout de même pas croire qu'elle est pour quelque chose dans l'assassinat de Noonan ?

J'avais bigrement envie d'une cigarette, mais l'aide qu'elles apportent aux inquiets est trop bien connue pour me risquer à en prendre une tout de suite.

Mac Graw essayait de déchiffrer ma pensée dans mes yeux. Persuadé que, comme beaucoup de gens, je n'ai jamais l'air si innocent que quand je mens, je le laissai faire. Il finit par abandonner cet exercice et revint à ses questions :

– Pourquoi pas ?

La réplique n'était pas trop méchante. Je répondis d'un ton négligent :

– Après tout, pourquoi pas, en effet ?

Et, après lui avoir offert une cigarette, j'en pris une moi-même. Puis j'ajoutai :

– À mon avis, c'est Whisper qui a fait le coup.

– Il était là ? Pour une fois, Mac Graw n'avait pas parlé du nez. Il m'avait lancé sa question avec le claquement de dents d'un chien qui va mordre.

– Où ça, là ?

– Chez la fille Brand.

– Non, dis-je en prenant un air perplexe. Comment aurait-il pu s'y trouver si c'est lui qui a tué Noonan ?

– Au diable Noonan ! s'écria le chef de police intérimaire. Qu'est-ce que vous avez à toujours le ramener sur le tapis ?

Je m'efforçai de le regarder comme s'il devenait fou.

Il reprit :

– Dinah Brand a été tuée la nuit dernière.

Je fis : « Oui ? » et n'ajoutai rien.

– Et maintenant, voulez-vous répondre à mes questions ?

– Bien entendu. J'étais chez Willsson avec Noonan et les autres. Quand je suis parti, vers les dix heures trente, je suis passé chez elle pour lui dire que j'étais obligé de me rendre à Tanner. J'avais plus ou moins rendez-vous avec elle. Je suis resté là environ dix minutes, le temps de boire un verre. À moins qu'ils n'aient été cachés, il n'y avait personne. Quand a-t-elle été tuée ? Et comment ?

Mac Graw me confia qu'il avait envoyé deux de ses hommes – un certain Shepp et un nommé Vanaman – le matin même, pour voir jusqu'à quel point elle pouvait et voulait aider à faire coffrer Whisper pour l'assassinat de Noonan. Les deux flics étaient arrivés chez elle à neuf heures trente. La porte d'entrée de la maison était grande ouverte. Personne n'avait répondu à leur coup de sonnette. Ils étaient en-

trés et avaient trouvé la femme étendue sur le dos dans la salle à manger, tuée d'un coup de poignard au sein gauche.

Le docteur qui avait examiné le corps pensait qu'elle avait été tuée par une lame mince, ronde et pointue, longue d'environ quinze centimètres. La mort devait avoir eu lieu vers les trois heures du matin. Bureau, placards, malles, etc., avaient été soigneusement et expertement fouillés. Il n'y avait d'argent nulle part dans la maison et le sac à main de la fille était vide. La cassette à bijoux posée sur sa coiffeuse était vide. Elle portait aux mains deux bagues avec diamants.

La police n'avait pu parvenir à retrouver l'arme avec laquelle elle avait été frappée. Les experts n'avaient découvert aucune empreinte digitale utilisable. Ni porte ni fenêtre ne paraissaient avoir été forcées. L'état de la cuisine montrait que la fille avait bu avec un ou plusieurs visiteurs.

Je répétai tout haut la description présumée de l'arme : « Quinze centimètres, mince, ronde et pointue ? Ça ressemble à son pic à glace. »

Mac Graw tendit le bras vers un appareil téléphonique et ordonna à quelqu'un de lui envoyer Shepp et Vanaman. Shepp était un homme grand et voûté dont la grande bouche avait un pli austère et honnête qui n'avait peut-être pas d'autre cause que le mauvais état de ses dents. L'autre détective était petit, trapu et presque dépourvu de cou avec un nez bourgeonné.

Mac Graw nous présenta les uns aux autres et les questionna au sujet du pic à glace. Ils ne l'avaient pas vu et se déclarèrent positivement persuadés qu'il n'y en avait pas dans la maison. Ils n'auraient pas négligé un objet de ce genre.

– Il s’y trouvait encore la nuit dernière ? me demanda Mac Graw.

– J’étais à côté d’elle pendant qu’elle cassait de la glace avec.

Je le lui décrivis. Mac Graw ordonna aux deux hommes de fouiller de nouveau les pièces et de rechercher ensuite l’objet dans les environs de la maison.

– Vous la connaissiez, dit-il, lorsque Shepp et Vanaman furent partis. Quelle est votre opinion sur l’affaire ?

– Je n’ai pas encore eu le temps d’en former une, éludai-je. Donnez-moi une heure pour y réfléchir. Et vous, qu’est-ce que vous en pensez ?

Il redevint aussitôt maussade :

– Que voulez-vous que je vous dise ?

Mais le fait qu’il me laissa partir sans me poser d’autres questions, me révéla qu’il était déjà convaincu que c’était Whisper le coupable.

Je me demandai alors à moi-même s’il était possible que Whisper eût fait le coup ou si c’était encore une de ces accusations erronées que les chefs de la police de Poisonville avaient l’air d’aimer à porter contre lui. Ça n’avait d’ailleurs plus beaucoup d’importance car il était certain qu’il avait lui-même descendu Noonan ou qu’il l’avait fait descendre par ses complices et, après tout, ils ne pouvaient pas le pendre deux fois.

En quittant Mac Graw, je trouvai le corridor plein d’hommes. Quelques-uns étaient très jeunes – de vrais ga-

mins – et un bon nombre paraissaient étrangers. Tous avaient l'air aussi résolus que possible.

Près de l'entrée, je tombai sur Donner, un des flics qui avaient fait partie de l'expédition de Cedar Hill.

– Hello ! saluai-je. Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ? Vous videz la tôle pour faire de la place aux autres ?

– C'est les nouveaux constables spéciaux, dit-il d'un ton dégoûté. Il paraît que nous avons besoin de renfort.

– Félicitations, dis-je en sortant.

Je trouvai Peak Murry dans la salle de billard, assis derrière un comptoir où s'étalaient cigares et cigarettes. Je pris place de l'autre côté de la salle pour regarder deux gamins pousser les billes. Au bout de quelques minutes, le tenancier s'approcha de moi.

– Si vous voyez par hasard Reno, lui dis-je, vous pourrez l'informer que Pete le Finn a fait enrôler ses hommes comme flics auxiliaires.

– Si je le vois, je lui dirai, promit-il.

Lorsque je revins à l'hôtel, je trouvai Mickey Linehan assis dans le hall. Il me suivit jusqu'à ma chambre et me fit son rapport.

– Votre Dan Rolff a sauté le mur de l'hôpital la nuit dernière, un peu avant minuit. Les carabins en sont tout excités. Il paraît qu'ils avaient l'intention de lui retirer des quantités de petits morceaux d'os de la cervelle, ce matin. Mais lui et ses frusques avaient filé. Nous n'avons pas encore pu repérer Whisper. Dick est en ville en train d'essayer de mettre la

main sur Bill Quint. Comment la poule s'est-elle fait saigner ? Dick m'a dit que vous l'aviez su avant les flics.

Le téléphone se mit à sonner.

Une voix masculine, pompeuse et maniérée, prononça mon nom d'un ton interrogateur.

– Oui, répondis-je.

La voix prononça :

– Ici, Mr Charles Proctor Dawn. Je crois que vous trouverez utile à vos intérêts de vous présenter à mon bureau aussitôt que possible.

– Vraiment ? Qui êtes-vous ?

– Mr Charles Proctor Dawn, avocat-conseil. Mon appartement se trouve dans le Rutledge Block, 310 Green Street. Je crois que vous trouverez utile à vos intérêts de vous…

– Verriez-vous un inconvénient à me dire de quoi il s'agit ? interrompis-je.

– Ce sont des choses dont il vaut mieux ne pas discuter par téléphone. Je crois que vous…

– Très bien, interrompis-je de nouveau. Je passerai vous voir dès cet après-midi si j'ai un instant.

– Vous trouverez cette visite utile à vos intérêts, tout à fait utile, insista-t-il.

Je dus raccrocher là-dessus.

Mickey reprit :

– Vous alliez me donner des détails sur l'assassinat de la fille Brand.

– Pas du tout, répondis-je. J'allais vous dire qu'il ne devrait pas être difficile de repérer Rolff, s'il se ballade avec un crâne en compote, et, probablement, un tas de bandages autour de la tête. Vous devriez essayer. Commencez d'abord par Hurricane Street.

Un rictus hilare coupa en deux son visage rouge de clown.

– Vous avez bien raison. Pas besoin de me renseigner sur ce qui se passe. Après tout, je ne suis que votre collaborateur, dit-il en ramassant son chapeau pour partir.

Je m'étendis sur le lit et fumai des cigarettes, les allumant les unes aux autres et réfléchissant aux événements de la nuit précédente, c'est-à-dire depuis le moment où j'avais perdu connaissance jusqu'à celui de mon réveil et y compris mes rêves et la position dans laquelle je m'étais réveillé. Ce genre de réflexions était suffisamment désagréable pour qu'une interruption fût la bienvenue.

Quelqu'un grattait à ma porte.

J'allai ouvrir.

L'homme qui se tenait là m'était étranger. Il était jeune, mince et vêtu d'une façon voyante. Des sourcils épais et une petite moustache, le tout d'un noir d'encre, ornaient un visage pâle et nerveux, mais totalement dénué de timidité.

– Je suis Ted Wright, dit-il en me tendant la main comme si j'avais fait mine de lui tendre la mienne. Vous avez dû entendre parler de moi par Whisper ?

Je lui serrai la main, le fis entrer, et, la porte une fois fermée, demandai :

– Vous êtes un ami de Whisper ?

– Et comment !

Il leva deux doigts serrés l'un contre l'autre.

– Nous sommes comme ça, lui et moi.

Je ne répondis rien. Il jeta un coup d'œil autour de la pièce, sourit nerveusement, alla jusqu'à la porte entr'ouverte de la salle de bains, jeta un coup d'œil à l'intérieur, revint vers moi, passa la langue sur ses lèvres et formula sa proposition :

– Je vous le descends pour un demi-sac.

– Whisper ?

– Oui, et c'est bougrement bon marché.

– Pourquoi voudrais-je le faire tuer ?

– Il a bien tué votre poule, n'est-ce pas ?

– Vous croyez ?

– Ne faites pas la gourde.

Une idée me passa par la tête. Pour me donner le temps d'y réfléchir, je l'invitai à s'asseoir :

– C'est une chose qui demande réflexion, ajoutai-je.

– Ça ne demande rien du tout, rétorqua-t-il en me regardant d'un air alerte, sans s'approcher d'aucune chaise. Ou vous voulez qu'on vous le descende ou vous ne voulez pas.

– Alors, je ne veux pas.

Il bredouilla quelque chose que je ne pus distinguer et se tourna vers la porte. Je me glissai entre lui et la sortie. Il fit halte, jetant des coups d'œil inquiets autour de lui.

– Ainsi, Whisper est mort ? dis-je.

Il fit un pas en arrière et glissa une main derrière son dos. Je lui assénai mon poing sur la mâchoire, mettant tout le poids de mes quatre-vingt-cinq kilos derrière le coup.

Il s'embarrassa les jambes l'une dans l'autre et tomba.

Je le tirai par les poignets, approchai d'une saccade son visage du mien et grommelai :

– Assez de blagues ! Quelle est la combine ?

– Je ne vous ai rien fait !

– Que je vous y prenne… Qui a descendu Whisper ?

– Personne ne l'a…

Je lâchai un de ses poignets, lui souffletai le visage, rattrapai son poignet et m'efforçai de lui tordre les deux en même temps, tout en répétant :

– Qui l'a descendu ?

– Dan Rolff, geignit-il. Il s'est approché de lui et l'a buté avec le même surin que Whisper avait buté la poule. C'est la vérité vraie !

– Comment savez-vous que c'était le même surin ?

– C'est Rolff qui l'a dit.

– Et Whisper, qu'est-ce qu'il a dit ?

– Rien. Il était marrant à voir avec son portemanteau dans les côtes. Puis il a sorti son feu et il a collé deux balles dans la peau du Rolff. Ils sont dégringolés tous les deux ensemble. Ils se sont cognés la tête en tombant.

– Et alors ?

– Alors rien. Je les ai retournés et ils étaient tous les deux clamsés. C'est la vérité du bon Dieu.

– Qui y avait-il encore de présent ?

– Personne. Whisper se tenait planqué, avec moi pour faire la navette entre lui et sa bande. Il avait tué Noonan lui-même et il ne voulait rien risquer pendant un jour ou deux, le temps de voir comment les choses tourneraient. Il n'avait confiance en personne que moi.

– Et, après sa mort, vous avez eu l'idée d'aller faire une petite visite à tous ses ennemis pour leur proposer de le tuer ?

– J'étais fauché et l'endroit va devenir malsain pour les copains de Whisper sitôt qu'on va apprendre qu'il est mort, geignit-il. Je voulais ramasser assez de pognon pour filer.

– Comment vous en êtes-vous tiré jusqu'ici ?

– J'ai tiré cent dollars de Pete et cent cinquante de Peak Murry – pour Reno – avec parole d'en recevoir davantage si je réussissais le coup. (À mesure qu'il parlait, ses gémissements se transformaient en vantardises.) Je parie que j'aurais pu tirer quelque chose de Mac Graw et je pensais que vous auriez aussi versé quelque chose.

– Il faut qu'ils aient perdu la boule pour marcher dans une combine pareille.

– Pas tant que ça, dit-il d'un ton redevenu supérieur. (Puis il se fit humble à nouveau.) Donnez-moi une chance, patron ! Ne vendez pas la mèche. Je vous donnerai cinquante dollars tout de suite et la moitié de ce que je récolterai de Mac Graw si vous vous taisez le temps que j'aille lui parler et que je file.

– Vous êtes seul à savoir où se trouve Whisper ?

– Seul, excepté Dan, mais il est aussi mort que lui.

– Où sont-ils ?

– Dans l'ancien entrepôt Redman, vers le bas de Porter Street. Whisper s'y était fait arranger une chambre en haut, sur les derrières, avec un lit, un fourneau et de quoi manger. Donnez-moi une chance. Cinquante dollars tout de suite et la moitié du reste…

Je lui lâchai le bras.

– Je ne veux pas de votre argent, mais vous pouvez y aller. Je ne dirai rien avant deux heures. Ça doit vous suffire.

Je mis mon chapeau et ma veste pour me rendre au Rutledge Block, dans Green Street. C'était une bâtisse en bois qui avait connu des jours meilleurs. Les appartements de Mr Charles Proctor Dawn étaient au second. Il n'y avait pas d'ascenseur. J'escaladai une volée de marches de bois qui branlaient sous le pied.

Les appartements de l'homme de loi consistaient en deux pièces malpropres, puantes et mal éclairées. J'attendis dans la première pendant qu'un clerc assorti au local passait dans la seconde pour porter mon nom à son patron. Une demi-minute plus tard, le clerc rouvrit la porte et me fit signe.

Mr Charles Proctor Dawn était un petit homme gras dans les cinquante et quelques années. Il avait des yeux inquisiteurs d'une nuance très pâle, un petit nez charnu et une bouche plus charnue encore dont l'expression avide n'était qu'à demi dissimulée par une moustache et une barbe grises, l'une et l'autre ressortant du genre qu'on appelle : barbe de jardinier. Bien qu'ils ne fussent pas réellement sales, ses vêtements sombres paraissaient malpropres.

Il ne se leva pas de derrière son bureau et, durant toute ma visite, sa main droite ne quitta pas le bord d'un tiroir préalablement entr'ouvert. Il me dit :

– Ah ! mon cher monsieur ! Je suis extrêmement heureux que vous ayez eu le bon sens de comprendre la valeur de mon conseil.

Sa voix, était encore plus pompeuse qu'au téléphone.

Je ne répondis rien.

Avec un signe de tête approbatif comme si mon silence eût été une autre marque de bon sens, il continua :

– Et c'est en toute justice que je puis avancer qu'une preuve invariable de bon sens consiste précisément à suivre mes conseils en toute occasion. Je puis le dire sans fausse modestie, mon cher monsieur, car j'apprécie à la fois avec l'humilité qui convient et la clairvoyance nécessaire mes responsabilités et mes prérogatives. Responsabilités, certes ! Mais aussi prérogatives de quelqu'un qui peut se considérer comme une des lumières du barreau… et même comme la lumière du barreau de cette ville… soit dit sans fausse modestie.

Il savait une quantité de phrases de ce genre et il n'hésita pas à me les servir. Finalement, il en arriva à ceci :

– C'est ainsi qu'une conduite qui, chez un autre de mes confrères pourrait passer pour irrégulière, devient, lorsque celui qui l'adopte occupe la place que j'occupe dans la communauté – et, je pourrais ajouter qu'il faut entendre par là la communauté au sens le plus large du mot – devient, dis-je, simplement une manifestation de cette moralité supérieure qui dédaigne la mesquinerie des conventions ordinaires pour ne voir que la nécessité de servir les hommes en masse ou individuellement. C'est pourquoi, mon cher monsieur, je n'ai pas hésité à laisser de côté les considérations routinières de précédent et d'habitudes professionnelles pour vous convoquer et vous informer de manière directe et candide, mon cher monsieur, que vous auriez tout avantage à faire de moi votre représentant légal.

– Combien cela va-t-il me coûter ? demandai-je.

– Ceci, dit-il d'un air hautain, n'est qu'une question secondaire. Cependant, c'est un détail qui a sa place dans nos relations et qui ne doit être ni oublié ni négligé. Nous dirons mille dollars tout de suite. Plus tard, sans doute…

Il ne finit pas sa phrase et se caressa la barbe d'un air méditatif.

Je lui exposai que, naturellement, je n'avais pas une somme pareille sur moi.

– Naturellement, mon cher monsieur, naturellement ! Mais cela n'a pas la moindre importance. Aucune importance, absolument aucune ! Il suffira amplement que vous ayez versé la somme avant dix heures précises demain matin.

– Dix heures précises, demain matin, acquiesçai-je. Et maintenant j'aimerais beaucoup apprendre pourquoi je suis supposé avoir besoin de confier mes intérêts à un représentant légal ?

Il fit une grimace indignée.

– Mon cher monsieur, j'aime autant vous assurer immédiatement qu'il n'y a pas là matière à plaisanter !

Je lui expliquai que je ne plaisantais nullement, mais que j'étais réellement intrigué.

Il s'éclaircit la gorge, fronça les sourcils d'un air plus ou moins impressionnant et déclara :

– Il est possible, mon cher monsieur, que vous ne saisissiez pas pleinement les périls qui vous entourent, mais il serait indubitablement exagéré de vouloir me donner à entendre que vous n'avez pas la moindre idée des périls – des périls légaux, mon cher monsieur, des périls légaux ! – que vous allez bientôt affronter, en conséquence d'événements qui se sont déroulés, par exemple, pas plus tard que la nuit dernière, mon cher monsieur, la nuit dernière ! Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le moment de s'occuper de ça. J'ai un rendez-vous pressant avec le juge Leffner. Demain, je me ferai un plaisir d'examiner avec vous jusqu'aux moindres ramifications de l'affaire – et elles sont nombreuses ! Je vous attendrai demain matin, à dix heures.

Je promis d'être à l'heure et sortis. Je passai la soirée dans ma chambre à boire un whisky qui me parut amer, tout en ruminant des pensées qui ne l'étaient pas moins. J'attendais des rapports de Mickey et de Dick qui n'arrivèrent pas. Je m'endormis à minuit.

CHAPITRE XXIII

Mr CHARLES PROCTOR DAWN

Le matin suivant, je n'étais encore qu'à demi habillé lorsque Dick Foley entra. Avec sa brièveté ordinaire, il me rendit compte que Bill Quint avait quitté le Miner's Hotel la veille à midi, sans laisser d'adresse.

Un train quittant Personville pour Ogden à midi trente, Dick avait télégraphié à la succursale de l'Agence à Salt Lake d'envoyer quelqu'un à Ogden pour retrouver Quint.

– Nous ne pouvons pas nous payer le luxe de négliger aucune chance, dis-je, mais je ne crois pas que Quint soit l'homme qu'il nous faut. Il y a longtemps qu'elle l'avait laissé tomber. S'il avait dû faire quelque chose, il l'aurait fait il y a longtemps. Mon avis est que, lorsqu'il a entendu dire qu'elle avait été tuée, étant un de ses anciens amis et ayant menacé de la tuer, il a décidé de filer.

Dick acquiesça d'un signe de tête et dit :

– On a joué du revolver sur la route, cette nuit. Quatre camions d'alcool ont été attaqués et brûlés.

Cela ressemblait beaucoup à la réplique de Reno à l'enrôlement de la bande du grand bootlegger comme constables spéciaux.

Mickey Linehan arriva au moment où je finissais de m'habiller.

– Dan Rolff est bien allé chez elle, rapporta-t-il. L'épicier grec du coin de la rue l'a vu sortir de la maison hier vers les neuf heures. Il a descendu la rue en titubant et en parlant tout seul. Le Grec a pensé qu'il était saoul.

– Comment se fait-il que le Grec n'ait pas prévenu la police… à moins qu'il l'ait fait ?

– On ne lui a rien demandé. Jolie police qu'ils ont, dans ce patelin ! Qu'est-ce que nous faisons ? Trouver Rolff pour eux et leur apporter sur un plat ?

– Mac Graw a décidé que c'était Whisper qui l'avait tuée, répliquai-je, et il ne s'intéresse qu'aux indices qui confirment ce qu'il pense. Et d'ailleurs, à moins qu'il soit revenu pour prendre le pic à glace, sa culpabilité n'a pas l'air de cadrer avec ce qui s'est passé. À trois heures du matin, elle était morte. À huit heures et demie, Rolff n'y était pas encore passé et elle avait toujours le pic à glace dans le corps. C'était…

Dick Foley vint se planter en face de moi et demanda :

– Comment savez-vous tout ça ?

Son ton et ses manières ne me plurent pas.

– Vous ne le savez que parce que je le dis, répliquai-je.

Il n'insista pas.

Avec son habituel sourire de clown, Mickey questionna :

– Qu'est-ce que nous allons faire tout de suite ? Commençons par régler ça.

– J'ai un rendez-vous à dix heures, dis-je. Restez dans les environs de l'hôtel en attendant mon retour. Whisper et

Rolff sont probablement morts tous les deux. Nous n'avons donc pas besoin de les rechercher.

Je fixai Dick d'un air sombre et lui dis :

– C'est une chose qu'on m'a dite, je ne les ai pas tués.

Le petit Canadien hocha la tête sans cesser de me regarder dans le blanc des yeux.

Après avoir pris seul mon petit déjeuner, je me mis en route pour le cabinet de l'homme de loi.

En débouchant dans King Street, j'aperçus la figure grêlée de Hank O'Marra dans une automobile qui se dirigeait vers Green Street. Le siège à côté du sien était occupé par un homme que je ne connaissais pas. Le jeune homme aux grandes jambes agita un bras dans ma direction et arrêta la voiture.

Je m'approchai :

– Reno voudrait vous voir.

– Où puis-je le trouver ?

– Venez avec nous.

– Je ne peux pas y aller maintenant, dis-je. Je ne pourrai probablement pas avant cet après-midi.

– Eh bien, allez voir Peak dès que vous serez libre.

Je répondis que je le ferais. O'Marra et son compagnon continuèrent leur route vers Green Street. Il me restait encore une centaine de mètres à parcourir pour atteindre le Rutledge Block. J'avais déjà un pied sur la première marche de

l'escalier branlant qui conduisait au logement de l'avocat, lorsque quelque chose attira mon attention.

C'était un objet à peine visible dans un coin sombre du corridor, et cet objet était un soulier. Mais ce soulier n'occupait pas la position qu'un soulier vide aurait dû occuper.

Je retirai le pied que j'avais déjà posé sur la marche pour m'approcher du soulier. Presque aussitôt, je pus distinguer une cheville et le pli d'un pantalon noir retombant sur le soulier.

Ceci me prépara à ce que j'allais découvrir.

C'était Mr Charles Proctor Dawn recroquevillé au milieu de deux balais, d'une serpillière et d'un seau dans un petit fourre-tout ménagé entre le dessous de l'escalier et l'angle du mur. Sa barbe grise était rouge du sang qui avait coulé de la balafre en diagonale qu'il portait au front. Sa tête était tournée et tordue d'une façon qui révélait une brisure de la colonne vertébrale.

Je me citai à moi-même la parole de Noonan : « Ce qui doit être fait, doit être fait », et, écartant avec précaution le veston du mort, je vidai sa poche intérieure, faisant passer dans la mienne un carnet noir et une liasse de papiers. Je visitai encore deux de ses poches sans rien trouver et je n'aurais pu atteindre les autres sans bouger le corps. C'est précisément ce que je ne me souciais pas de faire.

Cinq minutes plus tard, j'étais de retour à l'hôtel. Ayant fait un détour pour éviter Dick et Mickey qui se trouvaient dans le hall, je gagnai la mezzanine[13] où je pris l'ascenseur.

Arrivé dans la chambre, j'examinai mon butin.

Je feuilletai d'abord le carnet. C'était un petit carnet aide-mémoire relié en imitation cuir comme on en trouve à bon marché chez tous les libraires. Il contenait quelques notes abrégées qui n'avaient aucun sens pour moi et une trentaine de noms et d'adresses qui n'en avaient pas davantage à l'exception d'une seule :

Helen ALBURY,
1229 A. Hurricane Street.

Celle-ci était intéressante et pour deux raisons. D'abord parce qu'il y avait actuellement en prison un jeune homme du nom de Robert Albury qui avait avoué avoir tué Donald Willsson dans une crise de jalousie causée par le succès supposé de Willsson auprès de Dinah Brand et, deuxièmement, parce que Dinah Brand avait vécu et été assassinée au 1232 d'Hurricane Street, juste en face du 1229 A.

Mon nom ne figurait pas dans le carnet.

Je mis le livre de côté et commençai à déplier et à parcourir les papiers. Là aussi, je fus obligé de lire une quantité ne choses sans intérêt avant de trouver quelque chose d'utile.

---

[13] Galerie entourant et surplombant le hall d'un hôtel.

Ma trouvaille était un groupe de quatre lettres liées ensemble par un élastique. La dernière remontait à un peu plus de six mois. Elles étaient adressées à Dinah Brand. Pour une lettre d'amour, la première – c'est-à-dire la plus ancienne – n'était pas trop grotesque. La seconde l'était déjà davantage. Mais la troisième et la quatrième étaient des exemples parfaits de la stupidité que peut atteindre un amoureux ardent et éconduit, surtout lorsqu'il est déjà d'un âge avancé. Toutes les quatre portaient la signature d'Elihu Willsson.

Je n'avais rien découvert qui pût me fixer définitivement sur les raisons qu'avait eu Mr Charles Proctor Dawn d'espérer pouvoir me faire chanter d'un millier de dollars, mais j'avais trouvé de quoi me faire abondamment réfléchir. Je brûlai deux Fatimas pour me stimuler la jugeotte puis je descendis.

– Sortez et voyez ce que vous pouvez me ramasser comme tuyaux sur un avocat du nom de Charles Proctor Dawn, dis-je à Mickey. Il a ses bureaux dans Green Street, mais n'y allez pas. Ne perdez pas non plus trop de temps à ça. Tout ce que je désire, c'est pouvoir me faire une idée du type.

Quant à Dick, je lui ordonnai de me laisser prendre cinq minutes d'avance, puis de me suivre jusqu'aux abords de 1229 A., Hurricane Street.

Le 1229 A. occupait le dernier étage d'une maison de deux étages située presque exactement en face de la maison de Dinah Brand. Le 1229 était partagé en deux appartements dont chacun avait son entrée particulière. Je pressai la sonnette de celui où j'allais. La porte me fut ouverte par une mince jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans dont le visage

jaune et luisant portait deux yeux rapprochés sous des cheveux bruns coupés court qui paraissaient humides.

Elle ouvrit la porte, poussa un cri étranglé et s'éloigna de moi d'un air terrifié, les deux mains devant sa bouche.

– Miss Helen Albury ? demandai-je.

Elle secoua violemment la tête de droite à gauche et de gauche à droite. Mais il était visible qu'elle mentait. Elle avait des yeux de folle.

Tout en entrant et en repoussant la porte derrière moi, je repris :

– Puis-je entrer pour vous entretenir quelques minutes ?

Elle ne répondit rien. Tandis qu'elle montait l'escalier devant moi, elle tordait le cou pour ne pas détourner de moi ses yeux terrorisés.

Nous pénétrâmes dans un salon sommairement meublé, des fenêtres duquel on pouvait apercevoir la maison de Dinah.

La jeune fille était restée au milieu de la pièce, ses mains croisées devant sa bouche.

Je dépensai du temps et de la salive pour lui prouver que j'étais inoffensif. Ce fut en vain. Tout ce que je disais ne paraissait qu'accroître sa terreur. C'était un sacré embêtement. J'y renonçai pour en arriver au fait :

– C'est bien vous la sœur de Robert Albury ? questionnai-je.

Pas de réponse ; rien que le regard égaré de l'effroi.

Je repris :

– Lorsqu'il a été arrêté pour avoir tué Donald Willsson, vous avez pris cet appartement pour pouvoir surveiller Dinah Brand. Dans quel but ?

Toujours pas un mot. Je fus obligé de répondre à ma propre question.

– Pour vous venger. Vous accusiez Dinah Brand du malheur de votre frère. Vous avez guetté l'occasion et elle est venue dans la nuit d'avant-hier. Vous vous êtes glissée dans sa maison vous l'avez trouvé inanimée et vous en avez profité pour la poignarder avec le pic à glace qui était sur la table.

Elle persista dans son silence. Mes questions n'avaient même pas réussi à faire disparaître l'hébétude de son visage. Je continuai :

– C'est Dawn qui vous a aidé, qui a organisé la chose pour vous. Il voulait les lettres d'Elihu Willsson. Quel est l'homme qu'il a envoyé pour s'en emparer, le véritable meurtrier ?

Cette tentative échoua également. Aucun changement ne survint dans l'expression – ou plutôt, dans l'absence d'expression de son visage. Pas un mot. Il me vint à l'esprit qu'une bonne fessée lui ferait du bien. Je conclus.

– Je vous ai offert l'occasion de vous expliquer. Je suis prêt à écouter votre version de l'affaire. Mais faites comme vous voudrez.

Ce qu'elle voulait, c'était se taire. J'y renonçai. J'avais peur d'elle, peur que si je la pressais davantage, elle fasse une folie plus folle encore que son silence. Je sortis de

l'appartement, me demandant si elle avait compris un seul mot de ce que je lui avais dit.

Au coin de la rue, je retrouvai Dick Foley.

– Il y a une jeune fille dans la maison du nom d'Helen Albury, voici son signalement : dix-huit ans, un mètre soixante-deux, pesant probablement moins de cinquante kilos, yeux bruns rapprochés, peau jaune, cheveux courts, châtains et droits. Elle porte en ce moment un tailleur gris. Suivez-la. Si elle fait du tapage, faites-la coffrer. Mais, attention ! Elle est folle à lier.

Je me mis ensuite en route pour la boîte de Peak Murry afin de repérer Reno et d'apprendre ce qu'il voulait. À un demi-pâté de maison de là, je m'arrêtai sous une entrée pour examiner ce qui se passait.

Un fourgon de police était arrêté en face de chez Murry. Des hommes en étaient arrachés, tirés, traînés et portés de l'établissement jusqu'au fourgon. Ceux qui les malmenaient ainsi n'avaient pas la tournure d'hommes de la police régulière. Je supposai que c'était les hommes de Pete le Finn devenus constables spéciaux. Apparemment, Pete, avec l'aide de Mac Graw, commençait à tenir la promesse faite à Whisper et à Reno.

Pendant que je surveillais la scène, une ambulance arriva, fit son plein et repartit. J'étais trop loin pour pouvoir distinguer si c'étaient des blessés ou des morts. Lorsque l'agitation fut un peu calmée, je retournai à mon hôtel en faisant un détour. Mickey Linehan m'y attendait avec les renseignements demandés sur M. Charles Proctor Dawn.

– C'est sur lui qu'on a dû écrire la blague, vous savez ? Quelqu'un demandait si c'était un avocat d'assise et un autre

répondait : « Non, mais il devrait y passer ». C'est l'avocat d'Albury, le type que vous avez pincé. Une personne de sa famille l'a engagé pour le défendre. Mais lorsque Dawn est venu le voir, Albury n'a rien voulu entendre. Cet avocat au nom à rallonge a bien failli sauter l'année dernière dans une affaire de chantage sur un nommé Hill mais il a réussi à s'en tirer. Il a une propriété dans Liberty Street mais je ne sais pas où ça perche. Vous voulez que je continue à fouiner ?

– Non, ça suffit. Restez par ici jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles de Dick.

Mickey bailla et déclara que ça faisait bien son affaire car il n'avait jamais eu besoin de courir pour activer sa circulation. Puis il me demanda si je savais que nous atteignions une notoriété nationale.

Je lui demandai ce qu'il voulait dire.

– Je viens de rencontrer Tommy Robin, dit-il. La Consolidated Press l'a envoyé ici pour couvrir l'affaire. Il m'a dit que quelques-unes des autres associations ainsi que deux grands journaux avaient commencé à envoyer des correspondants spéciaux pour faire un sort à nos histoires.

J'étais en train de formuler mon grief favori : que les journaux n'étaient bons qu'à tout embrouiller pour que personne ne puisse plus rien comprendre, lorsque j'entendis un groom chanter mon nom. L'octroi d'une pièce de nickel le décida à m'informer qu'on me demandait au téléphone.

Dick Foley dit :

– Elle est sortie tout de suite pour aller 310 Green Street. C'était plein de flics. Un bavard du nom de Dawn vient d'y être démoli. La Police l'a emmenée au City Hall.

– Elle y est toujours ?

– Oui, dans le bureau du chef.

– Restez aux environs et communiquez-moi en vitesse tout ce que vous pourrez apprendre.

Je retournai vers Mickey et lui remis ma clef et mes instructions.

– Installez-vous dans ma chambre. Recevez tout ce qui viendra à mon adresse et transmettez-le-moi. Je serai au Shannon, au coin de la rue, inscrit sous le nom de J. W. Clark. Dites-le à Dick et à personne d'autre.

Après un « Que diable se passe-t-il ? » qui ne reçut pas de réponse, Mickey s'avança vers l'ascenseur de son grand pas dégingandé.

CHAPITRE XXIV

RECHERCHÉ PAR LA POLICE

Je gagnai l'hôtel Shannon, inscrivis mon pseudonyme sur le registre et me laissai conduire à la chambre 321. Une heure s'écoula avant que la sonnerie du téléphone se fît entendre.

Dick Foley m'y annonça qu'il était en route pour venir me voir. Cinq minutes plus tard, il faisait son apparition. Son mince visage, froncé par les préoccupations, n'avait rien d'amical. Sa voix non plus.

– Mandat d'arrêt contre vous, annonça-t-il. Deux inculpations : Brand et Dawn. J'ai téléphoné. Mickey m'a dit qu'il restait et que vous étiez ici. La police a mis la main sur lui. Ils l'interrogent.

– Ça ne m'étonne pas. Je m'y attendais.

– Moi aussi, dit-il d'un ton sec.

Je répliquai en me forçant à parler d'une voix traînante :

– Vous croyez que je les ai tués, alors, Dick ?

– Si ce n'est pas vrai, il commencerait à être temps de le prouver.

– Vous avez l'intention de me donner ?

Ses lèvres découvrirent ses dents et son visage passa du tanné au rouge brique.

Je repris :

– Retournez à San Francisco, Dick. J'ai assez à faire ici sans être obligé de vous surveiller.

Avec un soin délibéré, il remit son chapeau sur sa tête et ferma soigneusement la porte derrière lui.

À quatre heures, je me fis monter quelque chose à manger, des cigarettes et l'*Evening Herald*.

L'assassinat de Dinah Brand et celui de Charles Proctor Dawn se partageaient les honneurs de la première page avec Helen Albury entre les deux pour servir de trait d'union.

J'y lus qu'Helen Albury était la sœur de Robert Albury et que, en dépit des aveux circonstanciés de celui-ci elle s'obstinait à croire que son frère n'était pas coupable du meurtre mais qu'il était la victime d'un complot. Elle avait retenu Charles Proctor Dawn pour défendre son frère. (Je pensai que feu Charles Proctor s'était bien davantage imposé qu'il n'avait été retenu.) Le jeune homme s'était obstinément refusé à voir Dawn – ou tout autre avocat – mais la jeune fille, fort probablement encouragée par Dawn qui n'avait pas abandonné la lutte, avait trouvé un appartement vacant en face de la maison de Dinah Brand, de l'autre côté de la rue, l'avait loué et s'y était installée avec une paire de jumelle et l'intention de prouver que c'étaient Dinah Brand et ses affidés qui avaient tué Donald Willsson.

Et, d'après ce qu'on disait, j'avais bien l'air de faire partie des affidés en question. Le *Herald* me désignait comme un homme se donnant pour un détective de San Francisco arrivé depuis peu dans la ville et apparemment dans les meilleurs termes avec Max (Whisper) Thaler, Daniel Rolff, Oliver

(Reno) Starkey et Dinah Brand. C'étaient nous les conjurés qui avions tendu un traquenard à Robert Albury.

La nuit que Dinah avait été tuée, Helen Albury, à l'affût derrière ses rideaux, avait vu des choses qui, d'après le *Herald,* étaient extrêmement significatives si on les reliait à la découverte subséquente du cadavre de Dinah. Aussitôt que la jeune fille avait appris le meurtre, elle était allée informer Charles Proctor Dawn des choses qu'elle avait vues. Lui, d'après ce que la police avait appris de ses clercs, m'avait immédiatement fait demander et s'était entretenu tête à tête avec moi dans l'après-midi. Ultérieurement, il avait informé ses clercs que je reviendrais le lendemain matin à dix heures. Mais je ne m'étais pas présenté au rendez-vous et, à midi vingt-cinq, le portier du Rutledge Block avait trouvé le cadavre de Charles Proctor Dawn dans un coin de l'immeuble derrière l'escalier. On croyait savoir que les poches du mort avaient été dépouillées de papiers importants.

Il paraissait d'autre part que, pendant que le portier découvrait le défunt avocat, j'étais en train de menacer Helen Albury dans son appartement où je m'étais introduit de force. Ayant enfin réussi à me jeter dehors, elle s'était rendue en toute hâte aux bureaux de Dawn et y était arrivée juste à temps pour y trouver la police à qui elle avait raconté son histoire. Les policiers envoyés à mon hôtel ne m'y avaient pas trouvé mais avaient rencontré dans ma chambre un certain Mickey Linehan qui se donnait également pour un détective de Chicago. Son interrogatoire continuait. Whisper, Reno, Rolff et moi étions recherchés par la police sous l'inculpation de meurtre. Comme suite à cette affaire, on s'attendait à des événements sensationnels.

La deuxième page contenait une intéressante demi-colonne. Les détectives Shepp et Vanaman qui avaient découvert le corps de Dinah Brand, avaient mystérieusement disparu. On redoutait un nouveau coup des « affidés ».

Le journal ne parlait ni de l'affaire des quatre camions d'alcool ni du raid sur l'établissement de Peak Murry.

Je ne ressortis qu'à la nuit tombée. Il fallait que je voie Reno.

D'un *drugstore,* je téléphonai à l'académie de billard de Peak Murry.

– Murry est-il là ? questionnai-je.

– C'est lui-même, répondit une voix qui ne ressemblait pas le moins du monde à la sienne. Qui est à l'appareil ?

– Lilian Gish, répondis-je d'un ton sarcastique.

Puis je raccrochai et m'éloignai des parages où je me trouvais.

J'abandonnai l'idée d'aller trouver Reno et décidai de faire une visite à mon client, le vieil Elihu, pour essayer de le forcer à marcher droit avec les lettres qu'il avait écrites à Dinah Brand et que j'avais dérobées aux restes de Dawn.

J'y allai à pied en ayant soin de suivre le côté le plus sombre des rues. Pour un homme qui n'aimait pas l'exercice, c'était une marche un peu longue. En arrivant aux abords de chez Willsson, je me sentais d'une humeur suffisamment mauvaise pour m'estimer préparé au genre d'entrevue que

nous avions habituellement. Mais je ne devais pas le voir de si tôt.

J'étais à deux croisements de rue de ma destination lorsque quelqu'un me siffla.

Je fis un saut formidable.

– N'ayez pas peur, souffla une voix.

L'endroit était sombre. En risquant un œil sous mon buisson – j'étais à quatre pattes dans le jardin de devant de quelqu'un – je réussis à distinguer la silhouette d'un homme accroupi près de la haie, du même côté que moi.

J'avais maintenant mon pistolet en main. Il n'y avait plus de raison pour que je n'acceptasse pas le conseil rassurant qui venait de m'être donné.

Je me relevai et m'approchai de mon interlocuteur. Lorsque je fus assez proche, je le reconnus pour un des hommes qui m'avaient introduit la veille dans la maison de Ronney Street.

Je m'assis à ses côtés, sur mes talons, et demandai :

– Où est Reno ? Hank O'Marra m'a dit qu'il voulait me voir.

– C'est la vérité. Vous savez où perche la boîte de Kid Mc Leod ?

– Non.

– C'est dans Martin Street, au-dessus de King Street. Tournez l'allée, demandez le Kid. Vous n'avez qu'à retourner trois rues en arrière et descendre. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Je répondis que j'essaierais et le laissai accroupi derrière sa haie à surveiller la maison de mon client. Je supposai qu'il guettait l'occasion d'envoyer une balle à Pete le Finn, à Whisper ou à n'importe quelle autre personne mal disposée envers Reno qui viendrait faire une visite au vieil Elihu.

En suivant les instructions qui m'avaient été données, j'arrivai devant une espèce de boutique de glacier entièrement peinturlurée en rouge et jaune. À l'intérieur, je demandai Kid Mc Leod. On me fit alors pénétrer dans une arrière boutique où un gros homme en col sale dont le physique s'ornait d'un grand nombre de dents en or mais d'une seule oreille, admit qu'il était Mc Leod.

– Reno m'a fait demander, dis-je. Où pourrais-je le trouver ?

– Tout ça ne me dit pas qui vous êtes ? rétorqua-t-il.

Je lui donnai mon nom. Il sortit de la pièce sans rien dire. Au bout de dix minutes, il revint en compagnie d'un gamin de quinze ans dont le visage boutonneux avait une expression hébétée.

– Suivez Sonny, me dit Mc Leod.

À la suite de Sonny, je franchis une porte latérale, une petite rue et un terrain sablonneux à travers lequel nous parvînmes à la porte derrière d'une maison de bois, après avoir franchi une barrière démolie.

Le gamin ayant frappé, quelqu'un lui demanda qui il était.

– C'est Sonny avec un type envoyé par le Kid, répliqua-t-il.

La porte nous fut ouverte par O'Marra, l'homme aux longues jambes. Sonny repartit. J'entrai dans une cuisine où Reno Starkey et quatre autres étaient assis autour d'une table surchargée de bouteilles de bière. Je remarquai que deux pistolets automatiques étaient accrochés à des clous au-dessus de la porte par laquelle je venais d'entrer. De cette façon, ils se seraient trouvés parfaitement à la main si un des habitants de la maison était allé ouvrir la porte et s'était vu nez à nez avec un visiteur revolver au poing qui lui aurait intimé l'ordre de mettre les mains en l'air.

Reno me versa un verre de bière et me conduisit à travers la salle à manger, dans une pièce du devant. Un homme y était allongé à plat ventre devant la fenêtre, un œil à l'interstice du plancher et du store baissé, pour surveiller la rue.

– Allez boire un verre de bière, lui dit Reno.

L'homme se releva et sortit. Nous nous installâmes à notre aise dans deux chaises voisines.

– Lorsque j'ai arrangé cet alibi de Tanner pour vous, dit Reno, je vous ai averti que je le faisais parce que j'allais avoir besoin de tous les amis que je pourrais trouver.

– Vous en avez trouvé un.

– L'alibi tient toujours ? demanda-t-il.

– Toujours.

– Il tiendra longtemps, m'assura-t-il, s'ils n'en ont pas trop contre vous. Croyez-vous que ce soit le cas ?

C'était le cas.

– Non, répondis-je. Mac Graw veut se faire la main mais c'est tout. Ça s'arrangera. Et vous ? Comment vont les choses de votre côté ?

Il vida son verre, essuya sa bouche sur le dos de sa main et dit :

– Je m'en tirerai. Mais voilà justement pourquoi je voulais vous voir. Voici comment les choses se présentent. Pete s'est mis avec Mac Graw. Ça fait les bootleggers et les flics contre moi et Whisper. Mais, du diable, si moi et Whisper nous ne sommes pas plus occupés à nous couper la gorge qu'à résister à leur combine. Ça ne peut marcher comme ça. Pendant que nous nous cherchons des poux dans la tête, les autres vont nous boulotter.

J'observai que j'avais déjà pensé la même chose. Il continua :

– Whisper vous écoutera. Allez le trouver, voulez-vous ? Expliquez-lui la chose et faites-lui ma proposition : il veut m'avoir pour avoir descendu Jerry Hooper et je veux l'avoir d'abord. Oublions ça un ou deux jours. Aucun de nous deux n'aura besoin de faire confiance à l'autre.

Whisper ne prend jamais part aux coups durs. Il ne fait qu'envoyer ses types. Je ferai la même chose cette fois-ci. Nous réunirons simplement les deux bandes pour réussir l'affaire. Nous les dirigerons d'accord pour nous débarrasser de ce salaud de Finn et nous aurons ensuite tout le temps de jouer du pétard entre nous.

« Proposez-lui tel quel. Je ne veux pas qu'il aille se figurer que je cherche à me défiler devant lui. Dites-lui qu'une fois débarrassé de Pete nous serons plus à l'aise pour régler notre affaire. Pete est planqué dans Whiskeytown. Je n'ai pas

assez d'hommes pour aller le chercher et le tirer de là. Whisper non plus. Mais, à nous deux, ça fait la botte. Dites-lui ça.

– Whisper est mort, dis-je.

– Vraiment ? repartit Reno du ton de quelqu'un qui ne croit pas à ce qu'on lui raconte.

– Dan Rolff l'a tué hier matin dans l'ancien entrepôt Redman avec le même pic à glace dont il s'était servi pour suriner la sœur.

– Vous en êtes sûr ? interrogea Reno. Vous ne blaguez pas ?

– J'en suis sûr.

– C'est bougrement drôle que pas un seul type de sa bande n'ait l'air de s'en douter, dit-il.

Mais je sentis qu'il commençait à me croire.

– Ils n'en savent rien. Il était caché, seul avec Ted Wright. Ted a vu la chose. Il s'est arrangé pour en tirer de l'argent. Il m'a dit qu'il vous avait tiré cent cinquante dollars par l'intermédiaire de Peak Murry.

– J'aurais donné le double à cette andouille pour un renseignement exact, grogna Reno.

Il se caressa le menton et dit :

– Eh bien ! voilà le côté Whisper réglé.

– Non, fis-je.

– Comment non ?

– Si sa bande ne sait pas où il est, disons-lui. Ils ont déjà fait sauter la tôle une fois pour l'en tirer quand Noonan l'a arrêté. Vous ne croyez pas qu'ils recommenceraient si le bruit se répandait que Mac Graw lui a mis la main dessus en douce ?

– Continuez.

– Si ses amis essaient de forcer la prison une seconde fois, ça donnera du travail à la police, y compris les auxiliaires de Pete. Et, pendant que ça sera en train, vous pourriez essayer votre chance sur Whiskeytown.

– Je ne dis pas, murmura-t-il lentement. Je ne dis pas que nous n'allons pas le faire…

– Ça devrait marcher, fis-je d'un ton encourageant tout en me levant. Je vous reverrai…

– Restez donc ici. Vous n'êtes pas plus mal ici qu'ailleurs avec un mandat d'arrêt lancé contre vous. Et un type de votre genre ne sera pas de trop dans l'expédition.

L'idée ne me souriait guère. Mais j'étais assez grand pour savoir quand il fallait me taire. Je me rassis.

Reno se mit en devoir de répandre le bruit de l'arrestation de Whisper. Le téléphone fonctionnait sans arrêt. La porte de la cuisine s'ouvrait et se refermait sans trêve pour laisser entrer et sortir des hommes. Il en vint plus qu'il n'en sortit. La maison s'emplit d'hommes, de fumée et d'une atmosphère de bataille.

CHAPITRE XXV

WHISKEYTOWN

À une heure et demie, Reno raccrocha le récepteur après avoir répondu à une communication et dit :

– Allons faire un tour…

Étant monté au premier, il en redescendit avec une valise. La plupart de ses hommes s'étaient déjà éclipsés par la porte de la cuisine.

Reno me remit la valise avec ce conseil de ne pas trop la secouer. Elle était lourde.

Les sept d'entre nous qui restaient dans la maison sortirent par la grande porte pour s'installer dans une voiture de tourisme que Hank O'Marra venait de ranger, capote baissée, le long du trottoir. Reno prit place à côté d'O'Marra. Quant à moi, je dus m'asseoir entre deux hommes sur la banquette arrière, la valise fourrée entre mes jambes.

Une seconde automobile déboucha de la première rue transversale pour nous précéder. Une troisième nous suivait. Notre vitesse oscillait autour de cinquante à l'heure. Ce n'était pas assez rapide pour nous faire remarquer.

Nous réussîmes presque à atteindre notre destination sans être inquiétés.

La danse commença lorsque nous arrivâmes à la hauteur d'une rangée de maisons basses aux allures de cabanes, à l'extrémité de la ville.

Un homme passa la tête hors d'une porte, plaça trois doigts dans sa bouche et poussa un coup de sifflet strident.

Un coup de feu partit de la voiture qui nous suivait. Il tomba.

Au coin de la rue suivante une volée de balles nous salua.

Reno se retourna pour me dire :

– S'ils tapent dans la valise, nous allons tous faire un voyage dans la lune. Ouvrez-la. Une fois arrivés, il va falloir faire vite.

Au moment où l'auto fit halte devant un sombre bâtiment de brique à trois étages, j'avais déjà défait les crochets.

Je fus aussitôt submergé d'hommes qui voulaient se servir rapidement du contenu de la valise. C'étaient des bombes confectionnées avec une courte section de tuyaux de plomb, rangées sur plusieurs couches dans de la sciure de bois. Des balles trouaient la capote de l'auto.

Reno tendit le bras en arrière, prit une bombe, sauta sur la chaussée, sembla ne pas s'apercevoir qu'une ligne sanglante venait d'apparaître sur sa joue gauche et lança le segment de plomb sur la porte de la maison.

Une nappe de flammes fut suivie d'un bruit assourdissant. Des débris de toutes sortes s'abattirent sur nous tandis que nous tentions de résister à la déflagration. Mais aucune

porte ne s'opposait plus aux assauts de ceux qui attaquaient la sombre maison de brique à trois étages.

Un homme prit son élan, leva le bras et lança une machine infernale dans l'entrée. Les persiennes sautèrent des fenêtres du rez-de-chaussée au milieu d'une éruption de feu et de débris de verre.

La voiture qui nous avait suivis était arrêtée un peu plus haut dans la rue et échangeait activement des balles avec le voisinage. Celle qui nous avait précédés était engagée dans une rue transversale. Le bruit des coups de revolver qui nous parvenait de derrière la maison dans les intervalles de notre bombardement nous apprit que notre avant-garde tenait la porte de derrière sous son feu.

Debout au milieu de la rue, O'Marra se pencha largement en arrière et envoya une bombe sur le toit. Elle n'explosa pas. O'Marra leva convulsivement un pied, saisit sa gorge à deux mains et tomba en arrière d'une seule masse.

Un autre de notre bande s'affaissa sous les projectiles qui nous parvenaient d'une bâtisse en planche appuyée à la maison de brique.

Reno jurait. Il cria :

– Brûle-moi ces gars-là, Fat !

Fat cracha sur la bombe qu'il tenait, fit le tour de l'auto en courant et balança le bras.

Nous nous ramassâmes sur le trottoir au milieu d'une volée de débris pour voir la bâtisse en bois complètement disloquée et déjà entourée de flammes.

– Y en a-t-il encore ? demanda Reno pendant que nous jetions un coup d'œil autour de nous en savourant la nouveauté de ne plus servir de cibles.

– Voici la dernière, dit Fat en tendant une bombe.

Des flammes dansaient derrière les fenêtres supérieures de la maison de brique. Reno l'examina, prit la bombe des mains de Fat et dit :

– Reculez-vous. Ils vont sortir.

Nous nous éloignâmes.

À l'intérieur une voix cria :

– Reno ?

Avant de répondre, Reno se recula dans l'ombre de l'automobile.

– Eh bien ? cria-t-il.

– Nous nous rendons, cria une grosse voix. Nous sortons. Ne tirez pas !

– Qui ça, vous ? cria Reno.

– C'est Pete, dit la voix. Nous ne sommes plus que quatre.

– Sortez le premier, ordonna Reno, et croisez-vous les mains sur le dessus de la tête. Les autres sortiront comme vous et après vous, un par un. Une demi-minute entre chaque. Arrivez.

Nous attendîmes un instant et Pete le Finn apparut dans l'encadrement de la porte démantelée, les mains croisées sur son crâne chauve. À la lueur de la cabane en planche qui

brûlait toujours, nous pûmes voir son visage saignant et ses vêtements presque en lambeaux.

Enjambant les débris, le bootlegger descendit lentement les marches jusqu'à la chaussée.

Reno le traita de pouilleux, de mangeur de poisson et lui logea quatre balles dans la tête et le corps.

Pete s'effondra. Derrière moi, quelqu'un éclata de rire.

Reno lança la dernière bombe dans l'entrée.

Nous nous entassâmes pêle-mêle dans la voiture avec Reno au volant. Mais le moteur était mort. Des balles avaient dû l'atteindre.

Pendant que nous descendions, Reno actionnait la corne.

La machine qui s'était arrêtée à l'angle de la rue vint nous chercher. Pendant que nous l'attendions, je jetai un regard de chaque côté de la rue illuminée par les deux incendies. Il y avait quelques visages aux fenêtres mais, s'il y avait d'autres gens que nous dans les parages, ils s'étaient terrés. Quelque part dans les environs une sonnette d'avertisseur d'incendie s'était mise à grelotter.

L'autre automobile avait ralenti en passant pour que nous puissions monter. Elle était déjà pleine. Nous nous y entassâmes les uns sur les autres, le surplus s'accrochant sur les marchepieds.

En virant, nous cahotâmes sur les jambes de Hank O'Marra et mîmes le cap sur le retour. La moitié du parcours fut couvert, sinon confortablement, du moins sans risque.

Mais ce fut tout. Une limousine sortit devant nous d'une rue adjacente, vira pour nous présenter le flanc et ouvrit le feu.

Une autre suivait derrière. Elle chargea vers nous, crachant les balles.

Nous fîmes de notre mieux mais nous étions trop serrés les uns contre les autres pour faire du bon travail. Il est difficile de tirer droit avec un homme sur les genoux, un autre accroché à l'épaule et le revolver d'un troisième qui vous crache derrière l'oreille.

Notre deuxième voiture, celle qui avait couvert l'issue arrière de la maison attaquée, vint à la rescousse. Mais deux autres autos s'étaient jointes à nos agresseurs. Apparemment, l'attaque des hommes de Thaler sur la prison s'était terminée, de façon ou d'autre, et la troupe de Pete envoyée en renfort était revenue à temps pour nous couper la retraite. Nous étions dans de jolis draps.

Je penchai le haut du corps par-dessus un revolver crachant le feu et hurlai dans l'oreille de Reno :

– Ça ne peut pas marcher comme ça ! Que ceux qui sont en trop descendent et tirent de la rue.

Il trouva que l'idée était bonne et donna quelques ordres.

Je fus le premier à sortir. J'avais l'œil sur l'entrée étroite et sombre d'une allée.

Fat m'y suivit. Une fois à l'abri je me retournai vers lui et grommelai :

– Ne venez pas vous coller sur moi, choisissez vous-même votre coin. Il y a là-bas une entrée de cave qui n'a pas l'air mal…

Il y courut comme un brave garçon et fut descendu au bout de trois pas.

Je fis une reconnaissance. L'allée n'avait guère que six mètres et se terminait devant la barrière cadenassée de la palissade d'une cour. La palissade était haute.

Une boîte à ordure me servit à passer de l'autre côté dans une cour pavée en brique. Je franchis la palissade qui la bordait et me retrouvai dans une autre et, de là, dans une troisième où un fox-terrier se mit à faire un potin infernal.

Ayant écarté le roquet d'un coup de pied, je me débarrassai d'une ligne à linge où je m'étais entortillé et traversai encore deux cours. D'une fenêtre, quelqu'un me cria après et me lança une bouteille. Je retombai enfin de l'autre côté d'une dernière palissade.

J'avais laissé la fusillade derrière moi mais elle était encore trop proche. Je fis mon possible pour m'en éloigner. Il me parut que je parcourais autant de rues que j'en avais vues en rêve le jour de la mort de Dinah.

Ma montre disait trois heures trente au moment où je posais le pied sur le seuil d'Elihu Willsson.

CHAPITRE XXVI

CHANTAGE

Je dus appuyer un bon moment sur le bouton de sonnette avant d'obtenir un résultat.

Lorsque, finalement, la porte s'ouvrit, elle laissa apparaître un grand chauffeur basané. Il n'était vêtu que de son gilet de corps et d'un pantalon et tenait une queue de billard à la main.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

Puis, lorsqu'il m'eut reconnu, il ajouta :

– Ah ! c'est vous ? Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez ?

– Je désire parler à M. Willsson.

– À quatre heures du matin ? Vous vous payez ma tête.

– Je ne me paie rien du tout, insistai-je. Il faut absolument que je voie le vieux. Dites-lui.

– Pas besoin de me déranger. Pas plus tard que cet après-midi, il m'a encore dit que, si vous veniez, il ne voulait pas vous voir.

– Ah, oui ?

Je sortis les quatre lettres d'amour de ma poche, en tirai la première et la moins idiote, la tendis au chauffeur et ajoutai :

– Donnez-lui ça et dites-lui que je suis assis sur le seuil de sa porte avec le reste. Dites-lui aussi que j'attendrai cinq minutes avant d'aller porter les autres à Tommy Robin de l'Associated Press.

Le chauffeur considéra le papier d'un air sombre, envoya collectivement au diable Tommy Robin et ses employeurs mais prit la missive et partit faire sa commission en me fermant la porte au nez.

Quatre minutes plus tard, il la rouvrait.

– Allez, oust ! Entrez.

Je le suivis en haut jusqu'à la chambre du vieil Elihu.

Mon client était assis dans son lit, un poing dodu et rose étreignant la lettre, l'enveloppe dans l'autre.

Ses cheveux blancs étaient hérissés. Ses yeux ronds et bleus semblaient deux cocardes tricolores et les lignes parallèles de sa bouche et de son menton paraissaient presque n'en faire qu'une. Il était d'une humeur exquise.

Aussitôt qu'il me vit, il me cria :

– Ainsi, après tous vos beaux discours, vous avez été obligé de revenir au vieux pirate pour qu'il vous sauve la mise ?

Je répondis que je ne venais pour rien de pareil et que, s'il tenait absolument à dire des idioties, le mieux serait pour lui de baisser la voix pour éviter d'apprendre à tout le monde jusqu'à quel point il pouvait être idiot.

Mais le vieux chenapan ne fit que hurler de plus belle.

– Ce n'est pas parce que vous avez volé une lettre ou deux qui ne vous appartiennent pas que…

Je me fourrai les doigts dans les oreilles. Cela ne m'empêchait pas de l'entendre mais fut suffisamment insultant pour le faire taire.

Je retirai les doigts de mes oreilles et dis :

– Renvoyez votre larbin que nous puissions causer. Vous n'aurez pas besoin de lui. Je ne vous toucherai pas.

Il ordonna au chauffeur de sortir.

Celui-ci me jeta un dernier regard dénué de tendresse et partit en fermant la porte derrière lui.

Le vieil Elihu tenta immédiatement de me bluffer, exigeant que je lui remisse sur-le-champ ses lettres tout en demandant, d'une façon aussi bruyante que grossière, où diable j'avais bien pu me les procurer, comment j'avais fait et ce que je voulais en faire. Tout cela entremêlé de menaces variées mais principalement d'injures.

Je me refusai à lâcher les lettres et dis :

– Je les ai prises à l'homme que vous aviez payé pour les reprendre. Pas de veine pour vous que, pour y arriver, il ait été obligé de tuer la fille.

La phrase chassa suffisamment le sang du visage du vieux pour le ramener à une roseur normale. Il remua plusieurs fois les lèvres, me regarda avec attention et s'enquit :

– Alors c'est de cette façon que vous comptez présenter la chose ?

Sa voix était plus basse et plus calme. Il s'était ressaisi et était prêt à combattre.

Je tirai une chaise près de son lit, y pris place et, avec un sourire que je tâchai de rendre aussi détaché que possible, je répondis :

– C'est une des façons…

Il me considérait, remuant les lèvres sans rien dire. Je repris :

– Vous êtes le plus sale client que j'aie jamais eu. Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous m'avez engagé pour nettoyer la ville de toute la vermine que vous y aviez fait venir. Après ça, vous changez d'avis et vous me laissez tomber pour marcher contre moi jusqu'à ce que j'aie l'air de tenir le bon bout.

« Ensuite, vous avez retiré votre épingle du jeu et, maintenant, parce que vous croyez que j'ai de nouveau le dessous, vous ne voulez même plus me recevoir. Heureux pour moi que j'aie mis les mains sur les lettres ! »

Il ne prononça qu'un mot :

– Chantage.

Je me mis à rire.

– C'est vous qui le dites. Mais ça ne fait rien. Appelez ça comme vous voudrez. (Je tapotai de l'index le bord du lit.) Je ne suis pas battu, ma vieille. J'ai gagné. Vous êtes venu pleurer dans mon gilet que des vilains méchants vous avaient pris votre petite ville. C'étaient Pete le Finn, Lew Yard, Whisper Thaler et Noonan. Où sont-ils maintenant ?

« Yard est mort mardi matin, Noonan, la nuit du même jour, Whisper, mercredi matin, et le Finn il y a une heure. Je vous redonne votre ville, que vous en vouliez ou non. Si c'est ça du chantage, très bien ! Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ? Je vais vous le dire : vous allez mettre la main sur le maire – ce patelin de pouilleux doit pourtant en avoir un – et vous allez téléphoner ensemble au gouverneur… Non, taisez-vous jusqu'à ce que j'aie fini…

« Vous allez dire au gouverneur que votre police municipale est désorganisée, qu'on a engagé des bootleggers comme policemen auxiliaires, et etc. Vous allez lui demander du renfort. La garde nationale serait ce qu'il y a de mieux. Je ne connais pas toutes les petites crapules de la ville mais je sais que les grands bandits, ceux dont vous aviez peur, sont morts. C'étaient ceux-là qui en savaient trop long sur vous pour que vous puissiez leur résister. En ce moment, il ne manque pas de petits jeunes gens qui se démènent comme de beaux diables pour chausser leurs souliers. C'est d'ailleurs tant mieux. Plus il y en aura, plus il sera facile aux cols-blancs[14] de reprendre tout en main. Et aucun des successeurs éventuels n'en saura probablement assez pour vous nuire sérieusement.

« Vous allez obtenir du maire ou du gouverneur – celui des deux que ça regarde – qu'on suspende toute la police de ville et que les cols-blancs se chargent de l'ordre en attendant qu'on en ait organisé une autre. On m'a dit que le maire et le gouverneur faisaient tous les deux partie de vos posses-

---

[14] Cols-blancs, les miliciens américains se recrutent dans la classe bourgeoise et sont, pour cette raison, qualifiés de cols-blancs.

sions. Ils feront ce que vous leur direz. C'est faisable et ça doit se faire.

« Après ça, vous tiendrez de nouveau votre ville, bien propre et bien rangée et toute prête à retourner au diable. Si vous ne le faites pas, je m'en vais donner les billets doux que je tiens aux chacals de la presse et je ne parle pas de votre bande du *Herald* mais des grandes Associations. J'ai pris les lettres à Dawn. Je vous souhaite de vous amuser quand vous essaierez de prouver que vous ne l'avez pas soudoyé pour les reprendre et qu'il n'a pas tué la fille pour y arriver. Pourtant, vous ne vous amuserez pas moitié autant que les gens qui liront vos lettres. Ça, c'est du nanan ! Je n'avais jamais autant rigolé qu'en les lisant.

Je me tus.

Le vieux s'était mis à trembler mais ça n'avait rien à voir avec la peur. Son visage était redevenu pourpre. Il ouvrit la bouche et hurla :

– Publiez-les et allez au diable !

Je les sortis de ma poche, les jetai sur son lit, me levai, mis mon chapeau et dis :

– Je donnerais le bras droit pour être sûr que celle qui les avait a été tuée par celui que vous avez envoyé les reprendre. Bon Dieu, ça me ferait plaisir de finir mon travail en vous envoyant à la chaise électrique !

Il ne toucha pas aux lettres mais interrogea :

– Ce que vous m'avez dit au sujet de Pete et de Thaler est bien vrai ?

– Oui, mais à quoi cela sert-il ? Vous ne ferez que retomber sous la coupe de quelqu'un d'autre.

Il rejeta ses couvertures, fit passer ses jambes et ses pieds roses par-dessus le bord du lit et jappa :

– Avez-vous assez de cran pour prendre la place que je vous ai déjà offerte une fois ? Voulez-vous être chef de police ?

– Non. J'ai perdu mon cran à combattre pour vous pendant que vous restiez caché dans votre lit à chercher de nouvelles manières de me désavouer. Trouvez une autre nourrice.

Il me lança un regard furieux puis des rides rusées apparurent autour de ses yeux.

Il hocha sa tête et dit :

– Ainsi le poste vous fait peur ? Par conséquent c'est vous qui avez tué la fille.

Cette fois comme la précédente, je le quittai sur un « Allez au diable ! ».

Fixant toujours sur moi un regard aussi dénué de tendresse et tenant toujours sa queue de billard à la main, le chauffeur m'attendait au rez-de-chaussée. On sentait qu'une bagarre lui aurait fait plaisir. Mais j'eus soin de me tenir tranquille et il dut se contenter de claquer la porte derrière mon dos.

Le gris de l'aube avait envahi la rue.

Dans le haut de la rue, un coupé noir stationnait sous un bouquet d'arbres. Je ne pouvais distinguer s'il y avait quelqu'un dedans. J'usai de prudence et me mis en marche dans la direction opposée. Le coupé se mit à ma poursuite.

Il est inutile de fuir dans les rues devant une automobile. Je fis front à celle qui me poursuivait. Elle continua d'approcher. Je laissai retomber la main que j'avais déjà portée vers ma poche à revolver en distinguant, à travers le pare-brise, le visage rouge de Mickey Linehan.

Il ouvrit la portière.

– J'avais pensé que vous viendriez peut-être par ici, dit-il, tandis que je m'asseyais à ses côtés, mais je suis arrivé une seconde ou deux trop tard. Je vous ai vu entrer mais j'étais trop loin pour essayer de vous rattraper.

– Comment vous en êtes-vous tiré avec la police ? demandai-je. Continuez à rouler pendant que nous parlerons.

– Je leur ai dit que je ne savais rien, que je n'avais aucune idée de ce que vous pouviez faire ici et que je m'étais tout juste trouvé vous rencontrer en passant ici. Des vieux amis, voilà ce que je leur ai dit que nous étions. Ils étaient encore après moi quand l'attaque de la prison a commencé. Ils m'avaient mis dans un petit bureau, en face de la salle de réunion, de l'autre côté du couloir. Quand la représentation a commencé, j'ai filé par une fenêtre de derrière.

– Comment l'attaque s'est-elle terminée ?

– Les flics les ont descendus comme des mouches. Ils avaient été prévenus une demi-heure à l'avance et tous les environs étaient pleins de spéciaux. Il paraît que c'était une jolie bataille… et que ça n'allait pas tout seul pour les flics,

d'ailleurs. C'était la bande à Whisper, d'après ce que j'ai entendu dire.

– Oui. Reno et Pete le Finn se sont mis ça cette nuit. Vous n'en avez pas entendu parler ?

– J'ai seulement entendu dire que c'était arrivé.

– Reno a tué Pete mais il est tombé dans une embuscade en revenant. Je ne sais pas comment il s'en est tiré. Vous avez vu Dick ?

– Je suis passé à son hôtel et on m'a dit qu'il avait donné congé pour prendre le train du soir.

– C'est moi qui lui ai dit de s'en retourner, expliquai-je. Il avait l'air de croire que j'avais tué Dinah Brand et ça me portait sur les nerfs.

– Eh bien ?

– Vous voulez dire : est-ce que je l'ai tuée ? Je n'en sais rien, Mickey ; j'essaie de m'y reconnaître. Allez-vous prendre le même chemin que Dick ou allez-vous rester avec moi ?

– Ne vous excitez donc pas tant pour un malheureux assassinat que vous n'avez probablement même pas commis ! Et puis quoi ? Vous savez bien que ce n'est pas vous qui avez fauché son fric et ses perlouses ?

– Non, mais l'assassin non plus. Ils étaient encore là lors de mon départ, à huit heures. Dan Rolff est passé entre huit et neuf. Lui non plus ne les aurait pas pris. Les… Ça y est ! J'ai trouvé ! Ce sont les deux flics qui ont découvert le corps, – Shepp et Vanaman, – ils sont arrivés à neuf heures et demie. De plus, outre les bijoux et l'argent, il y avait des lettres que le vieux Willsson avait écrites à la poule. Je les ai re-

trouvées dans la poche du défunt Dawn. Les deux flics ont disparu peu après. Vous comprenez ?

« Quand Shepp et Vanaman ont trouvé la fille morte, ils ont tout raflé dans la turne avant de donner l'alarme. Le vieux Willsson étant millionnaire, ses lettres leur ont paru de bonne prise et ils les ont emportées pour les confier à Dawn qui devait les revendre à Elihu. Mais Dawn a été tué avant de rien pouvoir faire dans cette direction. J'ai pris les lettres. Que Shepp et Vanaman aient su ou n'aient pas su que les lettres avaient été trouvées en la possession du mort, ils ont eu la trouille. Ils craignaient que les lettres ne permettent de remonter jusqu'à eux. Ils avaient l'argent et les bijoux, ils ont filé.

– Ça paraît assez vraisemblable, dit Mickey, mais ça n'avance à rien en ce qui concerne la découverte du meurtrier.

– Ça déblaie toujours un peu le terrain. Nous allons essayer de continuer. Tâchez donc de trouver Porter Street et l'ancien entrepôt de la maison Redman. D'après ce qu'on m'a dit, c'est là que Rolff a tué Whisper. Il se serait approché de lui et l'aurait poignardé avec le pic à glace qu'il avait trouvé planté dans la poule. S'il a fait ça, c'est que Whisper ne l'avait pas tuée, car, dans le cas contraire, il se serait attendu à quelque chose et n'aurait pas laissé le tubard s'approcher de lui aussi près. J'aimerais bien voir les cadavres pour vérifier.

– Porter Street est au-dessus de King Street, dit Mickey. Nous allons commencer par l'extrémité sud. C'est plus près et nous aurons davantage de chances d'y trouver des entrepôts. Et ce type, Rolff, comment le placez-vous dans l'affaire ?

– Complètement en dehors. S'il a tué Whisper pour avoir tué la fille, ça le met hors de soupçon. De plus, elle avait des bleus à la joue et au poignet, et il n'était pas assez fort pour la brutaliser. À mon idée, il a dû quitter l'hôpital, coucher Dieu sait où et se présenter chez la poule après mon départ en ouvrant la porte avec sa propre clé. L'ayant trouvée, il aura décidé que Whisper avait fait le coup. Il a sorti le stylet de la plaie et s'est mis à la recherche de Whisper.

– Oui, dit Mickey. Alors, où prenez-vous l'idée que vous pourriez être le type qui fait le coup ?

– Assez, répliquai-je avec humeur tandis que nous tournions dans Porter Street. Tâchons plutôt de trouver l'entrepôt.

CHAPITRE XXVII

LES ENTREPÔTS

Nous continuâmes à descendre la rue en lançant des coups d'œil à droite et à gauche pour repérer les bâtisses ressemblant à ce que nous cherchions.

Je remarquai enfin un grand bâtiment carré, peint couleur de rouille et situé au milieu d'un terrain envahi par l'herbe. Tout le proclamait abandonné. Ça ressemblait à un candidat possible.

– Arrêtez-vous au prochain coin de rue, dis-je. On dirait que c'est l'endroit. Restez dans la voiture pendant que je vais en éclaireur.

Je fis inutilement le tour des deux pâtés de maison pour pouvoir aborder le bâtiment par derrière. Ce fut avec précaution que je traversai le terrain herbeux qui l'entourait ; pas tout à fait furtivement mais en évitant autant que possible de faire du bruit.

J'essayai prudemment d'ouvrir la porte de derrière. Elle était, naturellement, fermée à clé. Je m'approchai d'une fenêtre et tentai de regarder à l'intérieur. La crasse et l'obscurité m'en empêchèrent. J'essayai de la soulever sans y parvenir.

J'essayai une seconde fenêtre avec le même résultat. Contournant le bâtiment, j'en longeai le côté nord. La première fenêtre de ce côté résista à tous mes efforts, mais la

seconde céda lentement sous ma poussée et sans faire trop de bruit. L'ouverture de la fenêtre était barricadée à l'intérieur avec des planches clouées verticalement sur son cadre. D'où j'étais, elles paraissaient former un obstacle sérieux.

Je maudis leur présence, mais, me souvenant avec espoir que la fenêtre s'était soulevée sans trop de bruit, je posai une main sur les planches et poussai doucement. Elles cédèrent.

J'appuyai plus fort. Les planches s'écartèrent du côté gauche du cadre, me révélant une rangée de clous brillants. Je les repoussai tout à fait et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Je ne distinguai rien qu'obscurité et silence.

Mon pistolet dans la main droite, j'enjambai le rebord de la fenêtre et pénétrai dans le bâtiment. Un pas vers la gauche me fit sortir du rayon de lumière grise venant de la fenêtre.

Je passai mon arme dans la main gauche et utilisai la droite pour repousser les planches en place.

Une bonne minute d'écoute ne me révéla rien. Tenant mon bras et ma main armée serrés contre le corps, je commençai à explorer l'endroit. Tandis que je progressai centimètres par centimètres, mes pieds ne trouvèrent rien d'autre que le plancher et ma main gauche tendue en avant ne rencontra qu'un mur rugueux. On aurait dit que je venais de traverser une pièce vide.

Je longeai le mur, à la recherche d'une porte. Une demi-douzaine de ces pas raccourcis m'amena à proximité d'une porte. Je posai l'oreille contre le bois et n'entendis rien.

Je trouvai la poignée, la tournai doucement et poussai.

Il y eut un sifflement…

Je fis quatre choses à la fois. D'abord, je lâchai la poignée, puis je sautai en arrière en pressant sur la gâchette tandis que quelque chose aussi lourd et aussi dur qu'une pierre de tombe me heurtait le bras gauche.

La lueur de mon coup de feu ne m'avait rien montré bien que, dans ces conditions, il soit aisé de s'imaginer avoir vu quelque chose. Ne sachant pas trop quoi faire, je tirai une seconde puis une troisième fois.

Une voix usée supplia :

– Pas besoin de faire ça, compagnon ! Vous n'avez pas besoin de faire ça.

– Faites de la lumière, répliquai-je.

Une allumette racla le plancher et flamba, jetant une lumière jaune instable sur un visage fatigué. C'était une de ces physionomies sans caractère, comme on en rencontre souvent sur les bancs des squares. Il était assis sur le plancher, ses jambes maigres étalées et écartées. Il ne paraissait pas avoir été blessé. Un pied de table gisait à côté de lui.

– Levez-vous et faites de la lumière, ordonnai-je. Et ayez soin de garder toujours une allumette allumée jusqu'à ce que ce soit fait.

Il frotta une autre allumette, la tint soigneusement abritée entre ses paumes pendant qu'il se levait, traversa la pièce et alluma une bougie sur une table à laquelle il manquait un pied.

Je le suivis pas à pas. Si mon bras gauche ne m'avait pas refusé tout service, je l'aurais tenu pour plus de sûreté.

– Qu’est-ce que vous faites ici ? lui demandai-je lorsque la bougie fut allumée.

Mais sa réponse était inutile. Une des extrémités de la pièce était pleine de caisses de bois, empilées sur six rangs de hauteur et étiquetées *Perfection Maple Syrup*.

Pendant que le vieux m’expliquait, que aussi vrai que Dieu nous gardait, il ne savait rien du tout sinon qu’un homme appelé Yates l’avait engagé deux jours auparavant comme gardien de nuit et que, s’il s’était passé quelque chose de pas clair, il était aussi innocent que l’enfant qui vient de naître, je soulevai le couvercle d’une des caisses.

Les bouteilles qu’elle contenait portaient des étiquettes de *Canadian Club* qui avaient l’air d’avoir été imprimées avec un timbre en caoutchouc.

J’abandonnai la caisse et, faisant passer le vieux et sa bougie devant moi, je fouillai le bâtiment. Comme je m’y attendais, je ne trouvai rien qui parût indiquer que c’était l’entrepôt que Whisper avait occupé.

Lorsque nous revînmes enfin à la pièce où se trouvait l’alcool, mon bras gauche était redevenu assez fort pour soulever une bouteille. J’en fourrai une dans ma poche et donnai quelques conseils au vieux.

– Vous feriez bien de filer. On vous avait engagé pour remplacer quelques-uns des hommes que Pete le Finn avait fait enrôler comme policemen auxiliaires. Mais Pete est mort et son organisation est à tous les diables.

En enjambant la fenêtre pour ressortir, je vis le vieux debout devant les caisses, qui les considérait d’un œil avide tout en comptant sur ses doigts.

– Eh bien ? interrogea Mickey, lorsque je revins au coupé.

Je tirai de ma poche la bouteille qui contenait tout ce qu'on voulait, sauf du *Canadian Club,* tirai le bouchon et la lui passai avant d'en absorber moi-même une gorgée.

– Eh bien ? répéta-t-il.

– Tâchons de trouver l'entrepôt Redman, répondis-je.

– Vous donnez trop de renseignements aux gens, observa-t-il, tout en mettant le moteur en marche. Un de ces jours, ça vous jouera un mauvais tour.

Trois blocs plus loin, nous aperçûmes une enseigne délavée qui portait : *Redman et Cie*. Le bâtiment qui portait cette enseigne était long, bas et étroit, avec un toit en tôle ondulée et quelques rares fenêtres.

– Nous allons laisser la bagnole au coin, dis-je, et cette fois-ci vous allez m'accompagner. Je n'ai pas beaucoup rigolé tout seul, la fois dernière.

En descendant du coupé, nous remarquâmes devant nous une allée qui paraissait promettre un accès facile sur les derrières de l'entrepôt.

Quelques personnes commençaient à faire leur apparition dans la rue mais il était encore trop tôt pour que les usines qui composaient en majeure partie ce coin de la ville s'animassent.

Sur les derrières du bâtiment nous trouvâmes quelque chose d'intéressant. La porte de derrière était fermée mais

l'encadrement, près de la serrure, portait des éraflures. Quelqu'un s'était servi d'un ciseau à froid pour l'ouvrir.

Mickey essaya la porte. Elle n'était pas fermée. De dix centimètres en dix centimètres, avec des pauses dans les intervalles, nous l'ouvrîmes suffisamment pour nous glisser à l'intérieur.

À ce moment nous commençâmes à distinguer une voix. Nous ne pûmes cependant pas comprendre ce qu'elle disait. Tout ce que nous distinguions se bornait au ronronnement lointain d'un organe d'homme dont les inflexions étaient légèrement irritées.

Mickey tendit le doigt vers les éraflures de la porte.

– Ce ne sont pas des flics qui ont fait ça, murmura-t-il.

Je fis deux pas vers l'intérieur, marchant sur la pointe des pieds, Mickey derrière moi. Je sentais son haleine chaude sur ma nuque.

Ted Wright m'avait dit que la cachette de Whisper était en haut, derrière. La voix d'homme éloignée aurait pu venir de là.

Je tournai la tête vers Mickey et questionnai :

– Vous avez une torche électrique ?

Il me la posa dans la main gauche. Ma main droite était armée. Nous nous glissâmes en avant.

La porte, toujours entr'ouverte d'une trentaine de centimètres, laissait entrer assez de lumière pour nous révéler dans le fond de la pièce une embrasure de porte sans porte. Derrière cette embrasure, c'était l'obscurité.

Je fis jouer un instant la lumière dans cette ombre et distinguai une troisième porte. J'éteignis et nous avançâmes. Un nouvel éclair de la lampe nous montra un escalier qui s'élevait.

Nous en grimpâmes les marches comme si nous craignions de les voir se rompre sous notre poids.

La voix grave s'était tue. Il y avait quelque chose de nouveau dans l'air. Je ne savais pas quoi. Quelque chose comme une voix trop basse pour être entendue, si toutefois cela peut avoir un sens.

J'avais déjà compté neuf marches lorsqu'une voix prononça distinctement au-dessus de nous :

– Parfaitement, c'est moi qui ai tué la putain.

Quatre détonations retentirent, nettement espacées et retentissant comme un tonnerre sous le toit de tôle.

La première voix reprit :

– Très bien.

À ce moment, Mickey et moi avions escaladé d'un bond le reste des marches, ouvert une porte d'un coup d'épaule et essayions d'arracher les mains de Reno Starkey de la gorge de Whisper.

C'était un travail aussi ardu qu'inutile. Whisper était mort.

Reno me reconnut et desserra ses mains. Son visage chevalin était aussi impassible que d'habitude.

Mickey transporta le petit aventurier vers la couche qui se trouvait à l'une des extrémités de la pièce et l'y étendit.

La pièce qui, visiblement, avait été jadis un bureau, possédait deux fenêtres. À leur lumière j'aperçus un cadavre poussé sous le lit, celui de Dan Rolff. Un Colt automatique de modèle réglementaire gisait au milieu de la pièce.

Reno courba les épaules et vacilla.

– Touché ? questionnai-je.

– Il me les a mises toutes les quatre dans le corps, dit-il en se penchant en avant pour serrer ses bras croisés sur le milieu de son ventre.

– Allez chercher un docteur, dis-je à Mickey.

– Pas la peine, dit Reno. Mon ventre n'est plus qu'une écumoire.

Je tirai une chaise et l'y fit asseoir de façon qu'il pût se pencher en avant pour résister à la douleur.

Mickey descendit l'escalier en courant.

– Saviez-vous qu'il n'était pas claqué ? demanda Reno.

– Non. Je vous ai raconté exactement ce que Ted Wright m'avait dit.

– Ted est parti trop tôt, dit-il. Je me méfiais de quelque chose comme ça et je suis venu vérifier. Il m'a joliment roulé, faisant le mort jusqu'à ce que je sois sous la menace de son Colt. (Il abaissa un regard morne vers le cadavre de Whisper.) Et brave avec ça, le diable soit de lui ! Il était mort ou tout comme, mais il ne voulait pas flancher, se bandant tout seul et attendant ici, tout seul !

Ce fut la seule fois que je le vis sourire.

– Ça ne l'empêche pas de n'être plus que de la viande et pas bien lourd de viande, encore…

Sa voix s'épaississait. Une petite flaque rouge s'était formée sous le bord de sa chaise. Je n'osais pas le toucher. Seule la pression de ses bras l'empêchait de s'écrouler.

Il fixa ses yeux sur la flaque et demanda :

– Comment diable vous êtes-vous convaincu que vous ne l'aviez pas tuée ?

– J'ai été obligé de me contenter de l'espérer jusqu'à maintenant, dis-je. Je pensais que c'était vous, mais je ne pouvais pas en avoir la preuve. Cette nuit-là je m'étais drogué à en claquer et j'avais eu des tas de rêves avec des cloches qui sonnaient, des voix et tout un bazar. J'avais idée que ce n'était pas tellement des rêves que des cauchemars d'intoxiqué provoqués par ce qui se passait autour de moi.

« Quand je me suis réveillé, les lumières étaient éteintes. Je ne crois pas que j'aurais pu la tuer pour aller ensuite fermer l'électricité et revenir me coucher par terre la main sur le pic à glace. Mais la chose aurait pu se passer de bien des façons. D'autre part, vous m'avez donné mon alibi sans tergiverser. Ça m'a donné à réfléchir. Après avoir entendu l'histoire d'Helen Albury, Dawn a essayé de me faire chanter. D'autre part, après l'avoir également entendue, la police nous soupçonnait collectivement, vous, Whisper et moi. J'ai trouvé Dawn assassiné juste après avoir rencontré O'Marra tout près de là. Ça et le fait que la police semblait nous croire complices, m'a fait penser qu'elle en savait autant sur vous que sur moi. En ce qui me concernait, ce qu'elle savait, c'était qu'Helen Albury m'avait vu entrer ou sortir – ou les deux – la nuit en question. On pouvait facilement imaginer

qu'ils en savaient autant sur vous autres. J'avais de bonnes raisons de mettre Whisper et Rolff hors de cause. Il ne restait donc que vous et moi. Mais ce qui me dépasse, c'est pourquoi vous l'avez tuée ?

– Ça ne m'étonne pas, dit-il, les yeux sur la flaque rouge qui s'élargissait sur le plancher. C'est sa sacrée faute à elle. Elle me téléphone, me dit que Whisper allait venir la voir et que, si j'arrivais avant lui, je pourrais lui faire son affaire. Naturellement, ça m'intéressait. J'y vais, je reste un moment mais il ne vient pas.

Il s'arrêta, feignant de prendre intérêt à la forme que la flaque rouge était en train de prendre. Je savais que seule la douleur le contraignait à se taire mais qu'il recommencerait à parler dès qu'il s'en serait rendu maître. Il tenait à mourir comme il avait vécu, derrière la même carapace de dureté. Parler pouvait être une torture mais rien au monde ne pourrait l'en empêcher tant qu'il y aurait quelqu'un pour le voir. Il était Reno Starkey, celui qui pouvait encaisser sans sourciller tous les coups durs de la vie, et il le resterait jusqu'à la fin.

– Quand j'ai été finalement fatigué d'attendre, continua-t-il au bout d'un moment, j'ai frappé à sa porte pour lui demander une explication. Elle m'a fait entrer en me disant qu'il n'y avait personne. Je n'en étais pas sûr mais elle m'a juré qu'elle était seule et nous sommes passés dans la cuisine. Telle que je la connaissais, je commençais à me dire que c'était peut-être bien moi et non pas Whisper qui était pris au piège.

Mickey entra nous prévenir qu'il avait téléphoné pour une ambulance.

Reno utilisa l'interruption pour reposer sa voix puis reprit son histoire :

– Plus tard, j'ai découvert que Whisper lui avait bien téléphoné qu'il allait venir et qu'il était arrivé avant moi. Vous étiez au pays des rêves. Elle a eu peur de le laisser entrer et il est reparti. Par peur que je la laisse, elle n'a pas osé me le dire. Vous étiez drogué et elle voulait être protégée contre le retour de Whisper. Sur le moment, je ne savais rien de tout ça. La connaissant, je craignais de m'être laissé rouler. Il m'est alors venu à l'idée de lui coller quelques calottes pour lui faire dire la vérité. Je l'empoigne mais elle attrape le pic à glace et se met à crier. Au même moment, j'entends deux pieds d'homme frapper le plancher. Naturellement, je pense que le piège a joué…

Sa parole devenait plus lente et il était obligé de prendre davantage son temps pour former ses mots. Sa voix devenait indistincte, mais, s'il s'en était aperçu, il n'en témoignait rien.

– Je n'avais pas l'intention de me laisser faire sans bouger. Je lui arrache le pic à glace des mains et je lui plante dedans. À ce moment-là, vous faites votre apparition, complètement drogué et chargeant le monde entier les yeux fermés. Elle vous tombe dans les jambes. Vous dégringolez sur le sol et vous roulez par terre jusqu'à ce que votre main se pose sur le pic à glace.

« La main sur l'arme, vous vous endormez aussi paisiblement qu'elle. C'est à ce moment-là que j'ai compris ce que j'avais fait.

Une équipe d'infirmiers entra dans la pièce en apportant une civière. Ils avaient l'air fatigué. Poisonville ne les laissait pas manquer de travail. Cette entrée mit fin au récit de Reno.

Je n'en fus pas fâché. J'avais obtenu tous les renseignements qu'il me fallait et rester là à l'écouter parler pendant qu'il agonisait n'avait rien de bien agréable.

J'entraînai Mickey dans un coin de la pièce et lui murmurai à l'oreille :

– Je vous laisse la charge de finir l'affaire. Il ne me reste plus qu'à filer. Je devrais n'avoir rien à craindre mais je connais trop bien mon Poisonville pour m'en rapporter à ça. Je m'en vais prendre votre voiture pour aller jusqu'à une petite station où je prendrai un train pour Ogden. J'y descendrai au Roosevelt Hotel où je me ferai inscrire sous le nom de P. F. King. Continuez à suivre l'affaire et faites-moi savoir aussitôt que possible s'il faut que je reprenne mon vrai nom ou un billet pour le Honduras.

À Ogden je passai la plus grande partie de la semaine à essayer d'arranger mes rapports pour ne pas avoir l'air d'avoir pris autant de liberté que j'en avais pris avec les lois, les règles de l'agence et les vies humaines.

Mickey arriva à la fin de la sixième journée.

Il m'apprit que Reno était mort, que je n'étais plus officiellement un criminel, que la plus grande partie du butin dérobé à la First National Bank avait été récupéré et que MacSwain avait avoué le meurtre de Tim Noonan. Il m'apprit aussi que Poisonville – sous le bienfaisant effet de la loi martiale – se transformait graduellement en un paisible lit de roses.

Mickey et moi retournâmes à San Francisco.

J'aurais aussi bien fait de m'épargner les sueurs et les travaux que mes rapports m'avaient coûtés. Le Vieux ne s'y laissa pas prendre. Il me passa un savon.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2012

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, JeanineT, Coolmicro.